L'Association Culturelle Joseph Jacquemotte

présente

Marx, à mesure

***Une anthologie commentée des écrits
de Marx et d'Engels***

par

Le Cercle d'Etude des Marxismes

Fascicule 26

Présentation générale

Le CEDM a entrepris de constituer une anthologie commentée des écrits de Marx et d'Engels.

Le projet s'inscrit dans le cadre des activités de formation de l'Association Culturelle Joseph Jacquemotte : il s'adresse à quelque public désireux de se mettre à l'étude des textes qui constituent l'apport de Marx et d'Engels et d'autres qui, au nom du marxisme, s'en réclament.

Une anthologie

Le principe d'un recueil ne réclame aucun commentaire spécial. Les ouvrages de ce genre sont légion dans l'univers des apprentissages. Leur avantage est d'offrir un éventail d'extraits significatifs d'une œuvre.

Les écrits de Marx et d'Engels se prêtent particulièrement à ce traitement, en raison de leur ampleur et de leur chronologie propre. Du reste, les recueils n'ont pas manqué. Ainsi dans le domaine de l'édition francophone, les *Morceaux choisis* édités en 1934, aux éditions Gallimard par H. Lefebvre et N. Gutermann ou les deux tomes des *Pages de Karl Marx pour une éthique socialiste*, par Maximilien Rubel en 1970, chez Payot. Toutefois, les ouvrages de ce genre sont devenus plutôt rares aujourd'hui. Excepté les publications en français des Editions du Progrès, de Moscou, d'accès difficile, on ne compte pratiquement plus en édition courante que le recueil de Kostas Papaioannou intitulé *Marx et les marxistes*, dans la collection *Tel* de Gallimard.

Cette situation de pénurie, longtemps aggravée par la crise des Editions sociales, suffit à justifier l'utilité de la présente publication.

Notons toutefois que sous cet angle, l'évolution s'est heureusement inversée avec les récentes publications, aux mêmes Editions sociales, de la GEME (ladite Grande Edition Marx et Engels).

Une anthologie commentée

Ces ouvrages ont en commun de proposer un assemblage de courts extraits regroupés par thèmes.

Nous avons choisi une autre méthode.

D'abord l'ampleur plutôt que la brièveté : en effet, il importe à nos yeux de respecter au plus juste le rythme des argumentations. Les coupures, supposons-les pertinentes, seront accomplies de manière à préserver les articulations du raisonnement dans l'écrit complet.

Ensuite le commentaire plutôt que la citation brute : c'est évidemment le plus délicat. Nous aurons de ce point de vue un double souci.

Un souci de forme : celui de permettre à la fois une lecture cursive des extraits et une consultation des commentaires.

Un souci de rigueur : nous veillerons à accompagner au plus près ces analyses par une bibliographie des ouvrages où sont construites et débattues les questions qu'elles soulèvent et par des annexes qui donnent accès à des documents périphériques indispensables à la compréhension.

Enfin nous avons opté pour une présentation chronologique en échelonnant les écrits dans l'ordre de leur élaboration par leur(s) auteur(s). Ce choix garantit à nos yeux que l'on respecte, dans chaque contexte particulier, le processus même de la recherche, ses tâtonnements, ses rectifications, ses avancées.

Une anthologie commentée pour une étude collective des écrits de Marx et d'Engels

Insistons sur la dimension pédagogique de l'entreprise, laquelle ne souhaite qu'offrir un outil de travail pour la formation au marxisme et aux théories qui s'en réclament ou qui s'y réfèrent. Le segment « à mesure » dans le titre général indique que les textes se succéderont dans l'ordre chronologique de leur écriture par Marx et Engels. Mais c'est aussi une manière de dire notre souhait d'« y aller à mesure » dans un rapport d'apprentissage en groupe, en évaluant les savoirs et les apports de chacun(e) en ces matières.

Pour servir cet objectif, la publication se fera sous la forme de fascicules d'ampleur variable. Ce dispositif souple et évolutif nous semble le mieux approprié à l'usage auquel ces pages sont destinées. Il présente l'avantage d'enregistrer à la commande tous les ajustements, toutes les modifications qui s'imposeront dans le cours du travail collectif. L'électronique permet de modifier sans peine chacune des versions qui seront ainsi référencées et datées selon leur dernière mise au point. Chaque tirage sera reproduit sur le site Internet de l'ACJJ.

Sommaire

Le présent fascicule est consacré au « **Chapitre de l'argent** » du manuscrit de Marx connu sous le titre des **Grundrisse**.

Il comprend les **3 cahiers** suivants :

Introduction

1. Grundrisse (2)

- 1.1. Note préalable : les concepts de marchandise, de valeur et de prix chez Marx, paginé NP, de 1 à 3.
- 1.2. Alfred Darimon, *De la Réforme des Banques*, paginé AD, de 1 à 7.
- 1.3. Genèse et essence de l'argent, paginé GdA de 1 à 27.
- 1.4. Métaux précieux et rapport monétaire, paginé MP, de 1 à 2.
- 1.5. Le cours de la monnaie, paginé CdM, de 1 à 33.

2. Documents

- 2.1. La question de l'argent des *Grundrisse* au *Capital* : une vue synoptique, paginé QA, de 1 à 1.
- 2.2. Marx à Engels, le 2 avril 1858 : « un *short outline of the first part* », paginé MaE, de 1 à 4.

3. Tranches de vie : l'année 1858, paginé TDV de 1 à 13.

Table générale

Introduction

« **Le chapitre de l'argent** » du manuscrit des *Grundrisse* se compose de **quatre parties**, ainsi intitulées :

1. Alfred Darimon : *De la Réforme des banques*, Paris 1856
2. Genèse et essence de l'argent
3. Les métaux précieux en tant que porteurs du rapport monétaire
 - 3.1. L'or et l'argent par rapport aux autres métaux
 - 3.2. Fluctuation du rapport de valeur entre les différents métaux
4. Le cours de la monnaie
 - 4.1. L'argent comme mesure des valeurs
 - 4.2. L'argent comme moyen de circulation
 - 4.3. L'argent comme représentant matériel de la richesse (Amasement de l'argent ; auparavant encore l'argent comme matière universelle des contrats, etc.)

L'ensemble occupe les pages 49-178 du premier tome de l'édition de 1980 des *Manuscrits de 1857-1858*, (« *Grundrisse* ») aux Editions sociales, laquelle sera notre référence¹.

*

Il convient de redire d'emblée les observations que nous avons faites pour l'introduction de 1857².

Il s'agit, en effet, avec le manuscrit des *Grundrisse*, d'un **écrit de recherche** qui n'a pas été relu pour sa publication. Si le style est correctement phrasé, son allure cursive montre que Marx *écrit pour se comprendre*. La plume est manifestement emportée par séquences qui souvent se répètent et qui dérogent surtout à une présentation méthodique des catégories mobilisées pour l'analyse. La différence est très sensible sous cette vue avec les écrits qui aboutiront à une publication, notamment avec le texte immédiatement postérieur de la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859 qui reprend ces analyses avec un plus grand soin de clarté³.

*

On peut envisager **trois raisons** pour lesquelles le volume des *Grundrisse* débute par ce chapitre sur l'argent.

1. Il y a une raison **circonstancielle**. C'est la prégnance de la crise bancaire de 1857 qui remet Marx au travail comme l'indique, parmi d'autres témoignages, ce propos à l'adresse de Ferdinand Lassalle dans sa lettre du 21 décembre 1857 : « La crise commerciale actuelle, *lui écrit-il*, m'a incité à me consacrer sérieusement à l'élaboration de mes *Traits fondamentaux de l'Économie politique*⁴ et à préparer aussi quelque chose sur la crise actuelle⁵. ». Cette analyse est un thème récurrent des articles qu'il adresse au cours de cette période au *New York Daily Tribune*, avec, outre la dénonciation des aspects boursicoteurs de la crise, une lucide critique des formes prises par le système bancaire de type nouveau. En contraste avec ses analyses de l'aristocratie financière dans *Les luttes de classes en France*, une aristocratie financière qu'il associait à cette époque au lumpenprolétariat⁶, Marx prend la mesure d'un capital financier

¹ Il convient toutefois, pour être précis, d'y ajouter deux chapitres intitulés 1. « L'argent comme mesure des valeurs » et 2. « L'argent comme moyen de communication et comme valeur autonome » qui se trouvent intégrés à la troisième section du « chapitre du capital » (pp. 279-309 du second tome de l'édition mentionnée des *Grundrisse*).

² Référence à notre fascicule 23, en particulier au chapitre 2 « Les *Grundrisse*, histoire d'un manuscrit ».

³ Observons que ce « chapitre de l'argent » des *Grundrisse* sera le seul à faire l'objet d'une réécriture par la *Contribution* de 1859.

⁴ Autrement dit aux *Grundrisse*.

⁵ C5, p. 91.

⁶ Pour rappel, ce jugement de 1850 : « L'aristocratie financière, dans son mode de gain comme dans ses jouissances, n'est pas autre chose que *la résurrection du lumpenprolétariat dans les sommets de la société bourgeoise*. ». (Nous renvoyons sur ce point au chapitre 2.2. de notre fascicule 16).

d'une tout autre envergure et concentre désormais son attention sur la forme monétaire de la crise dans le cadre du marché capitaliste mondial¹.

2. Il y a une raison **théorique**. Elle consiste dans l'analyse de la marchandise et de l'expression monétaire de la valeur. C'est ainsi que commencera la *Contribution* de 1859 et c'est ainsi que commencera *Le Capital*. On est dans l'ordre des bases théoriques du système marchand sous la juridiction du capital. C'est à partir de l'argent que Marx commence l'analyse du capital dans toutes ses dimensions.

3. On peut ajouter une troisième raison : elle est d'ordre **politique**. Elle vise à déconsidérer les proudhoniens sur la question des bons de travail². Marx estime, en effet, de première importance de critiquer l'idée selon laquelle « la solution du problème social », pour reprendre une expression de Proudhon³, passe par la réforme de la seule distribution et du crédit. Sa critique de Darimon aboutira à l'affirmation du nécessaire maintien de la monnaie comme mesure étalon du travail abstrait. Une donnée indépassable en quelque sorte du capitalisme.

*

Nous nous sommes efforcés, à notre manière, d'assurer au mieux la lisibilité de ces pages en respectant, malgré les redites et quelquefois des obscurités, la continuité du raisonnement dans les extraits choisis. Ce souci de clarté nous a conduits à écarter, fût-ce provisoirement, des commentaires qui risquaient d'être quelque peu invasifs en raison de l'abondante littérature critique qui leur est associée.

Ce sont en particulier les multiples gloses et exégèses sur la question des rapports de Marx avec Hegel dans la rédaction de ce manuscrit. La question n'est certes pas futile, mais la difficulté qu'elle représente, en raison notamment de l'érudition philosophique qu'elle exige, nous a paru surdimensionnée par rapport aux références hégéliennes dont la présence comme telles dans cet écrit n'entrave pas la compréhension. Nous avons donc maintenu notre prudence d'approche de ces questions délicates sur lesquelles il faudra certes revenir à un moment opportun pour apprécier ce qui, dans ses rapports avec Hegel, relève chez Marx d'une effective inspiration, disons, ou, le plus souvent, de simples emprunts rhétoriques.

Ce sont aussi les nombreux développements qui ont accompagné dans la littérature théorique contemporaine la conception de la valeur selon Marx. Ces questions sont importantes, et nous y reviendrons. Avec méthode.

*

Enfin le cahier des *Tranches de vie* concerne, cette fois, l'année 1858.

¹ Ces analyses ont fait l'objet de notre précédent fascicule 25.

² Commentant le contenu de sa *Contribution* de 1859, il confie à Joseph Weydemeyer, le 01.02.59, sur cette question : « (...) je démolis (...) de fond en comble le socialisme de Proudhon, actuellement à la mode en France, qui veut laisser subsister la production privée, mais organiser l'échange des produits privés, qui veut bien *la marchandise*, mais pas *l'argent*. Le communisme doit se débarrasser avant tout de ce « faux frère ». ». Après quoi il ajoute : « Mais abstraction faite de toute intention polémique, tu sais que l'analyse des formes simples de l'argent est la partie la plus difficile, parce que la plus abstraite, de l'économie politique ». (C5, p. 259).

³ Elle constitue le titre de l'ouvrage qu'il publie en 1848.

1.1. Note préalable sur les fondamentaux : les concepts de marchandise, de valeur marchande et de prix chez Marx

Le principe de notre démarche d'accompagner les écrits de Marx à *mesure* de leur rédaction impose quelquefois qu'on y déroge.

Le cas s'est présenté lorsque notre lecture de *Travail salarié et Capital*, paru en avril 1849¹, s'est nécessairement référée à l'édition de 1891 par Engels, lequel, on s'en souvient, avait pris le soin d'actualiser le texte en y substituant à la catégorie de *travail* le concept de *force de travail* élaboré par Marx en 1865 dans *Salaire, prix et profit*.

Dans le cas présent, le caractère *exploratoire*, disons, du manuscrit des *Grundrisse* justifie que nous anticipions sur une formulation plus contrôlée des principaux concepts mis en œuvre par la démonstration de Marx.

Cette anticipation nous porte vers la toute prochaine version qui sera publiée **en juin 1859** : les brèves notes qui suivent sont une paraphrase des développements de Marx au tout début de sa **Contribution à la critique de l'économie politique**. Elles se résument à l'essentiel de ce qu'il faut avoir en vue à la lecture de ces pages des *Grundrisse* sur l'argent.

*

1. La marchandise

Elle apparaît comme la forme élémentaire de la richesse bourgeoise. Elle se présente sous un double aspect : comme *valeur d'usage* et comme *valeur d'échange*.

2. Valeur d'usage et valeur d'échange

La valeur d'usage : Elle représente le mode d'existence physique, tangible de la marchandise et se réalise dans le procès de consommation en fonction de son **utilité**. Comme telle, elle n'exprime pas de rapport social de production : « Le goût du froment n'indique pas qui l'a cultivé, serf russe, paysan parcellaire français ou capitaliste anglais². ». Elle n'entre donc dans le domaine de l'économie politique qu'au titre de support matériel de la valeur d'échange.

La valeur d'échange : Elle apparaît d'abord comme un rapport *quantitatif* entre deux valeurs d'usage disparates entre elles. Ce qui se manifeste dans la valeur d'échange, c'est une certaine dépense commune de **travail social** dont les marchandises échangées sont la *cristallisation*³ et qui les rend *commensurables*.

Ce travail social est un travail simple, uniforme, indifférent à la forme particulière de tel travail concret, individuel et singulier. Il s'agit du **travail général abstrait**.

Le critère d'évaluation de cette grandeur, son étalon, sera le **temps de travail** : « Le temps de travail, c'est l'existence vivante du travail, peu importe sa forme, son contenu, son individualité : c'est son mode d'existence vivante sous sa forme quantitative (...) En tant que valeurs d'échange, toutes les

¹ Pour rappel, le texte avait d'abord fait l'objet d'une conférence de Marx devant l'*Association des travailleurs allemands* à Bruxelles en janvier 1848. Il avait ensuite paru en cinq livraisons entre le 5 et le 10 avril 1849 dans *La Nouvelle Gazette Rhénane*. Ces articles se trouvent aux pages 226-254 du tome III de l'édition de *La nouvelle Gazette rhénane*, aux Editions Sociales, Paris 1971. Pour le détail nous renvoyons à notre fascicule 9.

² *Contribution à la critique de l'économie politique*, p. 8, en référence à l'édition de 1977 des Editions sociales.

³ *Cristallisation* et *coagulation* sont deux métaphores régulièrement requises par Marx pour nommer le phénomène.

marchandises ne sont que des mesures déterminées de travail coagulé¹. ».

La grandeur du travail abstrait est donc déterminée par la quantité du temps de travail socialement nécessaire qu'elle a réclamé².

Insistance de Marx sur cette catégorie de **travail abstrait** qui constitue l'un de ses apports théoriques³.

Il est essentiel de comprendre cette réduction du travail à du travail simple, à du travail social uniforme qui ne se différencie que quantitativement : « Cette réduction apparaît comme une abstraction, mais c'est une abstraction qui s'accomplit journalièrement dans le processus de production social⁴ ». Le travail n'apparaît pas comme celui d'individus différents, mais ce sont ces individus différents qui apparaissent comme de simples organes de ce travail simple, de ce travail non qualifié⁵.

3. L'équivalent général et le rôle de l'argent

Le problème est de trouver un équivalent commun, car l'expression de la valeur d'échange se manifeste par une somme illimitée d'équations différentes : x kg de blé = x m de toile = x nombre de y , etc. Or pour comparer des choses différentes, il est indispensable de les ramener à une même unité. Il convient donc de procéder au choix d'une même marchandise particulière comme **équivalent général** qui permette de réduire toutes les relations à une seule. Le temps de travail général se présente alors sous la forme d'une marchandise particulière **à côté** et **en dehors** des autres marchandises.

Or la marchandise qui joue ce rôle, **c'est l'or/argent**.

Sa fonction est d'accomplir la représentation exclusive de la valeur d'échange des autres marchandises.

Marx insiste sur le fait que l'argent (ou l'or) n'est pas un symbole mais une marchandise au même titre que les autres sous l'angle du rapport de production qu'elle représente. La principale difficulté s'estompe, souligne-t-il, lorsqu'on a compris que la valeur argent a son origine dans la marchandise elle-même. Ce serait une illusion de croire que c'est la monnaie qui rend les marchandises commensurables. C'est au contraire la commensurabilité des marchandises en tant que temps de travail social matérialisé qui permet de transformer l'argent ou l'or en monnaie.

Ce qui joue un rôle décisif dans le choix de l'argent ou de l'or comme équivalent général, c'est le caractère inaltérable et la divisibilité à volonté de cette marchandise, l'homogénéité donc des parties qui la

¹ Op.cit., p. 10.

² Non pas, comme le considéraient les proudhoniens, par le temps de travail effectivement dépensé par tel producteur singulier, mais par une grandeur moyenne qui est une *moyenne sociale*.

³ Il s'agit, comprenons bien, d'une abstraction bien réelle dans sa manifestation, d'une abstraction *en acte*, d'une moyenne effectivement mise en œuvre par des ouvriers bien réels, et physiquement exploités dans leur corps, mais selon un processus de production qui uniformise leur dépense de travail. Il s'agit d'une quantité de travail définie selon des conditions moyennes de production en intensité et en habileté.

⁴ Op.cit., p. 10, avec ce commentaire : « La résolution de toutes les marchandises en temps de travail n'est pas une abstraction plus grande ni en même temps moins réelle que la résolution en air de tous les corps organiques ». Est-ce plus clair ? Plus importante cette observation en réserve : « Le moment n'est pas encore venu d'étudier les lois qui règlent cette réduction du travail complexe en travail simple. Mais il est évident qu'elle a lieu ». (p. 11)

⁵ Avec, p. 13, cette importante remarque qui prendra dans le *Capital* la consistance du chapitre sur le **fétichisme** de la marchandise : « Le travail créateur de valeur d'échange se caractérise enfin par le fait que les relations sociales entre les personnes se présentent pour ainsi dire comme inversées, comme un rapport social entre les choses. Ce n'est que si l'on compare une valeur d'usage à une autre en sa qualité de valeur d'échange, que le travail des diverses personnes est comparé sous son aspect de travail égal et générale. (...) La valeur d'échange apparaît ainsi comme une forme naturelle des valeurs d'usage socialement déterminées, forme déterminée qui leur est dévolue en tant qu'objets et grâce à laquelle, dans le processus d'échange, elles se substituent l'une à l'autre dans des rapports quantitatifs déterminés et forment des équivalents, à la façon dont des corps chimiques simples se combinent dans certains rapports quantitatifs et forment des équivalents chimiques. Seule l'habitude de la vie quotidienne fait considérer comme banal et comme allant de soi le fait qu'un rapport social de production prenne la forme d'un objet, donnant au rapport entre les personnes dans leur travail l'aspect d'un rapport qui s'établit entre les choses et entre ces choses et les personnes. Cette mystification est encore toute simple dans la marchandise. ».

composent, une corporéité uniforme et durable qui est indispensable pour exprimer avec précision le juste rapport entre des valeurs différentes.

4. La mesure des valeurs et le prix

Le prix exprime quantitativement le rapport en valeur des marchandises dans le corps spécifique de l'équivalent général, or ou argent : « Le prix est la forme métamorphosée sous laquelle apparaît la valeur d'échange des marchandises à l'intérieur du procès de circulation¹ ». Il est l'expression monétaire de la valeur.

Avec cette précision que le prix de marché oscille autour de la valeur en fonction de la concurrence dans l'offre et la demande.

*

Cette brève note ne peut manquer de souligner que ces concepts, comme le font toutes les innovations théoriques, posent autant de questions qu'ils permettent d'en résoudre².

Ils n'ont du reste cessé d'être ajustés par Marx au cours des versions successives de ses travaux. Et il va sans dire qu'ils ont fait et font encore débat parmi les chercheurs qui se réclament de ses écrits ou qui entendent corriger telle ou telle de ses analyses.

Ce n'est pas ici le lieu d'évoquer ces débats.

¹ Op.cit., p. 41.

² Ainsi, pour ne donner qu'un exemple, la question délicate de la réduction du travail complexe, qualifié, au travail simple, dit abstrait.

1.2. Alfred Darimon, *De la Réforme des Banques*, Paris 1856

Le « Chapitre de l'argent » des *Grundrisse* commence par des notes de lecture consacrées à l'ouvrage d'Alfred Darimon que Marx évoque dans sa lettre à Engels du **10 janvier 1857** : « J'ai ici, écrit-il, une toute récente publication d'un disciple de Proudhon : *De la Réforme des Banques*, par Alfred Darimon, 1856¹. **Toujours la même chanson**. La *Démonétisation de l'or et de l'argent* ou que toutes les marchandises soient transformées en *instruments d'échange au même titre que l'or et l'argent*. L'ouvrage est présenté par Emile Girardin et l'auteur est en admiration devant Isaac Péreire. Cela permet donc de voir, dans une certaine mesure, à quels *coups d'Etat* socialistes Bonaparte est encore capable d'avoir recours au dernier moment pour se tirer d'affaire². ».

Marx évoque dans la même lettre la prochaine parution du *Manuel du Spéculateur à la Bourse* de P.-J. Proudhon : « Proudhon publie en ce moment à Paris une « bible économique ». *Destruam et aedificabo*³. Il a, dit-il, exposé la première partie dans la *Philosophie de la Misère*. Il va maintenant « dévoiler » la seconde. Ce jus sort aussi en allemand, traduit par Ludwig Simon (...)⁴ ».

*

Qui est Alfred Darimon⁵ ?

Journaliste de formation, A. Darimon a été, dès 1847, le proche collaborateur et l'ami de Proudhon⁶. C'est du reste en cette qualité qu'il se trouve particulièrement visé par Marx. Il a été le rédacteur en chef de *La Voix du Peuple* puis du *Peuple de 1850*.

Après le coup d'Etat du 2 Décembre, il entre dans la rédaction du journal d'Émile Girardin, *La Presse*. C'est en 1856 que paraît son étude *De la Réforme des Banques*⁷ avec précisément une préface d'Emile Girardin.

Élu en juillet 1857, il siège au sein du « groupe des Cinq » députés républicains⁸ qui constitueront la première opposition parlementaire au régime. Réélu en 1863, et cette fois en rupture avec Proudhon, il se rapproche d'Emile Ollivier.

Dans ses fonctions de secrétaire du Corps législatif de 1865 à 1867, il évolue vers des positions de plus en plus conciliatrices avec le pouvoir bonapartiste dans le cadre du « Tiers-Parti⁹ ».

Il termine sa carrière comme consul à Rotterdam, du moins formellement, car il n'occupera pas ce poste, se retirant de la vie politique en septembre 1870.

Outre son ouvrage sur la réforme des banques, il est notamment l'auteur, en 1883, d'une *Histoire de douze ans (1857-1869)*, et, en 1884, d'une évocation très détaillée de ses relations avec Proudhon sous le titre de *A travers une révolution (1847-1855)*.

*

¹ Edité par la Librairie de Guillaumin et Cie, Paris, 1856. L'ouvrage est accessible sur le site de Gallica.

² C4, p. 354.

³ *Je détruirai et je reconstruirai*.

⁴ C4, p. 354.

⁵ Sources : 1. La notice du Maitron, 2. L'entrée du *Grand dictionnaire universel du 19^e siècle*, par Pierre Larousse, p. 119 de l'édition disponible sur Gallica, 3. Base donnée des députés français depuis 1879. Site de l'Assemblée nationale française. (www2.assemblee-nationale.fr).

⁶ Il sera à plusieurs reprises l'éditeur et le préfacier des textes de Proudhon : en novembre 1848, il signe la préface des pages de Proudhon sur la banque d'échange (Proudhon, *Solution du Problème social*, Éditions Tops/H. Trinquier, pp. 121-130) ; c'est lui qui prend l'initiative de réunir, sous le titre de *Intérêt et principal*, les articles de la polémique de Proudhon contre Bastiat ; il a encore été le préfacier de l'édition de 1849 du recueil de Proudhon connu sous le titre de *Idées révolutionnaires* (Éditions Tops/H. Trinquier, pp. 13-33).

⁷ Librairie de Guillaumin et Cie, Paris 1856, en ligne sur Gallica.

⁸ Soit Jules Favre, Jean-Louis Hénon, Emile Ollivier, Ernest Picard et Alfred Darimon, lesquels avaient accepté de prêter serment (ce que Carnot, Cavaignac et Goudchaux avaient refusé).

⁹ Ainsi que s'est trouvé nommé le groupe politique promoteur, à partir de 1863, de la période dite de « l'empire libéral ». E. Ollivier en sera le principal leader et nommé à ce titre, le 2 janvier 1870, à la tête d'un ministère particulièrement hostile au mouvement ouvrier.

« **Toujours la même chanson** », a-t-on lu. Il est vrai qu'à cette date, près de huit ans après la dissolution de la *Banque du peuple*, intervenue le 12 avril 1849, la revendication majeure de Proudhon et de ses partisans en faveur du **crédit gratuit** peut apparaître à la fois comme une affaire du passé et comme un échec.

L'occasion ne se prête pas de commenter ici les contenus de cette revendication. Un bref rappel des initiatives de Proudhon en ce domaine n'est toutefois pas inutile, du moins celui de ses écrits principaux sur le sujet¹.

Les voici.

1. Proudhon publie le **10.05.1848** dans *Le Représentant du peuple*, un **Projet de constitution de la banque d'Échange**, un ensemble de 80 articles avec pour but « l'échange des produits contre les produits sans la nécessité du numéraire² ». Pour lancer l'entreprise, Proudhon, qui s'en attribue la présidence, joue la provocation et enrôle contre leur gré et à leur insu une série de personnalités³. Les démentis ne tardent pas. Le projet échoue aussitôt, critiqué de toutes parts⁴.

2. C'est le **31.01.1849** que sera signé l'acte de fondation de la **Banque du Peuple**⁵. Son objectif : réaliser la démocratie économique « grâce au crédit mutuel et gratuit ». Le projet s'appuie en effet sur trois principes : 1. la suppression du taux d'intérêt et de l'escompte⁶, 2. La suppression du numéraire, pièces et billets, au profit d'une monnaie purement scripturale, 3. La généralisation de la lettre de change. Outre ses fonctions spécifiquement bancaires, la *Banque du peuple* devait en principe fonctionner en collaboration avec deux syndicats de la production et de la distribution mis en place par une commission des délégués du Luxembourg et des corporations ouvrières⁷.

Le texte fondateur est précédé d'une déclaration solennelle dans le style grandiloquent qui peut être celui de Proudhon en certaines circonstances. Il écrit : « Ceci est mon testament de vie et de mort. A celui-là seul qui pourrait mentir en mourant, je permets d'en soupçonner la sincérité. Si je me suis trompé, la raison publique aura bientôt fait justice de mes théories ; il ne me restera qu'à disparaître de l'arène révolutionnaire, après avoir demandé pardon à la société et à mes frères du trouble que j'aurai jeté dans leur âme, et dont je suis, après tout, la première victime⁸. ».

Sur le plan technique, et pour respecter la législation en vigueur⁹, la banque était fondée par l'émission d'un capital de 5 millions partagé en un million d'actions de 5 francs chacune. Ses services étaient réservés à ceux qui souscrivaient à ses statuts. Or si les inscriptions n'ont pas manqué, les souscriptions au capital ont, quant à elles, plutôt tardé. En avril 1849, la banque n'avait, en effet, réuni du capital que la somme de 18.000 francs partagée en 3.600 actions. Les statuts de la banque prévoyant que ses activi-

¹ Ces textes se trouvent réunis dans le recueil *Solution du problème social* paru en mars et avril 1848 en trois fascicules dont le dernier porte le titre de *Organisation du crédit et de la circulation et Solution du problème social*. Le chapitre sur *La Banque d'échange* est précédé d'une préface de Darimon datée de novembre 1848. (Éditions Tops/H. Trinquer, Antony, 2003, pp. 121-130). « Faire que toute marchandise devienne monnaie courante, et abolir la royauté de l'or » y proclame Proudhon, ou encore : « Il faut détruire cette royauté de l'or, il faut républicaniser le numéraire en faisant de chaque produit du travail une monnaie courante ». (Op.cit., p. 92 et p. 107). Pour le détail, nous renvoyons au chapitre 5.6. (P.-J. Proudhon : le projet d'*Association progressive*) de notre fascicule 8 consacré à *Misère de la philosophie*.

² Pour rappel, une première expérience de ce type avait été tentée en Angleterre dans les années 1832-1834 à l'initiative de Robert Owen qui avait ouvert à Londres, en septembre 1832, son *Marché national et Equitable du Travail* sur la base d'un échange calculé en heures de travail. Malgré un succès initial, l'entreprise n'avait pas tardé à se solder par un échec.

³ Dont Michel Chevalier, Louis Blanc, Pierre Leroux, Frédéric Bastiat et Emile de Girardin (comme vice-président !). Darimon fournit la liste des personnalités mentionnées. (Darimon, *A travers une révolution*, E. Dentu Libraire-Editeur, Paris 1884, p. 31).

⁴ Darimon rapporte le propos de Proudhon après cet échec : « Rien ne m'humilierait davantage que de voir la banque d'échange passer à l'état d'utopie et être rangée sur la même ligne que l'*Icarie* et le *Phalanstère*. C'est sur le terrain banal des routines bancaires que je me suis posé. Toutes les opérations que je propose sont empruntées à l'expérience. Je ne fais que les coordonner en les rangeant sous un principe supérieur qui leur fait rendre des conséquences nouvelles et inattendues. J'ai bien peur de ne pas avoir été compris. Mon plan est trop beau pour les socialistes, trop simple pour les révolutionnaires. ». (Darimon, *A travers une révolution*, op.cit., p. 34).

⁵ Proudhon en était le gérant responsable sous le titre de directeur-gérant et le seul dépositaire de la signature sociale.

⁶ Non pas totalement, il est vrai, car la banque réclamait un intérêt de 2% pour couvrir ses salaires et frais de fonctionnement, un intérêt qu'elle espérait réduire très vite à ¼ de %.

⁷ Le rapport de cette commission se trouve aux pages 260-275 de *Solution du problème social* (op.cit.).

⁸ *Solution du problème social*, op.cit., p. 243.

⁹ En dérogeant ainsi, en quelque manière, à son principe de base.

tés ne pourraient débiter qu'à partir du nombre de 10.000 actions souscrites, l'échec était évident. L'inculpation de Proudhon, le 28 mars 1849, pour insulte au président de la République va lui permettre de sauver la face. Son premier souci avant de se voir incarcéré¹ sera de procéder à la liquidation de la banque. L'annonce en est faite le 12 avril 1849 dans les colonnes du journal *Le Peuple*². Tous les versements accomplis seront intégralement remboursés³.

3. Parmi les écrits de Proudhon sur la question du crédit, il convient de mentionner aussi les pages de sa polémique avec Frédéric Bastiat sur la légitimité de l'intérêt, parues dans les colonnes de *La voix du Peuple* entre le 12.11.1849 et le 10.02.1850. Ces échanges seront réunis et publiés sous le titre général de *Intérêt et principal*⁴.

*

Nous n'entrerons pas dans le détail de ce premier chapitre consacré par Marx à l'ouvrage de Darimon.

L'intérêt des remarques est, en effet, le plus souvent anecdotique, étroitement associé à tel passage que Marx estime fautif ou approximatif, des défauts qu'il attribue au dilettantisme et à l'amateurisme de l'auteur.

La plupart des observations elles-mêmes de Marx sont lacunaires.

Soit qu'elles se réduisent à des notes marginales, comme ceci : « Remarquons-le en passant, le crédit gratuit n'est qu'une formule hypocrite, philistine et apeurée pour : *La propriété, c'est le vol*. Au lieu que les travailleurs prennent le capital aux capitalistes, on veut forcer ces derniers à le leur donner. Il faudra revenir aussi sur ce point⁵. ».

Soit qu'elles renvoient à une interrogation qui n'a pas encore abouti, comme cet important passage sur l'impasse que représente aux yeux de Marx le projet de Proudhon d'une réforme *du seul secteur de la distribution* : « Nous voici parvenus à la question fondamentale (...) Formulée de manière générale, la question serait : Peut-on, par une modification de l'instrument de circulation – de l'organisation de la circulation – révolutionner les rapports de production existants et les rapports de distribution qui leur correspondent ? Et ensuite : peut-on opérer pareille transformation de la circulation sans toucher aux rapports de production existants et aux rapports sociaux qui reposent sur ces derniers ?⁶ Si toute transformation de la circulation de ce genre présupposait elle-même à son tour, et des modifications des autres conditions de production et des bouleversements sociaux, alors, naturellement perdrait d'entrée de jeu toute valeur la doctrine qui propose des acrobaties en matière de circulation pour, d'un côté, éviter le caractère violent de ces modifications, et pour faire, d'autre part, de ces modifications non le présupposé, mais, à l'inverse, le résultat progressif de la transformation de la circulation. (...) Cette question générale du rapport entre la circulation et les autres rapports de production ne saurait être soulevée qu'en conclusion⁷. Mais ce qui est d'emblée suspect, c'est que Proudhon et consorts ne la posent même pas sous sa forme pure, mais se bornent à l'occasion à faire des phrases à son sujet. Chaque fois que la question sera abordée, il conviendra d'y regarder de très près⁸. ».

*

Nous retiendrons toutefois ce développement terminal sur la question de l'expression de la valeur marchande d'un produit non pas sur une base monétaire, l'argent (pièces et billets) servant de mesure commune, mais sur le seul **critère du temps de travail**. On se trouve, en effet, avec cette question, au centre de la polémique avec les projets de banque d'échange des proudhoniens⁹.

¹ Arrêté le 6 juin 1849, il sera incarcéré dès le lendemain pour ne sortir de prison que 3 ans plus tard, jour pour jour, le 4 juin 1852.

² P-J Proudhon, *Solution du problème social*, op.cit., pp. 279-282. Elle s'y trouve suivie de divers articles associés à la polémique qui a suivi cette décision.

³ Sur le sujet, nous renvoyons à l'étude d'Olivier Chaïbi, *Proudhon et la banque du Peuple (1848-1849)*, Éditions Connaissances et Savoirs, Paris 2010. Pierre Hauptmann lui consacre le chapitre XXXX de son étude magistrale *Pierre-Joseph Proudhon, Sa vie et sa pensée*, Beauchesne, Paris 1982.

⁴ L'ensemble du dossier, soit un échange de 14 lettres, est accessible sur le site internet de Wikisource.

⁵ *Grundrisse*, vol. 1, pp. 57-58.

⁶ Un bel exemple, avec cette manière de répétition, du caractère cursif de ce manuscrit.

⁷ Entendons : qu'en conclusion d'une démonstration à construire avec rigueur.

⁸ *Grundrisse*, vol. 1, pp. 56-57.

⁹ Selon la procédure suivante : le producteur apporte dans un entrepôt de la banque un produit qu'il évalue selon le temps de travail qu'a réclamé sa fabrication ; en échange, il reçoit un « papier de crédit », un « bon-heure », qui lui permet d'acquiescer dans cet atelier ou dans tel autre agréé par la banque

La démonstration de Marx s'articule selon **trois arguments** :

1. La référence **au travail** comme source de valeur ne concerne pas le travail singulier accompli par tel ou tel ouvrier ou artisan dans l'accomplissement de son produit selon tel degré d'adresse et d'intensité, mais un travail social « moyen » déterminé par un certain état de développement des forces productives : le temps de *travail nécessaire*, écrit-il, cela que désignera plus tard le concept de **travail abstrait**¹.

2. La quantité de ce travail investie dans le produit, fût-elle mesurée en **temps** de travail, est par ailleurs susceptible d'une constante modification liée aux progrès de la productivité.

3. La concurrence entre les producteurs entraîne nécessairement une différence entre la **valeur** d'un produit et son **prix** sur le marché.

Il en résulte que les « bons de travail » émis par les banques d'échange de type proudhonien, les « bons-heure », seront tout aussi sensibles aux variations qu'ils le seraient dans une expression monétaire.

Voici l'essentiel de ce développement² :

Et d'abord, cette observation sur le **paramètre de la productivité** :

Ce qui détermine la valeur, ce n'est pas le temps de travail incorporé aux produits, mais celui qui est actuellement nécessaire³. Prenons la livre d'or elle-même⁴: supposons qu'elle soit le produit de 20 heures de temps de travail. Mettons que, par des circonstances quelconques, il faille ultérieurement 10 heures pour produire une livre d'or. La livre d'or, dont le titre indique qu'elle = 20 heures de travail, ne serait plus = qu'à 10 heures de temps de travail, puisque 20 heures de temps de travail = 2 livres d'or. En fait, 10 heures de travail s'échangent contre 1 livre d'or; donc 1 livre d'or ne peut plus s'échanger contre 20 heures de travail.

Une monnaie d'or portant le titre plébéen⁵ de x heures de travail serait soumise à des fluctuations plus fortes que n'importe quelle autre monnaie et, notamment, que la monnaie actuelle; parce que, par rapport à l'or, l'on ne peut augmenter ou baisser (parce qu'il est égal à lui-même), tandis que le temps de travail passé contenu dans un quantum déterminé d'or doit nécessairement augmenter ou baisser par rapport au temps de travail vivant actuel. Pour maintenir la convertibilité de ce quantum, il faudrait qu'on maintienne stationnaire la productivité de l'heure de travail. Bien plus, en vertu de la loi économique générale qui veut que les coûts de production baissent constamment, que le travail vivant⁶ devienne constamment plus productif, donc que se déprécie constamment le temps de travail objectivé dans des produits, le sort inéluctable de cette monnaie-travail en or serait une dépréciation constante.

(...)

un autre produit de même équivalence. Le dispositif s'adresse, on le voit, à la petite production marchande artisanale.

¹ Observons que le vocable de *travail abstrait* n'apparaît pas comme tel dans ce chapitre. Le concept est par contre bien présent : il constitue l'une des découvertes fondamentales de Marx. Le travail créateur de valeur d'échange est une forme de travail spécifiquement *sociale*, et donc *collective*, et par là même *uniformisée*, distincte de l'énergie dépensée par tel travailleur *individuel*.

² Il se développe de la page 69 à la page 75 de l'édition des *Grundrisse*, tome 1, qui est notre référence.

³ Entendons : qui est nécessaire à tel moment donné de la productivité des moyens de production.

⁴ Marx, et c'est remarquable, commence par l'exemple de la livre d'or envisagée au titre de *merchandise* comme une autre. Ce faisant, il marque d'emblée ses distances avec ceux qui tenaient la référence monétaire comme un pur symbole.

⁵ Autrement dit le titre de « bon-heure » que lui donnent les partisans du bon d'échange dans sa fonction de monnaie scripturale.

⁶ Le travail dit « vivant » en ce qu'il s'oppose au travail « mort » intégré, matérialisé dans les instruments de production du capital.

L'autre objection de Marx porte sur la distinction entre la **valeur** et le **prix** de marché. Sauf dans le cas d'une parfaite coïncidence entre l'offre et la demande, le prix de vente résulte, en effet, le plus souvent des oscillations du marché en fonction de l'offre et de la demande et donc d'un écart entre la valeur réelle et celle que fixe le marché. Or, soutient Marx, l'expression monétaire, le prix en argent, se montre dans ce cas la procédure d'échange la plus utile.

La valeur (la valeur d'échange réelle) de toutes les marchandises (y compris le travail¹) est déterminée par leurs coûts de production, en d'autres termes par le temps de travail requis pour leur production. Le prix, c'est cette valeur d'échange qui est la leur, exprimée en argent. Remplacer la monnaie métallique (et la monnaie-papier ou la monnaie de crédit qui reçoit d'elle sa dénomination) par de la monnaie-travail, qui recevrait sa dénomination du temps de travail lui-même, poserait donc l'égalité de *la valeur réelle* (valeur d'échange) des marchandises et de *leur valeur nominale*, de *leur prix*, de *leur valeur monétaire*. Egalisation de la *valeur réelle* et de la *valeur nominale*, de la *valeur* et du *prix*.

Cependant, on n'y arriverait qu'en présupposant qu'entre *valeur* et *prix* il n'y a de différence que *nominale*.

Or, ce n'est nullement le cas².

La valeur des marchandises déterminée par leur temps de travail n'est que *leur valeur moyenne*. Moyenne qui apparaît comme une abstraction externe, dans la mesure où on obtient ce nombre moyen en additionnant les prix d'une période donnée, par exemple, le prix d'une livre de café, 1 sh., quand on prend la moyenne des prix du café en les additionnant, mettons sur vingt-cinq ans; mais cette moyenne est très réelle si on reconnaît qu'elle est en même temps la force motrice et le principe qui animent les oscillations que décrivent les prix des marchandises pendant une époque déterminée.

Cette réalité n'a pas qu'une importance théorique: elle constitue la base de la spéculation commerciale: les calculs de probabilité de celle-ci partent aussi bien de la moyenne des prix moyens, qui constituent pour cette spéculation le centre de l'oscillation, que de la moyenne des extrêmes, des hauts et des bas situés au-dessus ou en dessous de ce centre.

La valeur de marché de la marchandise diffère toujours de cette valeur moyenne, elle se situe toujours au-dessus ou en dessous d'elle. L'égalisation de la valeur de marché pour aboutir à la valeur réelle s'obtient par des oscillations constantes de la première, jamais par sa mise en équation avec la valeur réelle comme troisième donnée, mais par une continue mise en inéquation d'elle-même (non pas, comme dirait Hegel, par une identité abstraite, mais par une constante négation de la négation³, c'est-à-dire d'elle-même en tant que négation de la valeur réelle).

On appréciera la dimension *toute rhétorique* de ce commentaire hégélien. Une double négation ? 1. La valeur d'échange est une première fois différente de la valeur-travail concrètement investie par tel ouvrier ou tel artisan particulier: elle correspond, en effet, au temps de travail moyen, au temps de travail

¹ Ce paramètre prendra ultérieurement le nom de « force de travail » qui est la marchandise vendue par le propriétaire en échange de son salaire. Le concept n'est pas encore construit comme tel à cette époque. Il n'apparaîtra qu'en 1865 dans les pages de *Salaire, prix et profit*.

² C'est nous qui accomplissons la découpe en paragraphes pour mettre en valeur la logique du raisonnement.

³ Il serait plus juste d'écrire pour éviter le malentendu : « comme dirait Hegel, non pas par une identité abstraite mais par une constante négation de la négation ». La référence à Hegel est ici entièrement positive.

abstrait : première négation, donc, et 2. La valeur marchande est elle-même différente de son expression monétaire dans le prix de vente en raison des oscillations du marché : deuxième négation.

(...)

Le prix se différencie donc de la valeur pas seulement comme le Nominal se distingue du Réel, pas seulement par sa dénomination en or et en argent, mais parce que la seconde apparaît comme la loi des mouvements que décrit le premier. Or ils sont constamment différents et ne coïncident jamais, si ce n'est tout à fait fortuitement et par exception. Le prix de la marchandise se situe constamment au-dessus ou au-dessous de la valeur de celle-ci et la valeur des marchandises elle-même n'existe que dans *le haut et le bas* de leurs prix. Demande et l'offre déterminent constamment les prix des marchandises; ils ne coïncident jamais ou seulement fortuitement; mais les coûts de production déterminent de leur côté les oscillations de la demande et de l'offre.

(...)

La première illusion fondamentale des partisans des bons-heure réside en ceci: en abolissant la *différence nominale* entre valeur réelle et valeur de marché, entre valeur d'échange et prix - donc en exprimant la valeur en temps de travail, au lieu de l'exprimer en une objectivation déterminée de ce temps de travail, mettons l'or et l'argent - ils éliminent aussi la différence et la contradiction effectives entre le prix et la valeur. Dès lors, on comprend immédiatement comment la simple introduction du bon-heure élimine toutes les crises, tous les défauts de la production capitaliste. Le prix monétaire des marchandises = leur valeur réelle; la demande = l'offre; la production = la consommation; l'argent est à la fois supprimé et conservé; il a suffi simplement de constater le temps de travail dont la marchandise est le produit, qui est matérialisé dans la marchandise, pour engendrer un double correspondant à ce temps de travail sous forme de signe de valeur d'argent de bons-heure. De la sorte, toute marchandise serait transformée directement en monnaie et l'or et l'argent seraient rabaisés de leur côté au rang de toutes les autres marchandises.

Telle est, en effet, l'argumentation des partisans des bons de travail. Marx poursuit sa contestation de cette thèse : l'argent, affirme-t-il, ne peut être une marchandise comme les autres. Il en est **l'équivalent universel**. La différence entre valeur et prix exige que l'on recoure à une marchandise spéciale comme unité de mesure. C'est précisément **le rôle incontournable de l'équivalent monétaire**.

Point n'est besoin de quelque explication que ce soit pour voir qu'on abolit la contradiction entre valeur d'échange et prix - entre le prix moyen et les prix dont il est la moyenne - , la différence entre les grandeurs et leur grandeur moyenne, en se contentant d'abolir *la différence de dénomination* existant entre l'une et l'autre, (...). Le bon-heure, qui représente le temps de travail moyen, ne correspondrait jamais au temps de *travail effectif* et ne serait jamais convertible en lui; c'est-à-dire que le temps de travail objectivé dans une marchandise ne commanderait jamais une quantité d'argent-travail égale et vice versa, mais en commanderait plus ou moins, tout comme actuellement toute oscillation des valeurs de marché se traduit par une hausse ou une baisse de leurs prix-or et de leurs prix-argent.

La constante dépréciation des marchandises - sur d'assez longues périodes - par rapport aux bons-heure, dont nous avons parlé plus haut, résultait de la loi de productivité croissante du temps de travail, des perturbations de la va-

leur relative elle-même, provoquées par le principe même qui lui est inhérent: le temps de travail. L'inconvertibilité des bons-heure, dont nous parlons à présent, n'est rien d'autre qu'une expression différente pour la non-convertibilité existant entre valeur réelle et valeur de marché, entre valeur d'échange et prix. Par opposition à toutes les marchandises, le bon-heure représenterait un temps de travail idéal, s'échangeant tantôt contre davantage, tantôt contre moins de travail effectif, temps de travail qui se verrait promu, dans ce bon, à une existence propre, isolée, correspondant à cette inégalité effective. A son tour, l'équivalent universel, moyen de circulation et mesure des marchandises, se présenterait face à celles-ci individualisé, suivrait ses lois propres, serait aliéné, c'est-à-dire qu'il aurait toutes les propriétés de la monnaie actuelle sans en rendre les services. Mais la confusion atteindrait un tout autre sommet du fait que le médium par lequel on comparerait les marchandises, ces quanta de temps de travail objectivé, ne serait pas lui-même une tierce marchandise, mais leur propre mesure de valeur, le temps de travail. (...)

La différence entre prix et valeur, entre la marchandise, mesurée par le temps de travail dont elle est le produit, et le produit du temps de travail contre lequel elle s'échange, cette différence requiert d'avoir pour mesure une tierce marchandise, en quoi s'exprime la valeur d'échange effective de la marchandise. Parce que le prix n'est pas égal à la valeur, l'élément qui détermine la valeur - le temps de travail - ne peut pas être l'élément en quoi s'expriment les prix, parce que le temps de travail devrait s'exprimer à la fois comme l'élément déterminant et non déterminant, comme l'égal et l'inégal de soi-même. Parce que le temps de travail, en tant que mesure de valeur, n'existe qu'idéalement, il ne peut servir de matériau de comparaison des prix.

(Ici en même temps se révèle comment et pourquoi le rapport de valeur acquiert dans l'argent une existence matérielle et séparée. Développer davantage ce point.)

La différence entre prix et valeur requiert qu'en tant que prix les valeurs soient mesurées à un autre étalon que le leur propre. Le prix, dans ce qui le différencie de la valeur, est nécessairement *prix en argent*. Il apparaît ici que la différence nominale entre prix et valeur est conditionnée par leur différence réelle.

*

1.3. Genèse et essence de l'argent

Le précédent chapitre se terminait sur la question technique de la « différence entre prix et valeur ».

Marx poursuit en centrant son attention sur **les fondamentaux**, en l'occurrence sur la définition de la **valeur d'échange**.

On sera attentif au vocabulaire qui associe systématiquement le vocable « **valeur** », s'il n'est autrement qualifié, à la précise notion de « **valeur d'échange** » dans sa différence avec « **la valeur d'usage**¹ ».

L'exposé entreprend une démonstration qui s'accorde, au début du moins, avec les catégories de l'économie politique classique, en particulier 1. la distinction clairement établie par Adam Smith entre *valeur d'usage* et *valeur d'échange* et 2. la détermination clairement formulée par David Ricardo de la valeur d'échange d'un produit par la quantité de travail qu'il matérialise, la question, on le verra, venant à se compliquer quand il s'agira pour Marx de théoriser plus finement la réalité à laquelle se réfère la notion de « **travail** », soit une dépense *singulière* d'énergie et de savoir-faire (par tel artisan ou tel ouvrier), soit, plus précisément, sous le concept de « travail abstrait », une mise en œuvre *collective* de *force de travail* selon une moyenne sociale.

Valeur d'usage et *valeur d'échange* : la distinction se trouve établie par **Adam Smith** dans les premières pages du livre premier de *La richesse des nations*. Elle l'est en ces termes : « Il faut observer que le mot *valeur* a deux significations différentes ; quelquefois il signifie l'utilité d'un objet particulier, et quelquefois il signifie la faculté que donne la possession de cet objet d'acheter d'autres marchandises. On peut appeler l'une, *Valeur en usage*, et l'autre, *Valeur en échange*. Des choses qui ont la plus grande *valeur en usage* n'ont souvent que peu ou point de *valeur en échange* ; et au contraire, celles qui ont la plus grande *valeur en échange* n'ont souvent que peu ou point de *valeur en usage*. Il n'y a rien de plus utile que l'eau, mais elle ne peut presque rien acheter ; à peine y a-t-il moyen de rien avoir en échange. Un diamant, au contraire, n'a presque aucune valeur quant à l'usage, mais on trouvera fréquemment à l'échanger contre une très grande quantité d'autres marchandises². ».

La détermination par **David Ricardo** de la valeur d'échange d'une marchandise par la quantité de travail qu'elle matérialise se trouve formulée dans les premières pages des *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, dans la section première du chapitre « De la valeur » précisément sous-titrée : « *La valeur d'une marchandise, ou la quantité de toute autre marchandise contre laquelle elle s'échange, dépend de la quantité relative de travail nécessaire pour la produire et non de la rémunération plus ou moins forte accordée à l'ouvrier*³ ».

*

Précisons que ces deux apports constituent les données de départ du travail théorique de Marx qui ne s'y résume pas⁴. Derrière l'identité formelle de vocabulaire se profilent, en effet, avec lui, des **concepts** tout différents, en particulier celui de **travail abstrait** que Marx va bientôt inventer⁵ pour rendre compte

¹ Convient-il d'associer comme des équivalents les concepts de « valeur » et de « valeur d'échange » ainsi que le fait la traduction de Joseph Roy (révisée par Marx) ? Ou faut-il distinguer d'emblée, d'une part, la *valeur* (telle que créée par le travail) et, d'autre part, la *valeur d'échange* qui est sa forme phénonémale, la forme sous laquelle elle se manifeste ? La question est en débat. Nous y reviendrons, car elle n'est pas immédiatement pertinente dans le cadre de ces fondamentaux.

² Adam Smith, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*. L'extrait se trouve au chapitre IV (« De l'origine et de l'usage de la monnaie ») du Livre premier, p. 33 de l'édition de 1881, en ligne sur le site des « Classiques des sciences sociales ».

³ David Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, pp. 25-34 de l'édition Flammarion, coll. *Champs*, Paris 1977. Notons que Ricardo conduit son analyse en référence directe aux travaux d'Adam Smith lequel, dès le début de *La Richesse des nations*, précise déjà : « (...) la valeur d'une denrée quelconque pour celui qui la possède et qui n'entend pas en user ou la consommer lui-même, mais qui a l'intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de *travail* que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander. Le *travail* est donc la mesure réelle de la valeur échangeable de toute marchandise ». (Op.cit., p. 34).

⁴ Sur ce point, et quitte à anticiper un peu, nous renvoyons au chapitre I.A (« Considérations historiques sur l'analyse de la marchandise ») de la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859 (Éditions sociales, pp. 29-38).

⁵ Le concept apparaît tout au début de la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859 : « Le travail créateur de valeur d'échange, y *lit-on*, est (...) du travail *général abstrait* » (sous d'autres formulations aussi bien, comme « temps de travail général », « temps de travail uniforme », « temps de travail abstrait général »). Ce concept pointe toutefois dans les *Grundrisse* sous le vocable de *travail*

de la dimension collective, sociale, de la force de travail mise en œuvre par le capital et standardisée par lui. Cette innovation conceptuelle fait toute la différence avec les catégories de l'économie politique classique, lesquelles n'envisagent la valeur d'échange que sous l'effet de la concurrence du marché. C'est le cas de Ricardo. Chez Marx, **la valeur s'établit dans le cours de la production elle-même.**

Il résulte que lorsque Marx revendiquera ces notions comme l'acquis principal de son travail, elles ne pourront être reçues qu'en l'état des transformations théoriques qu'il leur a fait subir et qu'il souligne très clairement dans ces deux lettres à Engels :

- l'une du **24 août 1867**, où, parlant du *Capital*¹, il écrit : « Ce qu'il y a de meilleur dans mon livre, c'est 1. (et c'est sur cela que repose toute l'intelligence des faits) la mise en relief, dès le premier chapitre, du caractère double du travail, selon qu'il s'exprime en valeur d'usage et en valeur d'échange ; 2. l'analyse de la plus-value, indépendamment de ses formes particulière : profit, intérêt, rente foncière, etc.² ».

- l'autre du **8 janvier 1868** où il écrit : « (...) une chose bien simple a échappé à tous les économistes sans exception, c'est que si la marchandise a le double caractère de valeur d'usage et de valeur d'échange, il faut bien que le travail représenté dans cette marchandise possède ce double caractère lui aussi ; tandis que la seule analyse du travail *sans phrase* telle qu'on la rencontre chez Smith, Ricardo, etc. se heurte partout à des problèmes inexplicables. C'est en fait tout le secret de la conception critique³. ».

Tels sont les enjeux théoriques des pages que nous nous préparons à lire.

*

Nous suivons à présent le fil du raisonnement de Marx⁴.

(...)

Toute marchandise (produit ou instrument de production) est = à l'objectivation d'un temps de travail déterminé. Sa valeur, la proportion dans laquelle elle s'échange contre d'autres marchandises ou dans laquelle d'autres marchandises s'échangent contre elle est = au quantum de temps de travail réalisé en elle. Si la marchandise = p. ex. 1 heure de temps de travail, elle s'échange contre toutes les autres marchandises qui sont le produit d'une heure de temps de travail. (Tout ce raisonnement dans l'hypothèse où la valeur d'échange = la valeur de marché; la valeur réelle = le prix⁵).

Cette parenthèse relève du caractère cursif de ce manuscrit⁶ : elle rompt, en effet, avec la logique du raisonnement en anticipant sur les notions de *marché* et de *prix* avant même que soit établie la catégorie d'*équivalent général* qui précède l'expression monétaire de la valeur d'échange. Les futures versions réécrites de l'analyse de Marx, en 1859 dans la *Contribution à la critique de l'économie politique* et, bien sûr, en 1867, dans le livre I du *Capital*, seront plus soucieuses de logique dans l'exposé des concepts de base.

On sera attentif dans la suite de l'exposé à la distinction entre la *valeur d'usage* de la marchandise (« la marchandise elle-même », écrit Marx) en ce qu'elle est, par sa nature, et donc *qualitativement*,

universel. Il est organiquement lié à la mise en œuvre collective et uniformisée de la *force de travail* dans le processus de production capitaliste, en cela bien différente du travail artisanal individuel. C'est sous cet angle que Marx écarte méthodologiquement de l'analyse de la valeur-travail la prise en considération des paramètres qualitatifs, habileté et intensité, que retenaient Smith et Ricardo.

¹ Lequel vient de paraître.

² Marx Engels, *Lettres sur « Le Capital »*, Editions sociales, Paris 1964, p. 174.

³ Marx Engels, *Lettres sur « Le Capital »*, Editions sociales, Paris 1964, p. 195.

⁴ Les séquences vont se suivre dans l'ordre du manuscrit. Nous avons choisi de les reproduire dans leur longueur, les répétitions participant de la clarté de l'exposé. Les passages supprimés, et signalés comme tels par le signe conventionnel des trois points entre parenthèses l'ont été pour ces mêmes raisons de clarté. Il eût été impraticable de justifier en note chacune de ces césures.

⁵ Nous citons à partir de l'édition de 1980 des *Manuscrits de 1857-1858*, (« *Grundrisse* ») aux Editions sociales, tome 1, pp. 75-178. La référence sera par la suite mentionnée par l'abréviation G1 suivie du numéro de page.

⁶ Cursif au sens d'une manière d'écrire comme « au fil de la plume » au rythme des élucidations permises par l'écriture en acte.

« incommensurable » au regard des autres marchandises¹ et sa *valeur d'échange* qui, au contraire, établit entre les marchandises une dimension commune (elles *crystallisent* toutes du travail social) que l'on peut différencier *quantitativement* selon un ordre de grandeur que Marx appelle son « coefficient » :

La valeur de la marchandise est différente de la marchandise elle-même. La valeur (valeur d'échange) n'est la marchandise que dans l'échange (effectif ou imaginé); la valeur n'est pas seulement l'échangeabilité de la marchandise en général, elle est son échangeabilité spécifique. Elle est en même temps l'exposant du rapport dans lequel la marchandise s'échange contre d'autres marchandises et l'exposant du rapport dans lequel elle s'est déjà échangée contre d'autres marchandises dans la production (temps de travail matérialisé) ; elle est échangeabilité déterminée quantitativement. Les marchandises, une aune de coton et une mesure d'huile, par exemple, considérées en tant que coton et huile, sont différentes par nature, possèdent des propriétés différentes, se mesurent à l'aide d'unités de mesure différentes: elles sont incommensurables. En tant que valeurs², toutes les marchandises sont égales qualitativement et différentes en quantité seulement, toutes servent donc mutuellement de mesure aux autres et se remplacent (s'échangent, sont convertibles entre elles) selon des rapports quantitativement déterminés. La valeur, c'est leur rapport social, leur qualité économique.

Après celui du coton et de l'huile, l'exemple du livre et du pain vient illustrer cette distinction en introduisant la notion d'*équivalent*, fût-ce, cette fois encore, de manière quelque peu anticipée. L'exposé « canonique » ordonne, en effet, les notions dans cet ordre : 1. multiplicité et diversité des expressions de la valeur d'échange, telles marchandises s'exprimant dans l'échange de telles autres ; 2. nécessité d'un équivalent général pour réduire cette multiplicité ; enfin 3. choix de l'or ou de l'argent et donc forme monétaire de cet équivalent général.

La démonstration est ici scandée par une circonstance ainsi formulée : « en tant que valeur ».

Prenons le soin de souligner cette récurrence.

Un livre qui possède une valeur déterminée et un pain possédant la même valeur s'échangent l'un contre l'autre, ils sont³ la même valeur, simplement dans un matériau différent.

En tant que valeur, la marchandise est en même temps un équivalent, dans un rapport déterminé, pour toutes les autres marchandises.

En tant que valeur, la marchandise est équivalent; en tant qu'équivalent, toutes ses propriétés naturelles sont effacées en elle; elle n'est plus, avec les autres marchandises, dans un quelconque rapport qualitatif; au contraire, elle est la mesure universelle aussi bien que le représentant universel, que le moyen d'échange universel de toutes les autres marchandises.

En tant que valeur, elle est de l'argent⁴. Mais puisque la marchandise, ou plutôt le produit ou l'instrument de production⁵, diffère de lui-même en tant que valeur, en tant que valeur, elle

¹ Entre le grain qui nourrit et le tissu qui protège du froid, il n'y a pas de point commun sinon sous l'angle de l'utilité.

² Insistons : en tant que valeur d'échange.

³ L'emploi de l'auxiliaire « être » vient renforcer l'identité des deux marchandises sous l'angle de la valeur d'échange qu'elles partagent. Chaque marchandise est ainsi susceptible de traduire la valeur d'échange de l'autre. Ce faisant, elle lui sert d'équivalent, non pas *universel*, comme l'affirme ici le texte de Marx, mais *relatif*. L'équivalent universel adviendra lorsque sera choisie une seule marchandise de référence pour toutes, l'or ou l'argent en l'occurrence.

⁴ Le commentaire de Marx anticipe une fois encore sur le choix de l'équivalent universel métallique (or et argent) pour exprimer de manière stable et quantifiable le rapport de valeur entre les marchandises produites.

⁵ Cette (brève) référence à la production est importante car elle indique que la valeur d'échange si elle s'exprime dans l'échange se trouve *produite* dans le processus de production.

diffère d'elle-même en tant que produit. Sa propriété en tant que valeur non seulement peut, mais doit nécessairement adopter une existence différente de son existence naturelle. Pourquoi ? Comme les marchandises, en tant que valeurs, ne diffèrent les unes des autres que quantitativement, qualitativement, chaque marchandise doit nécessairement différer de sa propre valeur. Il faut donc que sa valeur possède aussi une existence différenciable d'elle qualitativement et, dans l'échange effectif, cette séparabilité doit devenir séparation effective, parce que la différence naturelle des marchandises doit nécessairement entrer en contradiction avec leur équivalence économique et que l'une et l'autre ne peuvent exister côte à côte que parce que la marchandise acquiert une existence double; à côté de son existence naturelle, une existence purement économique, dans laquelle elle est un simple signe, une lettre indiquant un rapport de production, un simple signe¹ indiquant sa propre valeur.

En tant que valeur, toute marchandise est également divisible²; dans son existence naturelle, elle ne l'est pas. En tant que valeur, elle reste la même, quelques métamorphoses qu'elle subisse et quelques formes d'existence qu'elle parcoure; dans la réalité, on n'échange des marchandises que parce qu'elles sont inégales et qu'elles correspondent à différents systèmes de besoins.

En tant que valeur, la marchandise est universelle, en tant que marchandise réelle³, elle est une particularité⁴.

En tant que valeur, elle est toujours échangeable: dans l'échange effectif, elle ne l'est que si elle remplit des conditions particulières.

En tant que valeur, c'est elle-même qui détermine la mesure de son échangeabilité; la valeur d'échange exprime précisément le rapport dans lequel elle remplace d'autres marchandises; dans l'échange effectif, elle n'est échangeable qu'en quantités qui dépendent de ses propriétés naturelles et correspondent aux besoins des échangistes.

Suivent deux parenthèses :

(Bref, toutes les propriétés énumérées comme propriétés particulières de l'argent sont des propriétés de la marchandise en tant que valeur d'échange, propriétés du produit en tant que valeur, à la différence de la valeur en tant que produit)

(La valeur d'échange de la marchandise, comme existence particulière à côté de la marchandise elle-même, c'est l'argent; la forme dans laquelle toutes les marchandises s'égalent, se comparent, se mesurent, ce en quoi toutes les marchandises se résolvent, ce qui se résout en toutes marchandises; l'équivalent universel⁵.)

¹ Pointons cette formulation, car si elle fonctionne ici comme une manière d'établir la différence entre les deux composantes (« contradictoires », écrit Marx) de la marchandise, celle de sa valeur d'usage et celle de sa valeur d'échange, elle sera l'objet d'un débat sur le caractère simplement symbolique ou non de la valeur d'échange. Nous verrons que plusieurs passages de cette analyse des *Grundrisse* maintiennent une certaine parenté entre ces deux statuts bien différents et entre lesquels Marx tranchera avec fermeté en affirmant le caractère de marchandise et donc de produit bien réel de l'or/argent dans son statut même d'équivalent général.

² Entendons : est divisible en parties égales, est mesurable donc.

³ Sous l'angle de sa valeur d'usage.

⁴ Universalité, particularité : des concepts hégéliens, mais parfaitement intelligibles comme tels.

⁵ On observera que la fonction centrale de l'argent comme expression monétaire de la valeur d'échange se trouve mentionnée au passage, dans une parenthèse.

deux parenthèses qui vont conduire, un peu plus loin, à **l'évocation du troc** (même si dans l'exemple qui sera évoqué, l'intervention d'un équivalent général métallique montre qu'on se trouve dans une autre configuration que le strict échange immédiat du troc proprement dit).

Nous suivons le cours de l'explication malgré les redites qui participent de l'insistance avec laquelle Marx souligne la **double consistance** de la marchandise, à fois comme « objet naturel », sous l'angle de sa valeur d'usage, et comme « objet social », sous l'angle de sa valeur d'échange.

(...)

Dans le troc le plus primitif¹, quand on échange deux marchandises l'une contre l'autre, on commence par poser chacune d'elles égale à un signe qui exprime leur valeur d'échange, par exemple chez certains nègres des côtes de l'Afrique occidentale, elles = x barres². Une des deux marchandises = 1 barre, l'autre = 2 barres. C'est dans ce rapport qu'on les échange. On commence par métamorphoser mentalement et dans ce langage les marchandises en barres avant de les échanger l'une contre l'autre. Avant de les échanger, on les évalue et, pour le faire, il faut les situer dans des rapports numériques réciproques déterminés. Pour pouvoir les mettre dans ce genre de rapports numériques et les rendre commensurables, il faut qu'elles reçoivent la même dénomination (unité). (...) Pour compenser, au moment de l'échange, l'excédent d'une valeur par rapport à l'autre, pour équilibrer la balance, un paiement en numéraire est indispensable, dans le troc le plus primitif tout comme dans le commerce international actuel.

Les produits (ou les activités) ne s'échangent qu'en tant que marchandises; dans l'échange proprement dit, les marchandises n'existent qu'en tant que valeurs; c'est seulement en tant que telles qu'elles se comparent. Pour déterminer le poids de pain que je peux échanger contre une aune de toile, je commence par poser l'aune de toile = à sa valeur d'échange, c'est-à-dire = $1/x$ temps de travail. Je pose de même la livre de pain = à sa valeur d'échange = $1/x$ ou $2/x$, etc., temps de travail. Je pose chacune des marchandises = à un troisième terme, c'est-à-dire que je les pose inégales à elles-mêmes. Ce troisième terme, différent de l'une et de l'autre, puisqu'il exprime un rapport, existe tout d'abord dans la tête, dans la représentation, comme d'ailleurs les rapports en général; quand il s'agit de fixer les rapports, ceux-ci, à la différence des sujets qui sont en rapport, ne peuvent être que *pensés*. En devenant valeur d'échange, un produit (ou une activité) n'est pas seulement métamorphosé en un rapport quantitatif déterminé, en un nombre proportionnel - à savoir en un nombre qui exprime son équivalent, la quantité d'autres marchandises qui lui est égale, ou dans quelle proportion il est l'équivalent d'autres marchandises - mais il faut qu'il soit en même temps métamorphosé qualitativement, transposé en un autre élément, afin que les deux marchandises deviennent des grandeurs qu'on dénomme, possédant la même unité, qu'elles deviennent donc commensurables.

Pour pouvoir ensuite, en tant que quantum déterminé de temps de travail, que grandeur de travail déterminée, être comparée à d'autres quanta de temps de travail, à d'autres grandeurs de travail, la marchandise doit d'abord être transposée en temps de travail, donc en quelque chose qui diffère d'elle qualitativement (en différant qualitativement): 1) parce qu'elle n'est pas du temps de travail en tant que temps de travail, mais du temps de travail matérialisé; du temps de travail non pas sous la forme de mouvement, mais de repos, pas sous la forme de procès, mais de résultat; 2) parce qu'elle n'est pas l'objectivation du temps

¹ L'évocation par Marx de ce « troc primitif » correspond dans son raisonnement davantage à une phase logique (un rapport duel, disons) qu'à une pratique anthropologique saisie dans sa dimension historique.

² *Elles*, autrement dit les deux marchandises. Les barres de fer se trouvent dans la fonction d'équivalent général, une forme donc en vue de l'expression monétaire dans la matière de l'or et de l'argent.

de travail en général qui n'existe que dans la représentation (qui n'est lui-même que le travail séparé de sa qualité, du travail dont la seule différence est quantitative), mais le résultat déterminé d'un travail déterminé, déterminé naturellement, diffèrent qualitativement d'autre travaux.

L'accomplissement lui-même de l'échange de deux marchandises dans le cas du simple troc exige que leur valeur d'échange respective (« le rapport d'échangeabilité ») s'exprime dans **un troisième terme** qui soit aisément **fractionnable**¹. Comment, en effet, comparer effectivement des valeurs la plupart inégales si la base matérielle du calcul n'est pas aisément divisible. Ce paramètre sera déterminant dans le choix de l'or/argent dans la fonction d'équivalent général.

L'analyse commence par évoquer l'idée d'un « signe » ou d'un « symbole », des références purement conventionnelles **dont Marx va expressément se défaire dans la suite de ses analyses.**

Elle se termine du reste en insistant sur le fait que cette fonction d'*expression*² de la valeur est bien accomplie par une *marchandise* particulière : ce sera l'argent.

Pour une simple comparaison - une évaluation des produits - pour une détermination idéale de leur valeur, il suffit de procéder mentalement à cette transformation (transformation où le produit existe simplement comme expression de rapports de production quantitatifs). Pour comparer les marchandises, cette abstraction est suffisante; dans l'échange effectif, il faut que l'abstraction soit à son tour objectivée, symbolisée, réalisée par un signe. Cette nécessité intervient: 1) comme nous l'avons déjà dit, les marchandises à échanger sont l'une et l'autre transformées en pensée en rapports de grandeur communs, en valeur d'échange, et de la sorte sont évaluées l'une par rapport à l'autre. Mais si, à présent, elles doivent être effectivement troquées, leurs propriétés naturelles entrent en contradiction avec leur détermination de valeurs d'échange et de nombres simplement dénommés. Elles ne sont pas divisibles à l'envi, etc. 2) Dans l'échange effectif, ce sont toujours des marchandises particulières qu'on échange contre des marchandises particulières et l'échangeabilité de n'importe quelle marchandise, de même que le rapport dans lequel elle est échangeable, dépend de conditions locales et temporelles, etc. Or la transformation de la marchandise en valeur d'échange ne pose pas son égalité à une autre marchandise déterminée, mais est son expression en tant qu'équivalent, elle exprime son rapport d'échangeabilité avec toutes les autres marchandises. Cette comparaison qui, dans la tête, s'effectue d'un seul coup, ne se réalise, dans la réalité, que successivement et dans un périmètre déterminé, déterminé par le besoin. (J'échange, par exemple, successivement, selon mes besoins, un revenu de 100 thalers contre toute une série de marchandises dont la somme = la valeur d'échange de 100 thalers³.) Donc, pour réaliser d'un coup la marchandise en tant que valeur d'échange et lui conférer l'efficacité universelle de la valeur d'échange, son échange contre une marchandise particulière ne suffit pas. Il faut qu'elle soit échangée contre une troisième chose qui ne soit pas elle-même à son tour une marchandise particulière, mais le symbole de la marchandise en tant que marchandise, de la valeur d'échange même de la marchandise; *qui donc représente, disons le temps de travail en tant que tel*, disons un morceau de papier ou de cuir qui représente une fraction aliquote de temps de travail. (Pareil symbole suppose qu'il soit reconnu universellement; ce ne peut être qu'un symbole social; en fait, il n'exprime qu'un rapport social.) Ce symbole représente les fractions aliquotes du temps de travail; il représen-

¹ En « fractions aliquotes » de temps de travail, sera-t-il précisé plus loin.

² D'*expression*, oui, car, insistons, il faut bien distinguer ce qui relève de la *production* de la valeur dans la dépense de travail et de sa *mesure* dans le corps d'un équivalent universel.

³ Nous avons maintenu cette parenthèse au centre du raisonnement. On comprend aisément qu'elle est toutefois complètement déplacée. Le mécanisme analysé est celui de l'émergence de l'équivalent général dans l'échange deux marchandises. Cette évocation subite de l'argent, et singulièrement du thaler, est une anticipation qui ne respecte pas du tout le cheminement de la démonstration.

te la valeur d'échange divisée en ces fractions aliquotes, comme étant susceptibles, par simple combinaison arithmétique, d'exprimer tous les rapports des valeurs d'échange entre elles; ce symbole, ce signe matériel¹ de la valeur d'échange est un produit de l'échange lui-même, non l'exécution d'une idée conçue *a priori*. (*En fait*, la marchandise qui est utilisée comme médiateur de l'échange n'est transformée que peu à peu en argent, en un symbole; dès que c'est fait, un symbole d'elle-même peut à son tour la remplacer². Elle devient alors un signe conscient de la valeur d'échange.)

La séquence se poursuit par une reprise descriptive plus condensée du processus qui installe la « double existence » de la marchandise : comme valeur d'usage³ liée à sa consistance « naturelle » et comme valeur d'échange liée à son rapport avec une marchandise témoin.

Le procès est donc tout simplement le suivant: le produit devient marchandise, c'est-à-dire *simple moment de l'échange*⁴. La marchandise est transformée en valeur d'échange. Pour poser son égalité à soi-même en tant que valeur d'échange, elle est troquée contre un signe⁵ qui la représente comme la valeur d'échange en tant que telle. En tant que valeur d'échange contre n'importe quelle autre marchandise selon des proportions déterminées. Du fait que le produit devient marchandise, et la marchandise, valeur d'échange, il acquiert, mentalement d'abord, une existence double. Ce doublement idéal fait que (et c'est un processus nécessaire) la marchandise apparaît double dans l'échange effectif: comme produit naturel d'un côté, comme valeur d'échange de l'autre. C'est-à-dire que sa valeur d'échange acquiert une existence matériellement distincte d'elle. La détermination du produit dans la valeur d'échange entraîne donc nécessairement que la valeur d'échange acquière une existence distincte, détachée⁶ du produit. Et la valeur d'échange détachée des marchandises elles-mêmes et existant elle-même à côté d'elles comme marchandise, c'est: *l'argent*. Toutes les propriétés de la marchandise en tant que valeur d'échange apparaissent dans l'argent comme objet différent d'elle, comme forme d'existence sociale détachée de sa forme d'existence naturelle. (Poursuivre cette démonstration en énumérant les propriétés courantes de l'argent.)⁷ (Le matériau dans lequel ce symbole s'exprime n'est nullement indifférent, pour différentes que soient dans l'histoire ses apparitions. En se développant, la société élabore aussi, avec le symbole, le matériau qui lui est de plus en plus adéquat⁸, dont elle essaie à son tour par la suite de se détacher; s'il n'est pas arbitraire, un symbole requiert que le matériau dans lequel on le représente remplisse certaines conditions. C'est ainsi, par exemple, que les signes adoptés pour les mots ont une histoire, écriture des caractères, etc.)

¹ Il faut insister sur la matérialité spécifique de l'équivalent général en tant que marchandise.

² Un symbole de symbole, en quelque sorte, comme le sera le papier-monnaie à l'égard de l'or. Mais, soulignons-le encore, le processus part bien de l'or comme *marchandise*, dans sa concrétude donc, même si particulière.

³ Le terme n'est pas requis par la démonstration en cours. Marx parle de « produit naturel », de « forme d'existence naturelle », d'« existence naturelle ».

⁴ L'italique souligne un vocabulaire typiquement hégélien (le « moment » comme phase d'un processus dialectique).

⁵ Roman Rosdolsky fait observer que cette formulation « contre un signe » témoigne ici de certaines hésitations de Marx dans son manuscrit sur le statut de l'argent comme équivalent général, un statut qu'il aura le soin de rapporter non pas à un symbole mais à la véritable valeur d'une marchandise issue du travail spécifique qu'elle cristallise. (R. Rosdolsky, *La genèse du Capital*, op.cit., p. 161.)

⁶ « détachée » en ce qu'elle est exprimée par un autre corps matériel, celui de l'équivalent général monétaire.

⁷ Un exemple typique de ces notes de travail qui accompagnent le cours de l'analyse.

⁸ L'équivalent général monétaire n'est pas un pur symbole abstrait : il a un corps, il a une matière, celle de l'or ou de l'argent (de même que les concepts de la langue ont une base matérielle, sonore et graphique : les mots eux-mêmes).

L'insistance de Marx sur le rôle indispensable de l'équivalent-argent dans l'échange des valeurs justifie la remarque suivante qui vise sans les nommer explicitement les projets de réforme proudhonien d'une procédure d'échange directement libellée en temps de travail.

La valeur d'échange du produit engendre donc l'argent à côté du produit. De même qu'il est désormais impossible de supprimer les complications et les contradictions résultant de l'existence de l'argent à côté des marchandises particulières en modifiant la forme de l'argent (...), de même il est impossible de supprimer l'argent lui-même, tant que la valeur d'échange demeure la forme sociale des produits. Il est indispensable de bien comprendre cela, pour ne pas se fixer de tâches impossibles et pour connaître les limites à l'intérieur desquelles des réformes monétaires et des transformations de la circulation peuvent donner une configuration nouvelle aux rapports de production et aux rapports sociaux dont ils sont la base.

La question des « bons-heure » reviendra plus loin. Marx poursuit d'abord sur les *propriétés de l'argent* dans leur rapport avec les manifestations (*la forme phénoménale*) du capital.

Les propriétés de l'argent en tant que 1) mesure de l'échange de marchandises; 2) moyen d'échange; 3) représentant des marchandises (et pour cette raison, en tant qu'objet des contrats); 4) marchandise universelle à côté des marchandises particulières, sont toutes simplement la conséquence de sa détermination de valeur d'échange objectivée et séparée des marchandises elles-mêmes. (Cette propriété de l'argent en tant que marchandise universelle face à toutes les autres, en tant qu'incarnation de leur valeur d'échange, en fait en même temps la forme réalisée et toujours réalisable du capital, la forme phénoménale toujours valable du capital, propriété qui se manifeste lors des sorties de *métal précieux*; qui fait qu'historiquement le capital ne commence à apparaître que sous la forme de l'argent; qui explique enfin les liens entre l'argent et l'intérêt et l'influence qu'il exerce sur ce dernier.)

La progressive socialisation de la production dans la division du travail va nécessairement entraîner, avec la prédominance du marché, un processus d'**autonomisation** de l'intermédiaire financier qui apparaît comme « **un pouvoir extérieur** ».

Plus la production prend une configuration telle que chaque producteur devient dépendant de la valeur d'échange de sa marchandise, c'est-à-dire plus le produit devient effectivement valeur d'échange et la valeur d'échange l'objet immédiat de la production, plus il est forcé que se développent les rapports monétaires et les contradictions immanentes au rapport monétaire, au rapport du produit à lui-même en tant qu'argent. Le besoin d'échange et la transformation du produit en valeur d'échange pure progressent dans la même mesure que la division du travail, c'est-à-dire progressent avec le caractère social de la production. Mais dans la mesure même où celui-ci s'accroît, s'accroît le pouvoir de l'*argent*, c'est-à-dire que le rapport d'échange se fixe en tant que pouvoir extérieur aux producteurs et indépendant d'eux. Ce qui, à l'origine, apparaissait comme un moyen de favoriser la production se mue en rapport étranger au producteur. Dans la proportion même où les producteurs deviennent dépendants de l'échange, il semble que l'échange devienne indépendant d'eux et que s'approfondisse l'abîme séparant le produit en tant que produit du produit en tant que valeur d'échange. Ce n'est pas l'argent qui suscite ces oppositions et ces contradictions; c'est, au contraire, le développement de ces contradictions et de ces oppositions qui suscite le pouvoir apparemment transcendantal de l'argent. (Expliquer l'influence de la transformation de tous les rapports en rapports monétaires: l'impôt en nature se transforme en impôt en argent, la rente en

nature, en rente en argent, la prestation militaire personnelle en cas de guerre, en fourniture d'une troupe de mercenaires, de façon générale toutes les prestations personnelles se transforment en prestations en argent, le travail patriarcal, celui des esclaves, des serfs, le travail corporatif, en pur travail salarié.)

Le produit devient marchandise; la marchandise devient valeur d'échange; la valeur d'échange de la marchandise, c'est sa qualité monétaire immanente; cette qualité monétaire se détache d'elle en tant qu'argent, acquiert une existence sociale universelle, distincte de toutes les marchandises particulières et de leur mode d'existence naturel; le rapport du produit à soi-même en tant que valeur d'échange devient son rapport à un argent existant à côté de lui ou encore rapport de tous les produits à l'argent existant en dehors d'eux tous. De même que l'échange effectif des produits engendre leur valeur d'échange, de même leur valeur d'échange engendre l'argent.

Et Marx de s'interroger : « La première question qui surgit alors, *écrit-il*, est la suivante: l'existence de l'argent à côté des marchandises ne masque-t-elle pas dès le départ des contradictions qui sont données avec ce rapport lui-même ? ».

La réponse se déploie **en quatre temps**.

Le premier développement insiste sur la gradation en « différence », « opposition » puis « contradiction » entre les deux aspects du produit-marchandise : d'abord « dans sa forme naturelle », puis comme valeur d'échange manifestée sous la forme argent. Or telles sont les circonstances du marché que la marchandise peut ne pas trouver à s'échanger.

Premièrement¹: Le simple fait que la marchandise ait une existence double, qu'elle existe une fois en tant que produit déterminé contenant idéellement (de façon latente²) sa valeur d'échange dans sa forme d'existence naturelle, et ensuite en tant que valeur d'échange manifeste (*argent*), qui a dépouillé à son tour toute connexion avec la forme d'existence naturelle du produit, cette double existence distincte doit nécessairement progresser jusqu'à la *différence*, la différence, jusqu'à l'*opposition* et la *contradiction*³. Cette même contradiction entre la nature particulière de la marchandise en tant que produit⁴ et sa nature universelle en tant que valeur d'échange, qui a fait naître la nécessité de la poser doublement, une première fois en tant que marchandise déterminée, la seconde, en tant qu'argent, cette contradiction entre ses propriétés naturelles particulières et ses propriétés sociales universelles⁵ inclut d'entrée de jeu la possibilité que ces deux formes d'existence de la marchandise ne soient pas convertibles l'une en l'autre. Dans l'argent, l'échangeabilité de la marchandise existe en tant que chose à côté d'elle, quelque chose qui diffère d'elle, qui ne lui est plus immédiatement identique. Dès que l'argent est une chose extérieure à côté de la marchandise, l'échangeabilité de la marchandise contre de l'argent est aussitôt liée à des conditions externes, qui peuvent intervenir ou pas; elle est soumise à des conditions extérieures. Dans l'échange, on demande la marchandise en raison de ses propriétés naturelles, en raison des besoins dont elle est

¹ C'est nous qui surlignons par souci d'expressivité.

² Cette précision lexicale est importante : la présence de la valeur dans la marchandise n'est pas idéal-le ; elle est latente avant son expression manifeste dans et par l'équivalent général.

³ Un raisonnement typiquement hégélien. Pour rappel, cette correspondance du 16.01.1856 de Marx à Engels, à propos de ses travaux en cours : « « Dans la *méthode* d'élaboration du sujet, quelque chose m'a rendu grand service : [par pur hasard], j'avais feuilleté la *Logique* de Hegel - Freiligrath a trouvé quelques tomes de Hegel ayant appartenu à l'origine à Bakounine et me les a envoyés en cadeau. Si jamais j'ai un jour de nouveau du temps pour ce genre de travaux, j'aurais grande envie de rendre, en 2 ou 3 placards d'imprimerie, accessible aux hommes de sens commun, le *fond rationnel* de la méthode que Hegel a découverte, mais en même temps mystifiée. » (C5, pp. 116-117).

⁴ Autrement dit en tant que valeur d'usage.

⁵ « ses propriétés naturelles particulières » en tant que valeur d'usage, « ses propriétés sociales universelles, » en tant que valeur d'échange.

l'objet. L'argent par contre, on ne le demande qu'en raison de sa valeur d'échange, en tant que valeur d'échange. Par conséquent, la question de savoir si la marchandise peut être transférée contre de l'argent, si on peut l'échanger contre celui-ci, de savoir si, pour elle, on peut poser sa valeur d'échange, dépend de circonstances qui, de prime abord, n'ont rien à voir avec elle en tant que valeur d'échange et en sont indépendantes. La convertibilité de la marchandise dépend des propriétés naturelles du produit; celle de l'argent coïncide avec son existence en tant que valeur d'échange symbolisée. Il apparaît donc possible que, dans sa forme déterminée de produit, la marchandise ne puisse plus être échangée, qu'on ne puisse plus la mettre en équation avec sa forme universelle d'argent.

En existant en dehors d'elle en tant qu'argent, l'échangeabilité de la marchandise est devenue quelque chose de différent d'elle, quelque chose qui lui est étranger; avec quoi il faut commencer par la mettre en équation, à quoi elle est *d'abord* non égale; alors que cette mise en équation elle-même devient dépendante de conditions externes, donc contingente.

Le troc primitif correspondait à un échange immédiat. Désormais la division sociale du travail dissocie *spatialement* et *temporellement* les actes de vente et d'achat, mais avec **le risque de disproportions**.

Deuxièmement: De même que la valeur d'échange de la marchandise existe doublement, en tant que telle marchandise déterminée et en tant qu'argent, de même l'acte de l'échange se scinde en deux actes indépendants l'un de l'autre: échange des marchandises contre de l'argent, échange de l'argent contre des marchandises; achat et vente. Or, comme ces derniers ont acquis des formes d'existence spatialement et temporellement distinctes l'une de l'autre, indifférentes l'une à l'autre, leur identité immédiate cesse. Ils peuvent se correspondre ou ne pas se correspondre; ils peuvent coïncider ou non; leur rapport peut être marqué par des disproportions. Certes, ils chercheront constamment à s'égaliser; mais, maintenant, c'est le mouvement continu de l'égalisation qui a remplacé l'égalité immédiate antérieure, égalisation qui justement présuppose que soit continuellement posée une non-égalité. Il se peut qu'à présent la consonance ne soit pleinement atteinte qu'en parcourant les plus extrêmes dissonances.

Se manifeste de surcroît un rapport nouveau avec l'émergence d' « un corps de négociants », non plus organiquement associé à la production et à la consommation elles-mêmes, mais centré sur la recherche d'un strict bénéfice financier. L'autonomisation du commerce (« l'échange pour l'échange ») vise cette fois l'acquisition de l'argent en toute indifférence de la consommation des produits marchands et donc en possible contradiction avec elle.

Ce qui pointe¹ n'est rien d'autre qu'une nouvelle phase d'autonomisation, **celle de la sphère financière elle-même**.

Troisièmement: Avec la séparation de l'achat et de la vente, la scission de l'échange en deux actes indépendants l'un de l'autre spatialement et temporellement, se manifeste en outre un autre rapport, un rapport nouveau.

De même que l'échange lui-même se scinde en deux actes indépendants l'un de l'autre, le mouvement d'ensemble de l'échange se sépare lui-même des échangistes, des producteurs de marchandises. L'échange pour l'échange se sépare de l'échange pour les marchandises. Un corps de négociants s'insère entre les producteurs, corps qui achète uniquement pour vendre et vend uniquement pour racheter et dont la finalité, dans cette opéra-

¹ Et observons-le, dans une brève parenthèse au terme de ce raisonnement : « A son tour le commerce de l'argent se sépare alors du commerce proprement dit », y lit-on.

tion, n'est pas la possession de marchandises en tant que produits, mais uniquement l'obtention de valeurs d'échange en tant que telles, l'obtention d'argent. (Dans le simple troc, un corps de négociants peut se former. Mais comme il n'a à sa disposition, de part et d'autre, que l'excédent de la production, son influence sur la production elle-même demeure tout à fait secondaire, de même que toute son importance en général). A l'autonomisation de la valeur d'échange dans l'argent, détachée des produits, correspond l'autonomisation de l'échange (commerce) en tant que fonction détachée des échangistes. La valeur d'échange était la mesure de l'échange des marchandises; mais sa fin était la possession directe de la marchandise échangée, sa consommation (que cette consommation de la marchandise consiste à satisfaire directement des besoins, qu'elle serve en tant que produit, ou qu'à son tour elle serve elle-même d'outil de production). La fin que vise le commerce n'est pas directement la consommation, mais l'acquisition d'argent, de valeurs d'échange. Ce doublement de l'échange - échange pour la consommation et échange pour l'échange - fait naître une nouvelle disproportion. Ce qui détermine le négociant dans son échange, c'est uniquement la différence entre l'achat et la vente des marchandises; mais le consommateur doit remplacer définitivement la valeur d'échange de la marchandise qu'il achète. La circulation, l'échange à l'intérieur du corps des négociants et le terme final de la circulation, l'échange entre le corps des négociants et les consommateurs, si grand que doit être finalement leur conditionnement réciproque, sont déterminés par des lois et des motifs tout à fait différents et ils peuvent entrer dans la plus grande des contradictions. Cette seule séparation contient déjà la possibilité des crises commerciales. Mais comme la production travaille immédiatement pour le commerce et ne travaille que médiatement pour la consommation, elle doit tout autant être la proie de cette incongruence entre commerce et échange pour consommation, que, de son côté, l'engendrer. (Les rapports entre demande et offre sont totalement faussés.) (A son tour le commerce de l'argent se sépare alors du commerce proprement dit.) .

(...)

Le commerce de l'argent *comme tel* accomplit en vérité une étape supplémentaire dans sa différenciation avec les marchandises particulières qu'il subsume dans leur valeur. L'argent n'exerce, en effet, sa fonction d'universalité que dans le cadre restreint d'un marché local ou national. Au regard d'un marché lui-même universel¹, il demeure donc, en tant que monnaie nationale, une marchandise particulière à son tour susceptible d'échange.

Quatrièmement. De même que dans l'argent la valeur d'échange apparaît comme marchandise *universelle* à côté de toutes les marchandises particulières, la valeur d'échange apparaît du même coup simultanément dans l'argent comme *marchandise particulière* (puisqu'elle possède une existence particulière) à côté de toutes les autres marchandises. Il y a incongruence du fait que l'argent, parce qu'il n'existe que dans l'échange, se trouve, en tant qu'échangeabilité universelle, faire face à l'échangeabilité particulière des marchandises et l'efface immédiatement, cependant que tous deux doivent, malgré tout, rester constamment convertibles réciproquement. Il n'y a pas que cela: l'argent entre en contradiction avec lui-même et sa détermination du fait qu'il est lui-même une marchandise *particulière* (même quand il n'est que signe) et qu'il est par conséquent soumis à son tour, dans son échange contre d'autres marchandises, à des conditions d'échange particulières qui contredisent son échangeabilité absolue et universelle. (On ne parle pas encore ici de l'argent en tant qu'il est fixé dans la substance d'un produit déterminé, etc.) A côté de son existence dans la marchandise, la valeur d'échange a acquis une existence

¹ Tel que le capitalisme industriel le réclame.

propre dans l'argent, elle a été séparée de sa substance, précisément parce que la détermination naturelle de cette substance contredisait sa détermination universelle de valeur d'échange. En tant que valeur d'échange, toute marchandise est égale (ou comparable) aux autres (*qualitativement*: chacune ne représente plus qu'une augmentation ou une diminution quantitative de valeur d'échange). C'est pourquoi cette égalité-ci, cette unité est distincte de leur diversité naturelle; et c'est pour cela qu'elle apparaît dans l'argent, à la fois comme leur élément commun et comme un tiers par rapport à elles. Mais, d'un côté, la valeur d'échange demeure bien sûr simultanément une qualité inhérente aux marchandises, tandis qu'en même temps elle existe en dehors d'elles; de l'autre, du fait que l'argent n'existe plus en tant que propriété des marchandises, en tant que caractère universel de celles-ci, mais qu'il est individualisé à côté d'elles, il devient lui-même une marchandise particulière à côté des autres marchandises. (Déterminable par la demande et l'offre; se divise en sortes d'argent particulières, etc.) Il devient une marchandise comme les autres et, en même temps, il n'est pas une marchandise comme les autres. En dépit de sa détermination universelle, il est une chose échangeable à côté d'autres choses échangeables. Il n'est pas seulement la valeur d'échange universelle, mais est en même temps une valeur d'échange particulière à côté d'autres valeurs d'échange particulières. Ici nouvelle source de contradictions qui se manifestent dans la pratique. (Dans la séparation entre les activités des financiers et le commerce proprement dit réapparaît la nature particulière de l'argent.)

Nous voyons donc comment il est immanent à l'argent d'accomplir ses finalités, en les niant simultanément; de s'autonomiser par rapport aux marchandises; de moyen qu'il était, de devenir une fin; de réaliser la valeur d'échange des marchandises, en les séparant d'elle; de faciliter l'échange en le divisant; de surmonter les difficultés de l'échange immédiat des marchandises en généralisant ces difficultés; d'autonomiser l'échange vis-à-vis des producteurs dans la proportion même où les producteurs deviennent dépendants de l'échange.

Après cette observation, comme faite pour lui-même, **mais très importante** dans son principe de lucidité à l'égard du vocabulaire hégélien qu'il mobilise ici et là :

(Ultérieurement, avant d'abandonner cette question, il sera nécessaire de corriger la manière idéaliste de l'exposé qui fait croire à tort qu'il s'agit uniquement de déterminations conceptuelles et de la dialectique de ces concepts¹. Donc surtout la formule: le produit (ou l'activité) devient marchandise; la marchandise, valeur d'échange; la valeur d'échange, argent.)

(...)

Marx revient à présent sur la question des échanges « proudhoniens » libellés en « bons-heure ». Il y revient en insistant d'emblée sur la condition première qui rend le système tout simplement envisageable, à savoir la parfaite coïncidence de l'offre et de la demande en dehors de toute perturbation du marché.

Dès lors, on pourrait penser que l'émission de bons-heure surmonte toutes ces difficultés. (....)

Tout d'abord: quand on présuppose remplies les conditions dans lesquelles le prix des marchandises = leur valeur d'échange : coïncidence de l'offre et de la demande; de la production et de

¹ Une prise de distance manifeste avec l'allure hégélienne de certains de ses développements, notamment ceux où il paraît attribuer à l'or/argent la valeur d'un pur *symbole*, d'un signe abstrait, indépendamment du corps matériel de cet or/argent comme marchandise.

la consommation; en dernière instance, production proportionnée (les « rapports de distribution » sont eux-mêmes des rapports de production), la question de l'argent devient tout à fait secondaire, et en particulier la question de savoir si l'on émet des *tickets* s'ils sont bleus, verts, en fer blanc ou en papier, ou encore sous quelle forme on tient la comptabilité de la société. Il est alors tout à fait inepte de maintenir le prétexte, de continuer à faire comme s'il fallait se livrer à des analyses des rapports monétaires réels.

La banque (*n'importe quelle banque*) émet les bons-heure. La marchandise a = la valeur d'échange x , c'est-à-dire = x temps de travail, s'échange contre de l'argent, représentant x temps de travail. Il faudrait que la banque achète la marchandise, c'est-à-dire échange celle-ci contre son représentant monétaire, tout comme, p. ex., actuellement la Banque d'Angleterre doit donner des billets pour de l'or. La marchandise, existence substantielle par conséquent contingente de la valeur d'échange, est échangée contre l'existence symbolique de la valeur d'échange en tant que valeur d'échange. Il n'y a donc aucune difficulté à la faire passer de la forme de marchandise à la forme argent. Il suffit que le temps de travail qu'elle contient soit vérifié de manière authentique (ce qui, soit dit en passant, n'est pas aussi facile que de contrôler la finesse et le poids de l'or et de l'argent¹) et ce temps de travail crée ainsi immédiatement sa contre-valeur, son existence monétaire. Qu'on tourne et retourne la chose comme on veut, en dernière instance, elle aboutit à ceci : la banque d'émission des bons-heure achète la marchandise aux coûts de production de cette dernière, elle achète toutes les marchandises, et l'achat ne lui coûte rien sinon la production de bouts de papier, et elle donne au vendeur, à la place de la valeur d'échange qu'il possède sous une forme substantielle déterminée, la valeur d'échange symbolique de la marchandise, en d'autres termes, une assignation sur toutes les autres marchandises du montant de cette même valeur d'échange.

Dans de telles conditions idéales, la « banque d'échange » joue en même temps le rôle *d'acheteur universel* :

La valeur d'échange en tant que telle ne peut naturellement exister que de manière symbolique, bien que ce symbole, pour pouvoir être employé en tant que chose - et pas simplement en tant que forme de représentation -, possède l'existence d'une chose; n'est pas seulement une représentation idéale, mais est effectivement représenté sur un mode objectif. (Une mesure, on peut la tenir dans la main ; la valeur d'échange mesure, mais elle n'échange que par le passage de la mesure d'une main dans l'autre.) La banque donne donc de l'argent pour la marchandise; de l'argent qui est exactement une assignation sur la valeur d'échange de la marchandise, c'est-à-dire sur toutes les marchandises de même valeur; la banque achète. La banque est l'acheteur universel, l'acheteur non seulement de telle ou telle marchandise, mais de toute marchandise. Car ce qu'elle doit effectuer, c'est justement le transfert de toute marchandise en son existence symbolique en tant que valeur d'échange.

et de *vendeur universel* :

Mais, si elle est l'acheteur universel, il faut aussi qu'elle soit le vendeur universel, non seulement le dock où l'on dépose toutes les marchandises, non seulement le magasin général, mais le possesseur des marchandises, au sens où le sont tous les autres négociants. J'ai échangé ma marchandise a contre le bon-heure b qui représente sa valeur d'échange; mais seulement pour pou-

¹ On notera l'importance de cette incise concernant la faisabilité d'un calcul exact en temps de travail.

pouvoir à présent métamorphoser à son tour ce b à mon gré en toutes les marchandises réelles c, d, e, etc.

Avec cette circonstance toutefois que le bon d'échange émis par la banque n'est valable que dans le seul cadre des relations entre les sociétaires de cette banque.

Cet argent peut-il maintenant circuler en dehors de la banque? Autrement qu'entre le détenteur de ce bon et la banque? Par quel moyen la convertibilité de ce bon est-elle assurée? Il n'y a que deux cas possibles. Ou bien tous les détenteurs de marchandises (produits ou travail) veulent vendre leur marchandise à sa valeur d'échange, ou bien certains le veulent, d'autres pas. S'ils veulent tous la vendre à sa valeur d'échange, ils n'attendront pas l'hypothétique rencontre d'un acheteur, mais iront tout de suite à la banque, lui céderont leur marchandise et recevront en échange le signe de la valeur d'échange de la banque, de l'argent: ils échangent la marchandise contre l'argent de la banque¹. Dans ce cas, la banque est à la fois acheteur universel et vendeur universel en une seule et même personne. Ou bien c'est le contraire qui a lieu. Dans ce cas, le bon émis par la banque est un simple papier, il a simplement la prétention d'être le symbole universellement reconnu de la valeur d'échange, mais n'aucune valeur. Car ce symbole, lui, a la propriété non seulement de représenter la valeur d'échange, mais de l'être dans l'échange effectif. Dans le second cas, le bon de la banque ne serait pas de l'argent, ou ne serait que de l'argent de convention entre la banque et ses clients, mais ne serait pas de l'argent sur le marché universel. Il serait ce que sont une douzaine de bons repas qu'un aubergiste me remet si je prends un abonnement, ou une douzaine de billets de théâtre; ces deux douzaines représentent de l'argent, mais la première n'est de l'argent qu'à telle table et la seconde, dans tel théâtre. Le bon émis par la banque aurait cessé de correspondre aux exigences de l'argent, puisqu'il ne circulerait pas dans la totalité du public mais uniquement entre la banque et ses clients. Nous devons donc laisser tomber la dernière hypothèse.

La banque serait donc l'acheteur et le vendeur universels. Au lieu d'émettre des billets, elle pourrait émettre des *chèques*, et au lieu de chèques, elle pourrait tenir de simples *comptes* bancaires. Selon la somme des valeurs-marchandises que X lui aurait cédées, il pourrait prétendre auprès d'elle à la même somme de valeur en d'autres marchandises.

Or cette double fonction d'*acheteur* et de *vendeur universels* entraîne pour conséquence que la banque doit nécessairement intervenir **dans le champ de la production** de manière à tenir compte des normes de productivité, qu'elle devienne donc aussi le *producteur universel*. La voie s'ouvre ainsi vers la « communauté des moyens de production ».

La logique du raisonnement démontre le caractère irréaliste des projets proudhoniens d'opérer une révolution sociale **par la seule transformation des circuits de distribution**, lesquels sont aux yeux de Marx organiquement dépendants de la sphère productive.

On observera aussi que la radicalité de cette logique aboutit à une socialisation que Marx qualifie dans le vocabulaire ancien du babouvisme *communautaire*². Mais c'est aussi la référence (très allusive³) au saint-simonisme qui s'impose.

¹ L' « argent de la banque » au sens d'un « bon-heure » valable pour l'acquisition d'autres produits d'égale valeur entreposés dans ses magasins. On devine la difficulté de pratiquer cet échange. Les statuts du projet de banque d'échange libellés par Proudhon et ses amis prévoyaient du reste l'intervention marginale de l'argent-monnaie classique pour régler les ajustements.

² Sur la catégorie babouviste de *communauté des biens, des travaux et des jouissances* nous renvoyons à notre fascicule 12 consacré à François Noël Gracchus Babeuf et au communisme de l'an IV.

³ Et quelque peu hors propos, à vrai dire, la banque saint-simonienne étant loin de viser une socialisation communautaire des moyens de production. L'idéologie saint-simonienne estimait tout au plus qu'une politique bancaire audacieuse assurerait à la fois une prospérité générale et la disparition des

Un deuxième attribut de la banque serait nécessairement de fixer de manière authentique la valeur d'échange de toutes les marchandises, c'est-à-dire le temps de travail matérialisé en elles. Mais ses fonctions ne sauraient s'arrêter là. Il faudrait qu'elle détermine le temps de travail pendant lequel, selon les possibilités moyennes de l'industrie, les marchandises peuvent être produites, le temps pendant lequel elles doivent nécessairement être produites. Mais cela non plus ne serait pas suffisant. Elle aurait non seulement à déterminer le temps pendant lequel un certain quantum de produits doit être obligatoirement produit et à placer les producteurs dans des conditions telles que leur travail soit également productif (donc aussi à ordonner et équilibrer la distribution des moyens de travail), mais elle aurait aussi à déterminer les quantités de temps de travail qu'il faut employer dans les différentes branches de production. Ce dernier point serait indispensable puisque pour réaliser la valeur d'échange, rendre son argent effectivement convertible, il faudrait que la production générale soit assurée, et ce dans des proportions telles que les besoins des échangistes soient satisfaits. Ce n'est pas tout. L'échange le plus important n'est pas celui des marchandises, mais celui du travail contre des marchandises. (Nous allons y revenir.) Les ouvriers ne vendraient pas leur travail à la banque, mais ils obtiendraient la valeur d'échange pour la totalité du produit de leur travail, etc. A y regarder de près, la banque, à ce moment-là, ne serait pas seulement l'acheteur et le vendeur universels, mais encore le producteur universel. En fait, ou bien elle serait le gouvernement despotique de la production et l'administratrice de la distribution, ou bien elle ne serait en fait rien d'autre qu'un *organisme* tenant la comptabilité de la société travaillant en communauté. On présuppose la communauté des moyens de production etc., etc. Les saint-simoniens ont fait de leur banque la papauté de la production.

Marx opère dès lors un **changement de point de vue** en recentrant son attention sur la socialité en ce qu'elle est déterminée par *les rapports de production* imposés par le marché capitaliste.

Pour que tous les produits et activités se résolvent en valeurs d'échange, cela présuppose à la fois que tous les rapports fixes (historiques), les rapports de dépendance personnels, se résolvent dans la production, de même que la dépendance multilatérale des producteurs entre eux. La production de tout individu singulier est dépendante de la production de tous les autres, tout autant que la transformation de son produit en moyens de subsistance pour lui-même est devenue dépendante de la consommation de tous les autres. Les prix sont anciens; l'échange aussi; mais tant la détermination croissante des uns par les coûts de production que la mainmise de l'autre sur tous les rapports de production ne sont développées pleinement, et ne cessent de parfaire leur développement que dans la société bourgeoise, la société de la libre concurrence. Ce qu'Adam Smith, tout à fait à la manière des penseurs du 18^e siècle, situe dans la période antéhistorique, ce qui, selon lui, précède l'histoire, est au contraire son produit.

Et sous cet angle, ce qui vient aussitôt sous la plume est une critique de la **fiction bourgeoise** d'une collaboration inconsciente des producteurs privés que la poursuite de leurs intérêts individuels conduirait, comme guidée par « la main invisible du marché », à satisfaire « sans le vouloir ni le savoir » *l'intérêt universel* .

Cette dépendance réciproque s'exprime dans la nécessité constante de l'échange et dans la valeur d'échange en tant que mé-

antagonismes de classe. Sur Saint-Simon et les saint-simoniens, nous renvoyons aux pages de notre premier fascicule.

diateur multilatéral. Les économistes¹ expriment cela de la façon suivante: chacun poursuit son intérêt privé et uniquement son intérêt privé; et ce faisant, sans le vouloir ni le savoir, il sert les intérêts privés de tous, les intérêts universels. L'astuce ne consiste pas en ce qu'on aboutisse à l'intérêt universel, à la totalité des intérêts privés, parce que chacun poursuit son intérêt privé. On pourrait, au contraire, conclure de cette formule abstraite que chacun empêche le faire-valoir des intérêts des autres et réciproquement, et qu'il résulte de ce *bellum omnium contra omnes*², au lieu d'une affirmation universelle, tout au contraire une négation universelle. L'astuce suprême est, au contraire, que l'intérêt privé lui-même est déjà un intérêt déterminé socialement et qu'on ne peut l'atteindre que dans le cadre des conditions posées par la société et avec les moyens qu'elle donne; donc qu'il est lié à la reproduction de ces conditions et moyens. C'est l'intérêt des individus privés; mais son contenu tout comme la forme et les moyens de sa réalisation sont donnés par des conditions sociales indépendantes de tous.

C'est cette dépendance réciproque et multilatérale des individus, par ailleurs indifférents les uns à l'égard des autres, qui constitue leur connexion sociale. Cette connexion sociale s'exprime dans la *valeur d'échange*, c'est seulement en elle que l'activité propre de chaque individu ou son produit deviennent une activité et un produit pour lui; il lui faut produire un produit universel: *la valeur d'échange*, ou, si on isole, si on individualise cette dernière, de *l'argent*. D'autre part, le pouvoir que tout individu exerce sur l'activité des autres ou sur les richesses sociales existe chez lui en tant qu'il possède des *valeurs d'échange*, de *l'argent*. Son pouvoir social, tout comme sa connexion avec la société, il les porte sur lui, dans sa poche. L'activité, quelle que soit sa forme phénoménale individuelle, et le produit de l'activité, quelle que soit sa nature particulière, est *la valeur d'échange*, c'est-à-dire quelque chose d'universel en quoi est niée et effacée tout individualité, toute propriété particulière. C'est, en fait, un état très différent de celui dans lequel l'individu, ou l'individu élargi, par la nature ou l'histoire, aux dimensions d'une famille ou d'une tribu (plus tard d'une communauté) se reproduit directement à partir de la nature, ou dans lequel son activité productrice et la part qu'il prend à la production sont liées à une forme déterminée du travail et du produit, et où son rapport aux autres est précisément déterminé de cette façon.

L'important est de bien prendre la mesure de la prégnance du *rapport social* sur l'individu qui le subit « comme quelque chose d'étranger ». Or ce rapport social passe par plusieurs stades, des liens de dépendance interpersonnelle au sein de la communauté patriciale à la complexité d'une « dépendance

¹ Entendons les économistes bourgeois. Marx fait ici clairement référence à la théorie d'Adam Smith (qu'il vient de citer) selon laquelle « la main invisible du marché » accomplirait l'œuvre d'une satisfaction équilibrée des besoins. Cette métaphore devenue très célèbre se trouve au chapitre 2 du Livre IV de ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse de nations*. On y lit : « Mais le revenu annuel de toute société est toujours précisément égal à la valeur échangeable de tout le produit annuel de son industrie, ou plutôt c'est précisément la même chose que cette valeur échangeable. Par conséquent, puisque chaque individu tâche, le plus qu'il peut, 1° d'employer son capital à faire valoir l'industrie nationale, et 2° de diriger cette industrie de manière à lui faire produire la plus grande valeur possible, chaque individu travaille nécessairement à rendre aussi grand que possible le revenu annuel de la société. À la vérité, son intention, en général, n'est pas en cela de servir l'intérêt public, et il ne sait même pas jusqu'à quel point il peut être utile à la société. En préférant le succès de l'industrie nationale à celui de l'industrie étrangère, il ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté ; et en dirigeant cette industrie de manière à ce que son produit ait le plus de valeur possible, il ne pense qu'à son propre gain ; en cela, comme dans beaucoup d'autres cas, il est conduit par **une main invisible** à remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions ; et ce n'est pas toujours ce qu'il y a de plus mal pour la société, que cette fin n'entre pour rien dans ses intentions. Tout en ne cherchant que son intérêt personnel, il travaille souvent d'une manière bien plus efficace pour l'intérêt de la société, que s'il avait réellement pour but d'y travailler. Je n'ai jamais vu que ceux qui aspiraient, dans leurs entreprises de commerce, à travailler pour le bien général, aient fait beaucoup de bonnes choses. Il est vrai que cette belle passion n'est pas très commune parmi les marchands, et qu'il ne faudrait pas de longs discours pour les en guérir. » (Editions Flammarion, Paris 1991, tome II, pp. 42-43)

² Cette « *guerre de tous contre tous* ».

multilatérale et réciproque entre les producteurs » *dans le cadre de relations qui, cette fois, leur échappent.*

On sera attentif à l'ébauche de ce qui deviendra le célèbre chapitre du *Capital* sur **le caractère fétiche de la marchandise**. Une leçon de sociologie d'une remarquable lucidité sur la transition entre les formes de domination *personnelles* de l'esclavage et du servage et les modalités de sujétion d'une forme de pouvoir *impersonnel*, « le pouvoir des choses » tel qu'il apparaît non pas comme un rapport social mais comme une « fatalité » aveugle à laquelle il faut se soumettre.

Le caractère social de l'activité, comme la forme sociale du produit, comme la part que l'individu prend à la production, apparaissent ici, face aux individus, comme quelque chose d'étranger, comme une chose; non pas comme le comportement réciproque d'individus, mais comme leur soumission à des rapports existant indépendamment d'eux et nés de l'entrechoquement de ces individus indifférents. L'échange universel des activités et produits, devenu condition vitale pour tout individu singulier, leur connexion réciproque apparaît à ces individus eux-mêmes comme quelque chose d'étranger, d'indépendant, comme une chose. Dans la valeur d'échange, la relation sociale des personnes est transformée en un comportement social des choses; le pouvoir de la personne s'est transformé en pouvoir de choses¹.

Moins le moyen d'échange possède de force sociale, plus sa connexion avec la nature du produit immédiat du travail et avec les besoins immédiats des échangistes est restée étroite, et plus doit être grande encore la force de la communauté qui lie les individus les uns aux autres: rapport patriarcal, communauté antique, féodalisme et système des corporations. (...) ² Chaque individu possède le pouvoir social sous la forme d'une chose. Ôtez à cette chose ce pouvoir social et il vous faudra le donner à des personnes sur des personnes. On a donc d'abord des rapports personnels de dépendance (tout à fait naturels dans un premier temps) qui sont les premières formes sociales, dans lesquelles la productivité humaine ne se développe que faiblement et sur des points isolés. Puis indépendance personnelle fondée sur une dépendance objective³: c'est la deuxième grande forme dans laquelle se constitue pour la première fois un système de métabolisme social universel, de relations universelles, de besoins multiples et de capacités universelles. Enfin, l'individualité fondée sur le développement universel des individus et la subordination de leur productivité collective, sociale, en tant que celle-ci est leur pouvoir social: c'est le troisième stade⁴. Le deuxième crée les conditions du troisième. Aussi l'état patriarcal tout comme la société antique (de même que le féodalisme) déclinent-ils avec le développement du commerce, du luxe, de l'argent, de la valeur d'échange dans la mesure même où la société moderne progresse du même pas que ces derniers.

Echange et division du travail se conditionnent réciproquement. Comme chacun travaille pour soi et que son produit n'est rien pour lui, il faut naturellement qu'il échange, non seulement pour participer à la capacité de production universelle, mais pour transformer son propre produit en un moyen de subsistance pour lui-même. (...) ⁵ Médiatisé par la valeur d'échange et l'argent, l'échange présuppose toutefois la dépendance multilatérale et réciproque entre les producteurs, mais en même temps l'isolement complet de leurs intérêts privés et une division du travail social dont l'unité et la complémentarité réciproque existent en quelque sorte comme un rapport naturel en dehors des individus, indépendamment d'eux. C'est par la médiation de la

¹ Comme une réminiscence de la catégorie d'*aliénation* si présente dans les manuscrits de 1844.

² Marx fait ici référence à un de ses manuscrits dont on a perdu la trace.

³ C'est-à-dire une dépendance autre que *personnelle* comme dans le cas de la société patriarcale ou du servage médiéval.

⁴ Qui est celui du socialisme. La solution de Marx se situe bien au niveau des rapports de *production*.

⁵ Marx fait ici référence à un manuscrit disparu.

pression réciproque de la demande et de l'offre universelles que s'établit la connexion de gens indifférents les uns aux autres.

La véritable domination des individus se construit **dans la sphère de la production**. Marx revient sur l'illusion des proudhoniens d'accomplir une œuvre de libération *dans la seule sphère de la distribution*.

La nécessité même de donner d'abord au produit, ou à l'activité des individus, la forme de *valeur d'échange*, de le transformer en *argent*, le fait qu'ils n'acquièrent et ne démontrent leur pouvoir social que sous cette forme de chose prouve: 1) que les individus ne produisent plus que pour la société et dans la société; 2) que leur production n'est pas *immédiatement* sociale, n'est pas le fruit d'une *association* qui répartit le travail en son sein. Les individus sont subsumés sous la production sociale qui existe comme une fatalité en dehors d'eux; mais la production sociale n'est pas subsumée sous les individus qui en useraient comme de leur pouvoir commun. Rien de plus faux donc, ni de plus inepte que de présupposer, sur la base de la *valeur d'échange*, de l'*argent*, le contrôle des individus réunis sur leur production globale, comme on l'a fait plus haut dans le cas de la banque d'émission des bons-heure. L'*échange privé* de tous les produits du travail, biens et activités, est en contradiction avec la répartition fondée sur la domination et la subordination (naturelles ou politiques) des individus entre eux (cependant que le véritable *échange* n'est qu'accessoire, ou, en gros, s'empare moins de la vie de communautés entières qu'il n'intervient entre différentes communautés, ne se subordonnant en tout cas nullement la totalité des rapports de production et d'échange) (quel que soit le caractère de cette domination et de cette subordination: patriarcal, antique ou féodal) et tout autant en contradiction avec l'échange libre d'individus associés sur la base de l'appropriation et du contrôle collectifs des moyens de production.

(Cette dernière association n'a rien d'arbitraire: elle présuppose le développement de conditions matérielles et spirituelles qu'il n'y a pas lieu d'exposer plus longuement à cet endroit.)

Tout comme la division du travail engendre l'agglomération, la combinaison, la coopération, l'opposition des intérêts privés, des intérêts de classe, la concurrence, la concentration du capital, le monopole, les sociétés par actions - toutes formes contradictoires de cette unité qui fait naître la contradiction elle-même - l'échange privé, lui, engendre le commerce mondial, l'indépendance privée engendre la dépendance totale de ce qu'on appelle le marché mondial, et les actes éparpillés de l'échange engendrent un système de banque et de crédit dont la comptabilité fait au moins le constat des péréquations de l'échange privé. Dans le cours du change - pour autant que les intérêts privés de chaque nation la divisent en autant de nations qu'elle compte *d'individus adultes* et que les intérêts des *exportateurs* et des *importateurs* de la même nation s'affrontent ici - le commerce national acquiert une apparence d'existence, etc., etc. Personne ne croira pour autant pouvoir supprimer les *bases* du commerce privé intérieur ou extérieur par une *réforme de la bourse*. Mais dans le cadre de la société bourgeoise, de la société fondée sur la valeur d'échange, se créent des rapports et d'échange et de production qui sont autant de mines pour la faire éclater.

(Une masse de formes contradictoires de l'unité sociale dont on ne peut toutefois jamais faire éclater le caractère contradictoire par une métamorphose silencieuse. D'un autre côté. si, dans la société telle qu'elle est, nous ne trouvons pas masquées les conditions matérielles de production d'une société sans classe et les rapports d'échanges qui leur correspondent, toutes les tentatives de la faire exploser ne seraient que donquichottisme.)

Le raisonnement marque une pause pour faire le point sur les acquis et tout particulièrement sur **le rôle organique de la médiation monétaire**.

Nous avons vu que, si la valeur d'échange = le temps de travail relatif matérialisé dans les produits, l'argent, lui, = la valeur d'échange de marchandises détachée de leur substance; que dans cette valeur d'échange ou ce rapport monétaire étaient contenues les contradictions entre les marchandises et leur valeur d'échange, entre les marchandises en tant que valeurs d'échange et l'argent. Nous avons vu qu'une banque qui créerait immédiatement le contretype de la marchandise dans l'argent-travail est une utopie. Donc, bien que l'argent ne [soit] que la valeur d'échange détachée de la substance des marchandises et ne doive son origine qu'à la tendance de cette valeur d'échange à se poser de façon pure, la marchandise ne peut pas être transformée immédiatement en argent; c'est-à-dire que l'attestation authentique du quantum du temps de travail réalisé en elle ne peut pas lui servir de prix dans le monde des valeurs d'échange. *Comment ça ?*

Il est curieux de constater que la réponse à cette question commence par un développement mis entre parenthèses. Comme une réflexion pour soi. Le thème ne demeure pas moins celui de la « **réification de la connexion sociale** » dans l'échange monétaire.

(Dans une des formes de l'argent - quand il [est] *moyen* d'échange (et non *mesure* de la valeur d'échange) - les économistes voient clairement que l'existence de l'argent présuppose une réification de la connexion sociale; et ce dans la mesure où l'argent apparaît comme un *gage*, ce que l'un doit laisser dans la main de l'autre pour en obtenir une marchandise. Les économistes eux-mêmes disent ici que les hommes font confiance à la chose (l'argent), confiance qu'ils ne se font pas en tant que personnes. Mais pourquoi font-ils confiance à la chose? Manifestement, ils ne lui font confiance qu'en tant que *rapport réifié* des personnes entre elles; en tant que valeur d'échange réifiée, et la valeur d'échange n'est rien d'autre qu'une relation d'activité productive entre les personnes. N'importe quel autre gage pourrait, en tant que tel, être directement utile au gagiste: l'argent ne lui est utile que comme « *gage mobilier de la société* », mais il ne l'est qu'en raison de sa propriété sociale (symbolique); il ne peut posséder une propriété sociale que parce que les individus se sont aliéné leur propre relation sociale en en faisant un objet.)

Ce thème de la **réification**¹ conduit, quelques paragraphes plus loin², vers un important développement de caractère sociologique sur la différence des rapports sociaux de domination entre les relations de sujétion *personnelle* (entre suzerain et vassal, entre seigneur et serf par exemple) et les nouveaux rapports *objectifs* de dépendance (le salariat) qu'instaure le système marchand généralisé et qu'il impose à des sujets apparemment affranchis (le « travailleur libre »).

(...)

¹ De l'apparente domination des relations entre les *choses* sur les relations entre les *hommes*. Cette catégorie va connaître d'amples développements en philosophie, sous la plume notamment de Georg Lukács dans son essai *Histoire et conscience de classe*, paru en 1923. Au chapitre « Le phénomène de la réification » on peut lire : « L'essence de la structure marchande (...) repose sur le fait qu'un rapport, une relation entre personnes prend le caractère d'une chose, et, de cette façon, « d'une « objectivité illusoire » qui, par son système de lois propre, rigoureux, entièrement clos et rationnel en apparence, dissimule toute trace de son essence fondamentale : la relation entre hommes ». (*Histoire et conscience de classe*, Les Editions de Minuit, Paris 1960, p. 110)

² Une succession de brefs développements chaque fois cernés par des parenthèses : de manifestes notes de travail rédigées au fil de la plume. Ainsi sur la comparaison de l'argent au sang et sur la comparaison de l'argent au langage. Nous les écartons, malgré leur intérêt, pour assurer le suivi du raisonnement sur la question de la réification.

Si l'on considère des rapports sociaux engendrant un système d'échange, de valeurs d'échange et d'argent peu développé, ou auxquels correspond un stade peu développé de ces trois éléments, il est d'emblée évident que les individus, bien que leurs rapports apparaissent plus personnels, n'entrent en relation les uns avec les autres qu'en tant qu'individus pris dans une seule détermination, comme suzerain et vassal, seigneur et serf, etc., ou comme membres d'une caste, etc., ou encore comme appartenant à un ordre social¹, etc. Dans le rapport monétaire, dans le système d'échange développé (et c'est cette apparence qui abuse la démocratie), les liens de dépendance personnelle, les différences du sang, les différences de culture, etc., sont en fait rompus, déchirés (les liens personnels, eux, apparaissent au moins tous comme des rapports *personnels*); et les individus semblent indépendants (cette indépendance qui n'est, à tout point de vue, qu'une illusion et qu'il serait plus juste d'appeler indifférence - prise dans son sens d'insensibilité), semblent se rencontrer librement et procéder à des échanges dans le cadre de cette liberté; mais cette apparence n'existe que pour quiconque fait abstraction des *conditions*, des *conditions d'existence* dans lesquelles ces individus entrent en contact (et ce sont encore une fois des conditions indépendantes des individus, qui, bien qu'engendrées par la société, apparaissent pour ainsi dire comme des conditions *naturelles*, c'est-à-dire non contrôlables par les individus). La détermination, qui dans le premier cas apparaît comme une limitation personnelle de l'individu par un autre, apparaît dans le second comme s'étant développée en une limitation objective de l'individu par des rapports indépendants de lui et intrinsèques qui reposent sur eux-mêmes.

(L'individu singulier ne pouvant se dépouiller de sa détermination personnelle, mais pouvant fort bien surmonter des rapports extérieurs et se les subordonner, sa liberté *semble* plus grande dans le cas numéro 2. Une analyse plus approfondie de ces rapports externes, de ces conditions, montre néanmoins l'impossibilité qu'il y a pour les individus d'une classe, etc., de les surmonter *en masse* sans les abolir. L'individu singulier peut par hasard en venir à bout; pas la masse de ceux qu'ils dominent, étant donné que leur seule existence exprime que les individus leur sont subordonnés, nécessairement subordonnés.)

Ces rapports externes sont si peu une suppression des « rapports de dépendance » qu'ils ne sont d'ailleurs que la résolution de ces mêmes rapports en une forme universelle; ils sont, au contraire, l'élaboration du fondement universel des rapports personnels de dépendance. Dans ce cas aussi, les individus n'entrent en relation les uns avec les autres que comme individus déterminés. Ces rapports *objectifs* de dépendance, par opposition aux rapports *personnels*, apparaissent encore sous un autre aspect (ce rapport objectif de dépendance, ce rapport de choses, n'est rien d'autre que l'ensemble des relations sociales qui font face de manière autonome aux individus apparemment indépendants, c'est-à-dire l'ensemble de leurs relations de production réciproques, promues à l'autonomie face à eux-mêmes) qui est le suivant: désormais les individus sont dominés par des *abstractions*, alors qu'antérieurement ils dépendaient les uns des autres. Mais l'abstraction ou l'idée n'est rien d'autre que l'expression théorique de ces rapports matériels qui sont maîtres des individus². Des rapports ne peuvent naturellement s'exprimer que dans des idées, et c'est ainsi que des philosophes ont conçu la domination par des idées comme le caractère spécifique des temps modernes et identifié la mise au monde de l'individualité libre au renversement de cette domination des idées. Du point de vue idéologique, il était d'autant plus facile de commettre cette erreur que, dans la conscience des individus

¹ Au sens de la catégorie de « stand ».

² On comprend toute l'importance de ce correctif : ce qui apparaît comme une abstraction n'est que l'effet *idéologique* de rapports de domination bien réels, bien matériels.

eux-mêmes, cette domination des rapports (cette dépendance objective qui, du reste, se réinverse en rapports déterminés, en rapports de dépendance personnels, dépouillés simplement de toute illusion) apparaît comme une domination des idées, et que la croyance en l'éternité de ces idées, c.-à-d. de ces rapports objectifs de dépendance, est, *évidemment*, consolidée, nourrie, inculquée de toutes les façons possibles par les classes dominantes.

(S'agissant de l'illusion des « rapports strictement personnels » des temps féodaux, il ne faut naturellement jamais oublier, 1) que ces rapports ont pris, même à l'intérieur de leur sphère, un caractère de chose objective à une phase déterminée, comme le montre, par exemple, le développement des rapports de propriété du sol à partir de rapports de subordination strictement militaires; mais 2) que le rapport objectif au sein duquel ces rapports personnels disparaissent a lui-même un caractère borné, déterminé naturellement, et qu'il apparaît pour cette raison comme personnel, alors que, dans le monde moderne, les rapports personnels surgissent comme une simple émanation des rapports de production et d'échange.)

Le texte revient à présent aux paramètres strictement économiques de l'échange marchand, et d'abord aux propriétés *matérielles* de l'argent comme *marchandise*. On sera attentif à la précision : **le rôle de l'argent¹ ne provient pas d'une convention** ; il existe bel et bien d'abord comme marchandise particulière parmi les autres².

L'analyse envisage les différentes formes historiquement prises par l'équivalent général, du sel au cuivre puis aux métaux précieux en raison de leurs qualités physiques :

Le produit devient marchandise. La marchandise devient valeur d'échange. La valeur d'échange de la marchandise acquiert une existence particulière à côté de la marchandise; c'est-à-dire que: la marchandise sous la forme où elle est 1) échangeable contre toutes les autres marchandises; où elle est 2), pour cette raison, marchandise universelle et où sa particularité naturelle est effacée; 3) où est posée la mesure de son échangeabilité, le rapport déterminé dans lequel elle se pose égal à toutes les autres marchandises, tout cela, la marchandise l'est en tant qu'argent et plus précisément non pas en tant qu'argent tout court, mais en tant que *somme déterminée d'argent*, car, pour représenter la valeur d'échange dans toutes ses différences, il faut que l'argent soit comptable, quantitativement divisible³.

L'argent, forme commune en quoi se transforment toutes les marchandises en tant que valeurs d'échange, marchandise universelle, doit nécessairement exister lui-même comme marchandise particulière à côté des autres, puisque non seulement on les mesure à lui mentalement, mais qu'elles doivent nécessairement, dans l'échange réel, être échangées contre lui et changées en lui. Développer à un autre endroit la contradiction qui s'introduit par là. L'argent ne naît pas par convention, pas plus que l'Etat. Il naît de façon toute naturelle de l'échange et dans l'échange, il en est un produit. *A l'origine*, la marchandise qui servira d'argent - c'est-à-dire qui sera échangée non pas en tant qu'objet de besoin et de consommation, mais pour être échangée à nouveau contre d'autres marchandises - est celle qui s'échange le plus, qui a le plus cours en tant qu'objet de besoin; celle que l'on peut donc le plus sûrement échanger de nouveau contre d'autres marchandises particulières; qui représente donc

¹ Celui de l'or aussi bien.

² « La principale difficulté de l'analyse de la monnaie se trouve surmontée dès que l'on a compris que l'argent a son origine dans la marchandise elle-même. », écrira Marx au début du chapitre 2 (« La monnaie ou la circulation simple ») de sa *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859 (Éditions sociales, Paris 1977, op.cit., p. 39).

³ A côté du paramètre de la solidité, son aptitude au fractionnement est l'une des qualités décisives dans le choix de l'argent/or comme équivalent général.

dans l'organisation sociale donnée la richesse (...) qui est objet de l'offre et de la demande les plus générales et possède une valeur d'usage particulière. Ainsi le sel, les peaux, le bétail, les esclaves. En fait, une telle marchandise correspond, dans sa configuration particulière de marchandise, davantage à elle-même en tant que valeur d'échange (dommage que l'on ne puisse pas rendre correctement, en allemand, la différence entre *denrée* et *marchandise*) que les autres marchandises. C'est l'utilité particulière de la marchandise, comme objet particulier de consommation (peaux), ou comme instrument immédiat de production (esclave), qui lui confère dans ce cas le sceau de l'argent. Au cours du développement, c'est exactement l'inverse qui se produira: c'est-à-dire que c'est la marchandise qui est le moins objet immédiat de consommation ou instrument de production qui sera la plus apte à représenter précisément le côté selon lequel elle sert au besoin de l'échange *en tant que tel*. Premier cas, la marchandise devient argent à cause de sa valeur d'usage particulière ; dans le deuxième cas, elle tire sa valeur d'usage particulière du fait qu'elle sert d'argent. Durables, inaltérables, divisibles, qu'on peut recomposer, de transport relativement facile, et parce qu'ils contiennent une grande valeur d'échange sous un petit volume, tout cela fait que les métaux précieux sont particulièrement adaptés à ce dernier stade. En même temps, ils constituent la transition naturelle à partir de la première forme de l'argent. A un stade un peu plus élevé de la production et de l'échange, l'instrument de production prend le pas sur les produits; mais les *métaux* (au début c'était des pierres) sont les premiers outils de production et les plus indispensables. Le *cuivre*, qui joue un si grand rôle dans la monnaie des Anciens, réunit encore les deux propriétés, la valeur d'usage particulière en tant qu'instrument de production et les autres qualités, qui ne découlent pas de la valeur d'usage de la marchandise, mais correspondent à sa détermination de valeur d'échange (moyen qui inclut l'échange). Puis les métaux *précieux* se démarquent à leur tour des autres métaux par le fait qu'ils sont inoxydables, etc., de qualité uniforme, etc., et correspondant alors mieux au stade supérieur, en ce que leur utilité immédiate pour la consommation et la production passe au second plan, tandis qu'ils représentent davantage la valeur purement fondée sur l'échange, ne serait-ce qu'à cause de leur rareté. D'emblée, ils représentent le superflu, la forme sous laquelle la richesse apparaît à l'origine. On échange aussi de préférence les métaux contre des métaux plutôt que contre d'autres marchandises.

La première forme de la monnaie correspond à un stade peu développé de l'échange et du troc, où l'argent se manifeste plus dans sa détermination de mesure que comme *instrument d'échange* effectif. A ce stade, la mesure peut être encore tout à fait imaginaire (néanmoins, la *barre* des nègres implique le fer). (Toutefois les *coquillages* etc., correspondent davantage à la série dont le terme ultime est l'or et l'argent.)

De l'argent et de l'or jusqu'au papier-monnaie, sans toutefois, insiste Marx, perdre le contact avec la marchandise de référence :

La marchandise devenant valeur d'échange universelle, il en résulte que la valeur d'échange devient une marchandise particulière: la valeur d'échange ne peut le faire que parce qu'une marchandise particulière acquiert le privilège, face à toutes les autres, de représenter, de symboliser leur valeur d'échange; c-à-d. de devenir de l'*argent*. Si la propriété qu'a toute marchandise de se présenter comme argent fait apparaître une marchandise particulière comme sujet-argent, cela découle de l'essence de la valeur d'échange elle-même. Au cours du développement, la valeur d'échange de la monnaie peut acquérir à son tour une existence séparée de sa matière, de sa substance, comme dans le papier-monnaie, sans toutefois abolir le privilège de cette mar-

chandise particulière, cette existence particularisée x devant nécessairement continuer à recevoir sa dénomination de la marchandise particulière.

Le critère de détermination de la valeur demeure **le temps de travail investi**, lequel ne peut être toutefois lui-même et *immédiatement* de l'argent : « le temps de travail, *comme Marx va encore le préciser*, n'existe pas comme objet d'échange universel indépendant et séparé (dissocié) des particularités naturelles des marchandises ».

Comme la marchandise est valeur d'échange, elle est échangeable contre de l'argent, est posée = à de l'argent. Le rapport dans lequel elle est mise en équation avec l'argent, c'est-à-dire la détermination de sa valeur d'échange, est *présupposé* à sa conversion en argent. Le rapport dans lequel la marchandise particulière est échangée contre de l'argent, c'est-à-dire le quantum d'argent en quoi on peut convertir un quantum déterminé de marchandise, est déterminé par le temps de travail objectivé dans la marchandise. En tant que réalisation d'un temps de travail *déterminé*, la marchandise est valeur d'échange; dans l'argent, le quota de temps de travail qu'elle représente est aussi bien mesuré que contenu dans sa forme échangeable universelle, adéquate au concept. L'argent est le médium objectif dans lequel les valeurs d'échange une fois plongées acquièrent une configuration qui correspond à leur détermination universelle. Adam Smith dit que le travail (le temps de travail) est la monnaie primitive à l'aide de laquelle on achète toutes les marchandises. Si l'on considère l'acte de production, la formule reste toujours valable (de même que pour la détermination des valeurs relatives). Dans la production, toute marchandise est sans cesse échangée contre du temps de travail. La nécessité d'une monnaie distincte du temps de travail intervient justement du fait que le quantum de temps de travail doit être exprimé non pas dans son produit immédiat et particulier, mais dans un produit universel et médiatisé, dans son produit particulier en tant que produit égal à et convertible contre tous les autres produits du même temps de travail; du temps de travail contenu non pas dans une marchandise, mais dans toutes les marchandises à la fois et, pour cette raison, dans une marchandise particulière qui représente toutes les autres. Le temps de travail ne peut pas être lui-même immédiatement l'argent (exigence qui revient, en d'autres termes, à demander que toute marchandise soit immédiatement son propre argent) justement parce que, dans les faits, le temps de travail n'existe jamais que dans des produits particuliers (en tant qu'objet) : en tant qu'objet universel, il ne peut avoir qu'une existence symbolique¹ et, derechef, précisément dans une marchandise particulière, qu'on pose comme argent. Le temps de travail n'existe pas comme objet d'échange universel, indépendant et séparé (dissocié) des particularités naturelles des marchandises. C'est pourtant l'existence qu'il lui faudrait avoir pour remplir immédiatement les conditions de l'argent. C'est précisément l'objectivation du caractère social, universel du travail (et donc du temps de travail contenu dans la valeur d'échange) qui fait de son produit une valeur d'échange; qui donne à la marchandise la qualité d'argent, laquelle inclut à son tour, il est vrai, un sujet argent existant de façon autonome en dehors d'elle.

Le manuscrit poursuit sur les mêmes distinctions, sur les mêmes précisions : la médiation entre les marchandises n'est possible que parce qu'une « marchandise particulière devient pour ainsi dire la substance universelle des valeurs d'échange ou parce qu'on identifie la valeur d'échange des marchandises à une substance particulière, à une marchandise particulière qui se différencie de toutes les autres ».

Le temps de travail déterminé est objectivé dans une marchandise déterminée, particulière, dotée de propriétés particulières

¹ Symbolique mais aussi incarné dans une marchandise particulière.

et entretenant des relations particulières avec les besoins; mais, en tant que valeur d'échange, elle doit être objectivée dans une marchandise qui n'exprime que sa quotité ou sa quantité, qui soit indifférente à ses propriétés naturelles, et, pour cette raison, puisse être métamorphosée en toute autre marchandise objectivant le même temps de travail - c'est-à-dire échangée. C'est en tant qu'objet qu'elle doit posséder ce caractère universel qui contredit sa particularité naturelle. Cette contradiction ne peut être résolue qu'en étant elle-même objectivée; c'est-à-dire en posant la marchandise doublement, d'abord dans sa forme naturelle, immédiate, puis dans sa forme médiatisée, en tant qu'argent. Cette dernière opération n'est possible que parce qu'une marchandise particulière devient pour ainsi dire la substance universelle des valeurs d'échange, ou parce qu'on identifie la valeur d'échange des marchandises à une substance particulière, à une marchandise particulière qui se différencie de toutes les autres. C'est-à-dire que la marchandise doit nécessairement d'abord être échangée contre cette marchandise universelle, contre le produit universel symbolique ou l'objectivation du temps de travail, afin de pouvoir être ensuite, en tant que valeur d'échange, échangeable à volonté indifféremment contre toutes les autres marchandises, afin de pouvoir être métamorphosée en elles. L'argent est le temps de travail en tant qu'objet universel, ou l'objectivation du temps de travail universel, du temps de travail en tant que marchandise universelle. S'il semble, partant de là, très simple que le temps de travail, parce qu'il sert de régulateur aux valeurs d'échange, soit effectivement non seulement leur mesure inhérente, mais leur substance même (car, en tant que valeurs d'échange, les marchandises ne possèdent pas d'autre substance, pas de constitution naturelle) et qu'il puisse aussi leur servir directement d'argent, c'est-à-dire fournir l'élément dans lequel les valeurs d'échange se réalisent en tant que telles, cette apparence de simplicité est trompeuse. Au contraire, le rapport des valeurs d'échange - des marchandises en tant qu'objectivations du temps de travail égales et pouvant être mises en équation - inclut des contradictions qui acquièrent leur expression objective dans un argent différent du temps de travail.

Se succèdent à présent **plusieurs observations ponctuelles**.

La première sur le rapport entre la théorisation par Adam Smith et le « stade de production » qu'il observait à son époque.

Chez Adam Smith, cette contradiction apparaît encore comme juxtaposition de deux termes. Le travailleur doit nécessairement créer, à côté du produit particulier de son travail (du temps de travail en tant qu'objet particulier), un quantum de marchandise universelle (le temps de travail en tant qu'objet universel). Les deux déterminations de la valeur d'échange lui apparaissent l'une à côté de l'autre, extérieures. Le dedans de toute la marchandise apparaît comme n'étant pas encore saisi et pénétré par la contradiction. Cela correspond au stade de production qu'il avait sous les yeux, où le travailleur possédait encore directement dans son produit une partie de sa subsistance; où ni la totalité de son activité ni la totalité de son produit n'étaient devenues dépendantes de l'échange; c'est-à-dire où l'agriculture de subsistance (ou un terme analogue par lequel Steuart la désigne) était encore largement dominante, de même que l'industrie patriarcale (tissage à la main, filage à domicile et en liaison avec l'agriculture). Où il n'y a encore que les excédents qui soient échangés dans la grande sphère nationale. Valeur d'échange et détermination par le temps de travail ne sont pas encore totalement développées à l'échelle de la nation.

La deuxième sur les coûts de production spécifiques de l'or et de l'argent (dans le contexte de l'ouverture des mines d'or en Californie et en Australie).

(Digression: Il est moins vrai de l'or et de l'argent que de toute autre marchandise que leur consommation ne peut croître qu'en proportion de la réduction de leurs coûts de production. Au contraire, elle croît dans la proportion où s'accroît la richesse universelle, puisque leur usage représente de manière spécifique la richesse, le superflu, le luxe, parce qu'ils représentent eux-mêmes la richesse universelle. Abstraction faite de leur usage en tant que monnaie, on consomme davantage d'or et d'argent proportionnellement à l'accroissement de la richesse universelle. C'est pourquoi, si leur offre croît soudainement, même sans que leurs coûts de production ou leur valeur aient diminué en proportion, ils trouvent un marché en rapide extension qui stoppe leur dépréciation. C'est ainsi que s'expliquent beaucoup de points que les économistes - qui de façon générale font dépendre la consommation d'or et d'argent de la baisse de leurs seuls coûts de production - n'arrivent pas à expliquer dans le *cas australo-californien*, où ils tournent en rond. Cette explication est exactement en rapport avec le fait que ces métaux représentent la richesse, donc avec leur qualité d'argent.)

(...)

Une troisième qui cumule des notes personnelles plutôt allusives :

(Développer les contradictions économiques ordinaires qui découlent du fait que l'argent doit nécessairement être symbolisé dans une marchandise déterminée, qu'il est ensuite cette marchandise même (or, etc.). Ça, c'est le n° II. Puis déterminer le rapport du quantum d'or ou d'argent aux prix des marchandises, puisque toutes les marchandises doivent nécessairement être échangées contre la monnaie pour être déterminées en tant que prix, que cet échange ait lieu effectivement ou seulement dans la tête des gens. Ça, c'est le n° III. Il est évident que si on se borne à la mesurer en or et en argent, la quantité de marchandises n'exerce aucune influence sur leur prix; c'est l'échange effectif, dans la mesure où l'argent sert effectivement d'instrument de circulation, qui introduit la difficulté; les rapports d'offre et de demande, etc. Mais ce qui affecte la valeur de l'argent en tant qu'instrument de circulation l'affecte manifestement en tant que mesure.)

Le dernier développement est par contre d'une **grande importance** en ce que sous la catégorie de « **travail universel** », se trouve ici mis en œuvre le concept de **travail abstrait**.

La distinction est importante entre le *travail universel* et le travail *singulier* du travailleur ? Oui. Il s'agit, en effet, de bien distinguer la dépense d'énergie *individuelle* en temps et en qualité technique (telle pratique de tel artisan, - « la production autonome des individus singuliers », écrit Marx) de l'activité *collective* accomplie dans **le cadre de la division manufacturière du travail et selon un standard technologique déterminé par un certain état des forces productives** : c'est, écrit Marx, « le caractère collectif de la production » qui transforme d'emblée « le produit en un produit collectif universel ». La valeur, notons-le, se *constitue* ainsi dans le processus de production avant de *s'exprimer* dans l'échange. On quitte le régime général de la petite production marchande ; on entre dans le régime particulier de la production capitaliste.

En tant que tel, le temps de travail proprement dit n'existe que subjectivement, il n'existe que sous forme d'activité. Dans la mesure où il est échangeable en tant que tel (où il est lui-même marchandise) il est différent et déterminé non seulement quantitativement, mais encore qualitativement; il n'est nullement du temps de travail universel, égal à lui-même; mais en tant que sujet, il ne correspond pas plus au temps de travail universel déterminant les valeurs d'échange que ne lui correspondent, en tant qu'objet, les marchandises et produits particuliers.

La formule d'Adam Smith - à savoir que le travailleur doit nécessairement produire, à côté de sa marchandise particulière, une marchandise universelle, en d'autres termes qu'il lui faut donner la forme de l'argent à une partie de ses produits, finalement à sa marchandise, pour autant qu'elle n'est pas destinée à servir de valeur d'usage pour lui, mais de valeur d'échange - ne signifie, exprimée subjectivement, rien d'autre que ceci: que son temps de travail particulier ne peut être échangé immédiatement contre n'importe quel autre temps de travail particulier, mais que l'échangeabilité universelle de ce temps de travail doit d'abord être médiatisée, prendre une forme d'objet, différente de lui, pour qu'il accède à cette échangeabilité universelle.

Considéré dans l'acte même de production, le travail de l'individu singulier est la monnaie avec laquelle il achète immédiatement le produit, l'objet de son activité particulière; mais c'est une monnaie *particulière* qui n'achète précisément que ce produit *déterminé*. Pour être immédiatement *monnaie universelle*, il faudrait que le travail soit, dès le départ, non pas travail *particulier*, mais travail *universel*, c'est-à-dire qu'on le pose d'emblée comme un maillon de la *production universelle*. Seulement, dans cette hypothèse, ce ne serait pas l'échange qui, le premier, lui conférerait son caractère universel, mais c'est son caractère collectif présumé qui déterminerait la participation aux produits. Le caractère collectif de la production transformerait d'emblée le produit en un produit collectif universel. L'échange ayant lieu à l'origine dans la production - qui ne serait pas un échange de valeurs d'échange, mais d'activités déterminées par des besoins collectifs, par des fins collectives - inclurait d'emblée la participation de l'individu singulier au monde collectif des produits. Sur la base des valeurs d'usage, c'est seulement par l'*échange* que le travail est *posé* comme universel. Sur cette base-là, il serait *posé* en tant que tel avant l'échange; c'est-à-dire que l'échange des produits ne serait absolument pas le *médium* permettant la participation de l'individu singulier à la production universelle. Il faut naturellement qu'il y ait médiation.

Dans le premier cas, qui part de la production autonome des individus singuliers - pour autant que ces productions autonomes se déterminent, se modifient *post festum* sous l'effet de leurs relations réciproques -, la médiation a lieu par l'échange des marchandises, la valeur d'échange, l'argent, qui sont tous des expressions d'un seul et même rapport.

Dans le deuxième cas, c'est dans la *présupposition elle-même* que se tient la *médiation*; c'est-à-dire qu'on présuppose une production collective, le caractère collectif comme base de la production. Le travail de l'individu singulier est posé d'emblée comme travail social. Quelle que soit donc la configuration matérielle particulière du produit que l'individu singulier crée ou aide à créer, ce qu'il a acheté avec son travail n'est pas un produit particulier déterminé, mais une participation déterminée à la production collective. C'est aussi pour cela qu'il n'a pas de produit particulier à échanger. Son produit n'est pas *une valeur d'échange*. Pas besoin de transformer d'abord le produit en une forme particulière pour qu'il acquière un caractère universel pour l'individu singulier. Au lieu d'une division du travail qui s'engendre nécessairement dans l'échange de valeurs d'échange, on aurait une organisation du travail ayant pour conséquence la participation de l'individu singulier à la consommation collective.

Observons que cette hypothèse nous place dans le cadre d'une production collective, du socialisme disons.

A la différence d'une médiation marchande *post festum*¹ dans l'échange marchand capitaliste, une médiation où le passage du particulier à l'universel se fait par l'échange et le marché, l'organisation com-

¹ Après coup.

mune de la production et donc le statut de travail universel serait établi « par avance » sur la base d'une production collective. Cette valeur de travail social abstrait universel qui est la base du socialisme émerge dans la production marchande de capitalisme, mais se trouve exposée dans ce mode de production au procès de captation de la **plus-value**, à l'exploitation de la force de travail du prolétariat.

Dans le premier cas, le caractère social de la production n'est posé que *post festum*, que par la promotion des produits au rang de valeurs d'échange et par l'échange de ces valeurs d'échange.

Dans le deuxième cas, c'est le caractère social de la production qui est présumé et la participation au monde des produits, à la consommation, n'est pas médiatisée par l'échange de travaux ou de produits du travail indépendants les uns des autres. Il est médiatisé par les conditions sociales de production dans le cadre desquelles l'individu exerce son activité. Vouloir donc transformer immédiatement le travail de l'individu singulier (c'est-à-dire son produit aussi) en argent, en valeur d'échange réalisée, c'est le déterminer immédiatement comme travail universel, c'est-à-dire nier précisément les conditions dans lesquelles il faut qu'il soit transformé en argent et en valeurs d'échange et où il dépend de l'échange privé. Cette exigence ne peut être satisfaite que dans des conditions où on ne peut plus la poser. Sur la base des valeurs d'échange, le travail présuppose justement que ni le travail de l'individu singulier ni son produit ne sont *immédiatement* universels ; que celui-ci n'acquiert cette forme que par une médiation objective, par le truchement d'un *argent* distinct de lui¹.

Le raisonnement s'achève par un bref développement sur la nécessaire **gestion planifiée du temps de travail collectif**.

Dans l'hypothèse de la production collective, la détermination par le temps reste naturellement essentielle. Plus le temps dont la société a besoin pour produire de blé, du bétail, etc., est réduit, plus elle gagne de temps pour d'autres productions, matérielles ou spirituelles. Comme pour un individu singulier, la plénitude de son développement, la multiplicité de ses plaisirs et de son activité dépendent de l'économie de temps. Economie du temps, voilà en quoi se résout en dernière instance toute économie politique. De même, la société doit répartir adéquatement son temps afin d'obtenir une production conforme à l'ensemble de ses besoins; tout comme l'individu singulier doit répartir correctement son temps pour acquérir des connaissances dans des proportions adéquates ou pour satisfaire les diverses exigences que pose son activité. Economie de temps et distribution planifiée du temps de travail entre les différentes branches de la production demeurent la première loi économique sur la base de la production collective. C'est même une loi qui s'impose à un bien plus haut degré. Ceci, toutefois, est essentiellement différent de la mesure des valeurs d'échange (travaux ou produits du travail) par le temps de travail. Les travaux des individus singuliers dans la même branche de travail et les différents genres de travaux ne sont pas seulement différents *quantitativement*, mais encore *qualitativement*. Que présuppose la différence uniquement *quantitative* des choses? Que leur *qualité* est la même. Donc mesurer quantitativement les travaux suppose la parité, l'identité de leur *qualité*.

(..)

*

¹ Marx vise dans ce raisonnement les hypothèses anti-monétaires des proudhoniens comme Darimon.

1.4. Les métaux précieux en tant que porteurs du rapport monétaire

Ce chapitre ne présente guère d'intérêt sous l'angle des apports théoriques.

Marx aligne, en effet, dans ces pages une suite de notes, de larges extraits de lecture sur les propriétés physiques des métaux précieux, « mercure, argent et platine ».

Des aspects qui, affirme-t-il en introduction, sont loin d'être négligeables :

Voici ce qui résulte de tout ce qui a été développé jusqu'ici¹: il faut qu'un produit particulier (marchandise) (matière) devienne le sujet de l'argent, existant comme propriété de toute valeur d'échange. Le sujet dans lequel ce symbole² est représenté n'est pas indifférent, puisque ce qu'on exige du représentant est contenu dans les conditions - déterminations conceptuelles, rapports déterminés - de ce qui doit être représenté. L'étude des métaux précieux en tant que sujets du rapport monétaire, qu'incarnations de ce même rapport, ne se situe donc aucunement, comme le croit Proudhon, hors du domaine de l'économie politique, pas plus que la nature physique des couleurs et du marbre ne se situe hors du domaine de la peinture et de la sculpture. Les propriétés qu'a la marchandise en tant que valeur d'échange, et auxquelles ses qualités naturelles sont inadéquates, expriment ce qu'il faut exiger des marchandises qui sont *par excellence* la matière de l'argent. Ces exigences, au niveau dont nous pouvons seulement parler jusqu'à présent, c'est dans les métaux précieux qu'elles sont réalisées le plus complètement. Les métaux, en soi, en tant qu'instruments de production, ont la priorité sur les autres marchandises, et, parmi les métaux, celui qu'on trouve le premier dans sa plénitude et sa pureté physiques l'or, puis le cuivre, puis l'argent et le fer. A leur tour, comme dirait Hegel, les métaux précieux réalisent, par priorité sur les autres, le *métal*.

Le développement se compose de deux sections : 1. « L'or et l'argent par rapport aux autres métaux » et 2. « Fluctuation du rapport de valeur entre les différents métaux »

Voici, au titre de bref exemple, ce qui est précisé à propos de l'argent :

Argent. Apparaît, avec une assez grande diversité de minéraux, comme l'un des métaux les plus répandus, aussi bien à l'état pur qu'allié à d'autres métaux ou qu'en combinaison avec l'arsenic et le soufre. (Chlorure d'argent, bromure d'argent, carbonate d'argent, minerai d'argent bismuthé, steinbergite³, polybasite, etc.)

Les propriétés *chimiques* principales sont: pour tous *les métaux précieux*: *inoxydabilité* à l'air, pour l'or (et le platine): indissolubilité par les acides, le premier seulement par le chlore. Le fait qu'ils ne s'oxydent pas à l'air les conserve purs et sans rouille; ils se présentent comme ce qu'ils sont. Résistance à la dissolution par l'oxygène. *Impérissable* (qualité tant vantée par les anciens thuriféraires de l'or et de l'argent).

Propriétés physiques: *poids spécifique*, c'est-à-dire poids élevé sous un volume réduit; particulièrement important pour l'instrument de circulation. Or, 19,5, argent, 10. *Couleur éclatante*.

¹ Soit après la section intitulée « Genèse et essence de l'argent ».

² Un exemple des hésitations qui persistent ici et là dans le manuscrit sur le caractère dit *symbolique* de l'équivalent général monétaire, une détermination que Marx va combattre théoriquement avec fermeté pour affirmer l'appartenance de l'or et de l'argent au monde réel des marchandises.

³ Un minerai d'argent et de fer sulfuré.

Eclat de l'or, blancheur de l'argent, magnificence. *Ductilité* ; pour cette raison, si souvent utilisés pour les parures et pour magnifier les autres objets. La couleur *blanche* de l'argent (qui réfléchit tous les rayons lumineux dans leur composition primitive); couleur orangée de l'or (qui absorbe tous les rayons colorés de la lumière polychrome qui tombe sur lui et ne renvoie que le rouge). *Fusion difficile*.

*Propriétés géognostiques*⁴: le fait qu'on le rencontre (en particulier pour l'or) à l'état *pur*, séparé des autres corps, singularisé, individualisé. Apparition individuelle autonome par rapport à la matière élémentaire.

La seconde section de ce chapitre collecte une multitude de données historiques éparées sur l'emploi des divers métaux dans leur fonction respective de monnaie d'échange dans l'antiquité grecque et romaine, comme en Asie.

Ces notations profuses fourniront la matière du chapitre « Les métaux précieux » de la *Contribution* de 1859.

⁴ La géognosie était au 19^e siècle le nom de la science qui étudiait la composition de l'écorce terrestre.

1.5. Le cours de la monnaie

Ce chapitre est divisé en **trois sections**¹ :

- a. L'argent comme mesure des valeurs
- b. L'argent comme moyen de circulation
- c. L'argent comme représentant matériel de la richesse

qui correspondent aux **trois déterminations de l'argent**.

*

Sous la catégorie générale de *circulation*, Marx enchaîne d'abord un ensemble d'observations descriptives qui n'ont pour effet que de cerner les problèmes théoriques qui se posent en priorité à la réflexion.

Des observations descriptives ? Lisons² :

La circulation ou cours de la monnaie correspond à une circulation ou un cours inverses des marchandises. La marchandise de A passe dans les mains de B, alors que l'argent de B passe dans les mains de A, etc. La circulation de l'argent, comme celle de la marchandise, part d'une infinité de points différents et revient à une infinité de points différents.

(...)

Dans la mesure où l'argent médiatise l'échange des marchandises, c'est-à-dire, ici, leur circulation, où il est donc moyen d'échange, il est *instrument de la circulation, rouage de la circulation*; mais dans la mesure où, dans ce procès, on le fait circuler lui-même, où il tourne, où on lui fait suivre un parcours et un mouvement propres, il a lui-même une *circulation, circulation monétaire, cours de la monnaie*. Il s'agit donc de découvrir jusqu'à quel point cette circulation est déterminée par des lois particulières. Dès le départ, il est clair en tout cas que, si la monnaie est pour la marchandise le rouage de la circulation, la marchandise l'est tout autant pour la monnaie. Si l'argent fait circuler les marchandises, les marchandises font circuler l'argent. La circulation des marchandises et la circulation de l'argent se conditionnent donc réciproquement.

(...)

L'énoncé de problèmes théoriques à traiter ? Découvrons-les :

La circulation des marchandises est la condition première de la circulation de l'argent. Voir dans quelle mesure, de son côté, celle-ci détermine à son tour la circulation des marchandises.

Il faut d'abord fixer le *concept général de circulation ou de cours*.

A noter encore que ce que la monnaie fait circuler, ce sont des valeurs d'échange, donc des *prix*³. Dans le cas de la circulation

¹ Lesquelles trois sections vont se retrouver dans cet ordre au sommaire de la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859 et du Livre I du *Capital*. Cf. la vue synoptique en 2.2. du présent fascicule.

² Pour rappel, outre les césures commises, nous nous sommes permis de subdiviser les paragraphes originaux plutôt compacts et longs pour en faciliter la lecture.

³ Une équivalence un peu rapidement exprimée. En théorie, Marx distingue méthodiquement entre 1. la *valeur d'échange* telle que produite par la dépense de travail social, de travail abstrait, 2. La *mesure* de

des marchandises, il faut, par conséquent, tenir compte non seulement de leur masse, mais tout autant de leurs prix. Une grande quantité de marchandises de valeur d'échange, de prix peu élevés, requiert manifestement pour sa circulation moins de monnaie qu'une masse moindre d'un prix double. Il faut donc, en fait, développer le concept de *prix* avant celui de circulation. La circulation c'est l'apposition des prix, le mouvement dans lequel les marchandises sont transformées en prix: leur réalisation en tant que prix. La double détermination de l'argent en tant que 1) *mesure* ou élément dans lequel la marchandise est réalisée en tant que valeur d'échange, et 2) *moyen d'échange*, instrument de circulation, agit dans des directions tout à fait différentes. L'argent ne fait circuler que des marchandises déjà transformées *idéellement* en argent, non seulement dans la tête de l'individu singulier, mais encore dans la représentation de la société (immédiatement dans la représentation des partenaires au cours du procès d'achat et de vente). Cette transformation idéale en argent et la transformation réelle ne sont nullement déterminées par les mêmes lois. Il faut analyser le rapport qu'elles ont entre elles.

a. L'argent comme mesure des valeurs

L'exposé commence par un rappel des acquis précédents.

Les affirmations se succèdent, se répètent diversement pour établir le phénomène de la constitution de l'or/argent comme **équivalent général** (comme « *dénominateur universel* ») des marchandises selon leur **valeur d'échange** et celui de la quantification de cette valeur par un **prix** de marché.

Les quelques références de vocabulaire hégélien (les catégories de *médiation* et de *sujet*, par exemple) ne sont pas indispensables à la compréhension de ces mécanismes.

L'une des déterminations essentielles de la circulation est qu'elle fait circuler des valeurs d'échange (produits ou travail), et, plus précisément des valeurs d'échange déterminées en tant que *prix*. Partant, toute espèce d'échange de marchandises, p. ex., *troc*, prestations en nature, corvées féodales, etc., ne constitue donc pas encore la circulation. Pour qu'il y ait circulation, deux choses avant tout sont nécessaires; *premièrement*: le présupposé que les marchandises soient des prix; *deuxièmement*: non pas des actes d'échange singuliers mais un ensemble, une totalité d'échanges en continu mouvement et s'opérant plus ou moins sur toute la surface de la société; un système d'actes d'échange.

La marchandise est déterminée comme valeur d'échange. En tant que valeur d'échange, elle est, dans un rapport déterminé (proportionnellement au temps de travail contenu en elle), un équivalent pour toutes les autres valeurs (marchandises); mais elle ne correspond pas immédiatement à cette détermination qui est la sienne. En tant que valeur d'échange, elle est différente de ce qu'elle est dans son existence naturelle. Il faut une médiation pour la poser comme valeur d'échange. C'est pourquoi, dans l'argent, la valeur d'échange lui¹ fait face comme quelque chose d'autre. Ce n'est que lorsque la marchandise est posée en

cette valeur par l'équivalent général, or ou argent, 3. L'expression de cette mesure par le *prix* en fonction du marché.

¹ La valeur (d'échange) que contient la marchandise (parce qu'elle *crystallise* le travail social qui l'a produite) lui fait face (« en dehors et à côté d'elle ») comme quelque chose de différent d'elle, d'autonome, sous la forme de l'argent.

tant qu'argent qu'elle est valeur d'échange pure, ou encore : la marchandise en tant que valeur d'échange pure est argent.

Mais, en même temps, l'argent existe désormais en dehors de la marchandise et à côté d'elle; la valeur d'échange de cette dernière, la valeur d'échange de toutes les marchandises, a acquis une existence indépendante d'elle, une existence autonomisée dans un matériau propre, dans une marchandise spécifique.

La valeur d'échange de la marchandise exprime l'ensemble des rapports quantitatifs dans lesquels toutes les autres marchandises peuvent être échangées contre elle, rapports déterminés par les quantités inégales de ces marchandises qui peuvent être produites pendant le même temps de travail¹. Désormais, l'argent existe en tant que valeur d'échange de toutes les marchandises, en dehors et à côté d'elles. Il est d'abord la matière universelle dans laquelle elles doivent être plongées, dorées et argentées, pour acquérir leur libre existence de valeurs d'échange. Elles doivent être traduites en argent, exprimées en lui. L'argent devient le dénominateur universel des valeurs d'échange, des marchandises en tant que valeurs d'échange.

Et la valeur d'échange, exprimée en argent, c'est-à-dire posée égale à l'argent, c'est le *prix*. Après avoir posé l'argent comme quelque chose d'autonome face aux valeurs d'échange, on pose maintenant les valeurs d'échange dans la détermination de l'argent qui, en tant que sujet, leur fait face; cependant, toute valeur d'échange est un quantum déterminé; une valeur d'échange déterminée quantitativement. En tant que telle, elle est = à un certain quantum d'argent. En vertu de la loi générale, cette détermination est donnée par le temps de travail réalisé dans la valeur d'échange. Donc, une valeur d'échange qui est le produit, *disons* d'une journée, s'exprime en un quantum d'or ou d'argent qui = une journée de temps de travail; qui est le produit d'une journée de travail. La mesure universelle des valeurs d'échange devient maintenant la mesure présente entre toute valeur d'échange et l'argent avec lequel on la met en équation.

(...)

Le **prix** a pour principale fonction de **quantifier** la valeur d'échange dans le corps de l'équivalent général, or ou argent² :

La valeur d'échange posée dans la détermination de l'argent est le prix.

Dans le prix, la valeur d'échange est exprimée en tant que quantité déterminée d'argent. Dans le prix, l'argent apparaît, premièrement, comme l'*unité* de toutes les valeurs d'échange; deuxièmement, comme unité dont elles contiennent un multiple déterminé, de telle sorte que, par comparaison avec lui, est exprimée leur détermination quantitative, leur rapport quantitatif réciproque. L'argent est donc posé ici comme *mesure* des valeurs d'échange; et les prix, comme valeurs d'échange mesurées à l'argent. Que l'argent soit la mesure des prix, et que donc les valeurs d'échange soient comparées entre elles par référence à lui, une détermination qui s'impose d'elle-même.

Mais ce qui est plus important pour le développement, c'est que, dans le prix, *la valeur d'échange est comparée à l'argent*. Après qu'on a posé l'argent comme la valeur d'échange autonome, séparée des marchandises, la marchandise singulière, la valeur

¹ Pendant le même temps de travail *social*, de travail *abstrait* (une activité collective et standardisée, distincte du travail individuel de tel ouvrier/artisan singulier).

² Dans le cadre du marché, devrait-on ajouter, mais le raisonnement ne prend pas ici en compte ce paramètre.

parée des marchandises, la marchandise singulière, la valeur d'échange particulière, est à son tour *mise en équation* avec l'argent, c'est-à-dire posée égale à un quantum d'argent déterminé : elle est exprimée en tant qu'argent, traduite en argent. En étant posées égales à l'argent, les marchandises se trouvent de nouveau rapportées les unes aux autres, telles que les définissait leur concept, en tant que valeurs d'échange : à savoir qu'elles coïncident et se comparent dans des proportions déterminées.

La valeur d'échange particulière, la marchandise, est exprimée, subsumée, posée sous la détermination de la valeur d'échange autonomisée, l'argent. (...) Mais, du fait que l'argent a une existence autonome en dehors des marchandises, le prix de la marchandise apparaît comme étant une relation *extérieure* des valeurs d'échange ou des marchandises à l'argent; la marchandise n'est pas prix comme elle était valeur d'échange en vertu de sa substance sociale; cette détermination-ci ne coïncide pas *immédiatement* avec la marchandise; mais est médiatisée par la comparaison de cette dernière avec l'argent; la marchandise est valeur d'échange, mais elle a un prix¹.

La valeur d'échange était en unité immédiate avec elle, en était la détermination immédiate qui se décomposait tout aussi immédiatement, de sorte qu'on avait, d'un côté, la marchandise, de l'autre, sa valeur d'échange (dans l'argent) alors que, maintenant, dans le *prix*, d'un côté, la marchandise se rapporte à l'argent comme à quelque chose qui est en dehors d'elle, et, deuxièmement, elle est elle-même posée *idéellement* comme argent, puisque l'argent a une réalité distincte d'elle. Le prix est une propriété de la marchandise, une détermination dans laquelle elle est *représentée* en tant qu'argent. Le prix n'est plus une détermination immédiate de la marchandise, mais une détermination réfléchie. A côté de l'argent réel, la marchandise existe maintenant comme argent posé idéellement.

Une fonction qui se manifeste clairement dans le recours à la *monnaie de compte*² (une mesure *idéelle*) dans le calcul strictement comptable entre négociants.

L'illustration la plus simple de cette détermination, à la fois de l'argent en tant que *mesure* et de la marchandise en tant que *prix*, c'est la différence entre *argent réel* et *argent de compte*. En tant que mesure, l'argent sert toujours comme argent de compte et, en tant que prix, la marchandise est toujours transformée en argent de manière seulement idéelle.

(...)

Si donc, à l'origine, l'argent exprimait la valeur d'échange, maintenant, en tant que prix, en tant que valeur d'échange réalisée mentalement, posée de manière idéelle, la marchandise exprime une somme d'argent: de l'argent dans une proportion déterminée. En tant que prix, toutes les marchandises sont, sous différentes formes, des représentants de l'argent, alors qu'auparavant l'argent, en tant que valeur d'échange autonomisée, était le représentant unique de toutes les marchandises. Après que l'argent a été posé réellement comme marchandise, la marchandise est posée idéellement comme argent.

¹ On appréciera la distinction entre ce qui relève, d'une part, de l'intériorité (elle est une valeur) et, d'autre part, d'un rapport extérieur (elle a un prix).

² « Valeur admise comme unité dans les comptes mais qui n'est pas représentée par une monnaie réelle en circulation » (selon la définition du Cnrtl).

Cette pure fonction quantitative des prix (l'expression d'un *rapport pensé*) explique que les échanges marchands gagnent en indépendance par rapport même à la masse monétaire disponible¹.

Or il est en premier lieu évident que, dans cette conversion idéale des marchandises en argent, ou dans cette opération où les marchandises sont posées comme *prix*, la quantité de monnaie existant réellement est absolument indifférente et ce à deux égards:

premièrement: la conversion idéale des marchandises en argent est *prima facie*² indépendante de la masse de numéraire réel et n'est pas limitée par elle. Ce procès ne nécessite pas la moindre pièce de monnaie, pas plus qu'il n'est nécessaire d'utiliser une mesure de longueur (disons l'aune) pour exprimer, par exemple, le quantum d'aunes idéal. Si l'on évalue, p. ex., toute la richesse nationale de l'Angleterre en monnaie, c'est-à-dire si on l'exprime en tant que prix, chacun sait qu'il n'existe pas assez de monnaie dans le monde pour réaliser ce prix. Dans cette opération, l'argent n'est nécessaire que comme catégorie, comme rapport pensé.

Deuxièmement: puisque l'argent vaut comme unité, que donc on exprime la marchandise en sorte qu'elle contienne une somme déterminée de parts aliquotes d'argent, qu'elle soit mesurée par lui, du coup, ce qui sert à les mesurer l'un et l'autre, c'est la mesure universelle des valeurs d'échange les coûts de production ou le temps de travail. Si donc 1/3 d'once d'or est le produit d'1 journée de travail et la marchandise x, le produit de 3 journées de travail, la marchandise x = 1 once ou 3 £ 17 sh. 7 pence. Quand on mesure l'argent et les marchandises, intervient de nouveau la mesure primitive des valeurs d'échange. Au lieu d'être exprimée en 3 journées de travail, la marchandise l'est dans la quantité d'or ou d'argent qui est le produit de 3 journées de travail. Le quantum de numéraire réellement en stock n'a manifestement rien à voir avec cette proportion.

(...)

Le développement de la détermination de prix présuppose que l'individu singulier ne produise pas directement sa subsistance, mais que son produit immédiat soit *valeur d'échange*, qu'il passe donc nécessairement d'abord par la médiation d'un procès social pour devenir *moyen de subsistance* pour lui. Beaucoup de stades intermédiaires entre le développement complet de cette base de la société industrielle et l'état patriarcal, innombrables nuances³.

Il découle de ce a) :⁴ si les coûts de production des métaux précieux montent, le prix de toutes les marchandises baisse; si les coûts de production des métaux précieux baissent, le prix de toutes les marchandises monte. Ceci est la loi générale; nous verrons qu'elle est modifiée selon les cas.

¹ Le développement qui suit gagne à être mis en relation avec les débats en Angleterre sur la limitation ou non de l'émission de monnaie par la banque d'Angleterre en rapport avec son encaisse en or. Le *Currency principle* exigeait qu'à tout billet émis par la Banque d'Angleterre correspondît un équivalent métallique. Le *Banking principle* estimait, par contre, que l'émission de billets devait se conformer aux besoins de l'économie. Nous renvoyons sur ce point aux articles de Marx parus dans le *New York Daily Tribune* en novembre 1857 sur la question de la loi bancaire de 1844 (le Banking Act). (Cf. le chapitre 1.3 de notre fascicule 25, pp. 39-45)

² De prime abord, à première vue.

³ Un exemple comme beaucoup d'autres de ces notes d'auteur qui parsèment le manuscrit comme des rappels pour lui-même.

⁴ Comprenons : de cette première section notée « a) » en référence avec la suivante « b) l'argent comme moyen de circulation ».

b) L'argent comme moyen de circulation

La catégorie de *médiation* se trouve de nouveau mobilisée pour insister sur la conversion de la *valeur en argent* par l'intermédiaire de son calcul dans le *prix*. Telle *valeur* particulière¹ s'échange contre telle autre *valeur* particulière par l'intermédiaire de *l'équivalent universel* qu'est l'argent dans son rôle de « rouage de la circulation ».

La circulation s'accomplit selon le double cycle classique : M-A-M et A-M-A.

Si, dans les prix, les valeurs d'échange sont converties *idéellement* en argent², dans l'échange, dans l'achat et la vente, elles sont converties *réellement* en argent, échangées contre de l'argent, pour, en tant qu'argent, s'échanger à leur tour contre de la marchandise. Il faut que la valeur d'échange particulière s'échange d'abord contre la valeur d'échange *universelle* pour s'échanger ensuite de nouveau contre une valeur d'échange particulière. La marchandise ne se réalise en tant que valeur d'échange que par ce mouvement de médiation dans lequel l'argent joue le rôle du médiateur. L'argent tourne donc en sens inverse des marchandises. Il apparaît comme le médiateur de l'échange. Il est rouage de la circulation, instrument de circulation qui fait tourner les marchandises; mais, en tant que tel, il a en même temps sa circulation propre - *cours de l'argent, circulation de l'argent*. Le prix de la marchandise n'est réalisé que dans son échange contre de l'argent effectif, ou encore dans son échange effectif contre de l'argent.

Marx insiste sur le fait que c'est dans le processus de **production** que se constitue **d'abord** la valeur que mesure **ensuite** le prix³.

Il découle de ce qui précède: les marchandises ne seront échangées réellement contre de l'argent, converties en argent effectif, qu'après avoir été transformées auparavant idéellement en argent - c'est-à-dire une fois qu'elles sont des prix, après avoir reçu une *détermination de prix*. Les *prix* sont donc le *présupposé* de la circulation monétaire, même si leur réalisation apparaît comme le résultat de cette dernière. Les circonstances qui font monter ou baisser les *prix* des marchandises, parce qu'elles font monter ou baisser leur valeur d'échange au-dessus ou au-dessous de leur valeur moyenne, doivent être exposées dans la section sur la valeur d'échange et précèdent le procès de leur *réalisation* effective dans l'argent; donc, elles apparaissent d'abord tout à fait indépendantes de ce procès. Des rapports numériques restent naturellement les mêmes si je les présente sous forme de fractions décimales. Ce n'est qu'une autre *dénomination*.

La circulation monétaire accomplit la circulation *des titres de propriété* de marchandises, lesquelles nécessitent, bien sûr, des moyens matériels de transport dans le temps et dans l'espace. Prix et masse des marchandises mises en circulation déterminent la quantité de numéraire requise.

Pour faire effectivement circuler les marchandises, il faut à cet effet des *instruments de transport*, et ce ne peut être l'œuvre de l'argent. Quand j'ai acheté 1.000 livres de fer pour la somme de x £, la propriété du fer est passée dans mes mains. Mes x £ ont fait leur office de moyen d'échange et ont circulé, tout comme le

¹ Particulière selon la fraction de travail social qu'elle représente. Il ne s'agit pas d'une particularité selon la valeur d'usage qui ne participe pas comme telle de ce processus.

² Autrement dit : *mesurées*.

³ On notera l'importance de cette distinction entre le *fondement* de la valeur (le travail social) et sa *mesure* dans le prix.

titre de propriété. Inversement, le vendeur a réalisé le prix du fer, il a réalisé le fer en tant que valeur d'échange. Mais l'argent ne fait rien pour amener maintenant le fer de lui à moi; il faut pour cela un véhicule, des chevaux, des chemins, etc. La circulation effective des marchandises dans le temps et dans l'espace n'est pas l'œuvre de l'argent. Il ne fait que réaliser leur *prix*, transférant ainsi le titre de propriété de la marchandise à l'acheteur, à celui qui a offert les moyens d'échange. Ce que l'argent fait circuler, ce ne sont pas les marchandises, mais les titres de propriété de celles-ci; et ce contre quoi il est réalisé dans cette circulation-ci, qu'il s'agisse de l'achat ou de la vente, ce ne sont pas, encore une fois, les marchandises, mais leur prix. La quantité de numéraire requise, donc, pour la circulation est déterminée d'abord par le niveau plus ou moins élevé des prix des marchandises mises en circulation. Mais la somme globale de ces prix est déterminée *premièrement* par les prix des marchandises singulières; *deuxièmement* par la masse de marchandises à des prix déterminés qui est mise en circulation. Par exemple, pour faire circuler un quarter de froment à 60 sh., il faut deux fois plus de sh. qu'il n'en est nécessaire si le prix est de 30 sh. Et si on veut faire circuler 500 de ces quarts à 60 sh., il faut 30.000 sh., alors qu'il n'en faudrait que 12.000 pour la circulation de 200 de ces quarts. Donc dépend du niveau plus ou moins élevé des prix des marchandises et des quantités de marchandises à prix fixé.

Une quantité de numéraire qui dépend non moins de la vitesse de circulation. Marx reporte à plus tard l'analyse des relations entre le prix des marchandises et la masse monétaire mise en jeu.

Mais, deuxièmement¹, la quantité d'argent requise pour la circulation ne dépend pas seulement de la somme globale des prix à réaliser, mais aussi de la vitesse à laquelle l'argent tourne, à laquelle il accomplit l'office de cette réalisation. Si 1 thaler fait, en une heure, 10 achats d'un prix de 1 thaler chacun, s'il s'échange dix fois, il accomplit ainsi *tout à fait* le même office que 10 thalers n'effectuant qu'1 achat en une heure. La vitesse est le moment négatif²; elle remplace la quantité; grâce à elle, une pièce de monnaie unique se multiplie en plusieurs.

Il faudra analyser plus tard les circonstances déterminant, d'une part, la masse des prix de marchandises à réaliser, d'autre part, la vitesse du cours de la monnaie. Il est en tout cas évident que les prix ne sont pas élevés ou bas parce qu'il circule beaucoup d'argent ou peu, mais qu'il circule beaucoup d'argent ou peu parce que les prix sont élevés ou bas; et encore que la vitesse de circulation de l'argent ne dépend pas de sa quantité, mais bien que la quantité du médium qui circule dépend de sa vitesse. (On ne compte pas les *gros paiements*, on les pèse; ainsi on abrège le temps.)

(...)

Le développement qui suit illustre la prégnance dans le raisonnement de Marx du **concept philosophique d'aliénation**³.

¹ L'édition de Jean-Pierre Lefèvre qui est, pour rappel, notre référence note que « ce *deuxièmement* ne renvoie pas à un *premièrement* explicite. Il s'agit peut-être d'un lapsus pour troisièmement, ce qui prolongerait la série commencée au paragraphe ci-dessus ». La version allemande des *Marx Engels Werke*, Band 42, p. 125, mentionne bien « Drittens ».

² Une catégorie hégélienne : on constate qu'elle n'est pas indispensable à la compréhension du phénomène.

³ On se reportera sur ce thème à l'ouvrage de Lucien Sève *Aliénation et émancipation*, aux éditions La Dispute (Paris 2012). A l'appui de sa thèse sur le caractère central de la catégorie d'aliénation dans la continuité des écrits de Marx, et donc bien après les manuscrits de 1844, polémiquant donc sur ce point avec la thèse de la rupture épistémologique selon Louis Althusser, Lucien Sève cite 82 extraits du *Capital* (au sens large) qui mobilisent cette catégorie. Les 28 premiers de ces extraits sont issus des *Grundrisse*.

La représentation *simple* d'une vente comme un acte de dessaisissement (le producteur/vendeur se dépossède de son bien) entraîne avec la catégorie d'aliénation la prise en compte d'un processus *complexe* qui outrepassa la conscience des acteurs eux-mêmes de l'échange. Acheteurs et vendeurs sont certes des individus conscients, mais ils sont submergés par un mécanisme *social* qui leur échappe dans sa dimension et qui leur apparaît sous la commande d'une puissance supérieure (« une puissance étrangère placée au-dessus d'eux »). Ce n'est alors plus seulement le produit vendu qui se trouve aliéné mais les acteurs économiques eux-mêmes, impuissants devant la logique d'une machinerie universelle qui les instrumentalise.

On découvre dans ce développement une des premières formulations de ce qui prendra dans le marxisme¹ le nom de **réification**.

Ce qui appartient essentiellement à la circulation, c'est que l'échange apparaît comme un procès, une totalité fluide d'achats et de ventes.

La première présupposition de la circulation est la circulation des marchandises elles-mêmes en tant que circulation naturelle, partant de multiples côtés. La condition de la circulation des marchandises est qu'elles soient produites comme valeurs d'échange, non pas comme *valeurs d'usage immédiates*, mais médiatisées par la valeur d'échange. Le présupposé fondamental est donc l'appropriation grâce à et par la médiation du dessaisissement et de l'aliénation.

La circulation en tant que réalisation de la valeur d'échange implique: 1) que mon produit n'est produit que dans la mesure où il l'est pour d'autres; qu'il est donc une singularité dépassée, un universel; 2) qu'il n'est produit pour moi que dans la mesure où il a été aliéné, où il est devenu produit pour d'autres; 3) qu'il ne l'est pour autrui que dans la mesure où lui-même aliène son produit; ce qui, déjà, inclut 4) que la production n'apparaisse pas comme fin en soi pour moi, mais comme moyen.

La circulation est le mouvement où l'aliénation universelle apparaît comme appropriation universelle, et l'appropriation universelle comme aliénation universelle. Même si l'ensemble de ce mouvement apparaît comme un procès social, et si les moments singuliers de ce mouvement émanent de la volonté consciente et des fins particulières des individus, la totalité du procès n'en apparaît pas moins comme une connexion objective, qui naît de façon tout à fait naturelle; totalité qui, certes, provient de l'interaction des individus conscients, mais ne se situe pas dans leur conscience, n'est pas subsumée comme totalité sous les individus.

Leur propre entrechoquement produit une puissance sociale qui leur est étrangère, placée au-dessus d'eux; qui est leur relation réciproque comme procès et pouvoir indépendants d'eux.

La circulation, parce que totalité du procès social, est aussi la première forme dans laquelle non seulement, comme dans une pièce de monnaie, par exemple, ou dans la valeur d'échange, le rapport social apparaît comme quelque chose qui est indépendant des individus, mais comme la totalité du mouvement social lui-même.

La relation sociale, réciproque des individus en tant que puissance au-dessus des individus, devenue autonome, qu'on la présente désormais comme puissance naturelle, comme hasard, ou sous quelque forme que ce soit, est le résultat nécessaire de ce que le point de départ n'est pas l'individu social libre. La ca-

¹ En particulier sous le plume de Georg Lukács dans son ouvrage de 1923 *Histoire et conscience de classe*.

tégorie de circulation en tant que première totalité parmi les catégories économiques est très bonne pour montrer ça¹.

Le manuscrit poursuit sur le même registre philosophique en mobilisant le **vocabulaire hégélien** du *procès*², de la *médiation*, de la *négation*, et surtout de la *contradiction*³. Parce qu'ils constituent les « moments » d'un processus unique, l'achat et la vente, ces « deux moments essentiels de la circulation », sont nécessairement exposés à la possibilité de crises qui rompent leur unité.

Au premier coup d'œil, la circulation apparaît comme un procès relevant *du mauvais infini*⁴. La marchandise s'échange contre de l'argent; l'argent s'échange contre la marchandise, et l'opération se répète à l'infini. Ce renouvellement constant du même procès constitue effectivement un moment essentiel de la circulation.

Mais, à y regarder de plus près, elle présente encore d'autres phénomènes; les phénomènes de fermeture de la boucle ou de retour en soi du point de départ. La marchandise est échangée contre de l'argent; l'argent est échangé contre la marchandise. Il y a ainsi échange de marchandise contre marchandise, avec cette différence que cet échange est un échange médiatisé. L'acheteur redevient vendeur et le vendeur redevient acheteur. C'est ainsi que chacun est posé dans sa détermination double et opposée, qu'il est l'unité vivante de ces deux déterminations.

Cependant, il est tout à fait faux, comme le font les économistes, de ne retenir tout d'un coup, dès que surgissent les contradictions du système monétaire, que les seuls résultats finaux, sans le procès qui les médiatise; de ne retenir que l'unité, sans la différence, l'affirmation, sans la négation. Dans la circulation, la marchandise s'échange contre de la marchandise; tout autant qu'elle ne s'échange pas contre de la marchandise dans la mesure où elle s'échange contre de l'argent.

En d'autres termes, les actes de la vente et de l'achat apparaissent comme deux actes indifférents l'un à l'autre, disjoints dans l'espace et le temps. Quand on dit que, malgré tout, celui qui vend achète aussi, dans la mesure où il achète de l'argent, et que, malgré tout, celui qui achète vend aussi, dans la mesure où il vend de l'argent, on fait abstraction justement de la différence, de la différence spécifique entre marchandise et argent.

Après nous avoir montré de fort jolie façon que le troc, dans lequel les deux actes coïncident, ne satisfait pas à une forme sociale et à un mode de production plus développés, les économistes considèrent tout d'un coup comme immédiat le troc médiatisé par l'argent et refusent de voir le caractère spécifique de cette transaction. Après nous avoir montré qu'il faut de l'argent différent de la marchandise, ils affirment tout d'un coup qu'il n'existe pas de différence entre l'argent et la marchandise.

On se réfugie dans cette abstraction parce que, dans le développement réel de l'argent, surgissent des contradictions qui sont désagréables à l'apologie du bon sens bourgeois et qu'il faut, pour cette raison, camoufler. Dans la mesure où ils sont indifférents l'un à l'autre, séparés dans l'espace et dans le temps, l'achat et la vente, les deux moments essentiels de la circulation, n'ont nullement besoin de coïncider. Leur indifféren-

¹ La version originelle allemande de cette séquence se trouve aux pages 126-127 du volume 42 des *Marx Engels Werke* (publiés par l'Institut für Marxismus-Leninismus beim ZK der SED, Dietz Verlag Berlin 1983).

² Ou, plus clairement, du *processus*.

³ La contradiction *interne* de la marchandise entre sa détermination comme *valeur d'usage* et sa détermination comme *valeur d'échange* : sous l'angle de la première, elle sort de l'échange marchand (si je consomme mon produit, je ne le vends pas) ; sous l'angle de la seconde, elle interdit son emploi (si je souhaite vendre mon produit, je dois me dispenser d'en faire usage).

⁴ A savoir : une récurrence à l'identique, mécanique, répétitive, qui n'est pas animée par une logique interne.

ce peut aller jusqu'à en consolider un et le rendre apparemment autonome par rapport à l'autre. Mais, dans la mesure où ils constituent tous deux essentiellement des moments d'un tout unique, il faut nécessairement qu'intervienne un moment où la figure autonome soit rompue violemment et où l'unité interne soit rétablie extérieurement par une explosion violente.

C'est ainsi que le germe des crises se trouve déjà dans la détermination de l'argent comme médiateur, dans la disjonction de l'échange en deux actes, ou, à tout le moins, la possibilité des crises, possibilité qui ne peut réaliser que là où se trouvent réunies les conditions fondamentales de la circulation dans sa constitution classique, adéquate à son concept.

(...)

Le développement de la division du travail au-delà du simple troc exige le recours à un *moyen d'échange universel*, à un *équivalent général* qui existe à côté de la marchandise : c'est précisément le rôle de l'argent dans son existence autonome.

a) Plus la division du travail se développe, plus le produit cesse d'être un moyen d'échange. Intervient la nécessité d'un moyen d'échange universel, indépendamment de la production spécifique de chacun. Dans la production orientée vers la subsistance immédiate, on ne peut échanger *n'importe quel* article contre *n'importe quel autre* et une activité déterminée ne peut s'échanger que contre des produits déterminés. Plus les produits se particularisent, se diversifient et perdent de leur autonomie, plus devient nécessaire un moyen d'échange universel. Au début, c'est le produit du travail, ou le travail lui-même, qui est le moyen universel d'échange. Mais plus il se particularise, plus il cesse d'être un moyen universel d'échange. Une division du travail quelque peu développée présuppose que les besoins de chacun sont devenus très diversifiés et le produit de chacun très unilatéral.

Le *besoin d'échange* et le *moyen d'échange immédiat* se développent selon un rapport inverse. D'où la nécessité d'un *moyen d'échange universel* là où le produit déterminé et le travail déterminé doivent nécessairement s'échanger contre *l'échangeabilité*. La valeur d'échange d'une chose n'est rien d'autre que l'expression spécifiée quantitativement de sa capacité de servir de moyen d'échange. Dans l'argent, c'est le moyen d'échange lui-même qui devient une chose, ou encore c'est la valeur d'échange de la chose qui acquiert une existence autonome à l'extérieur de la chose. N'étant face à l'argent qu'un moyen d'échange de force limitée, la marchandise peut cesser d'être moyen d'échange face à l'argent.

L'argent rend possible le **décalage** des actes d'achat et de vente, lequel crée les conditions à la fois de la spéculation et d'une activité particulière, celle des commerçants.

β) La séparation de l'échange en achat et vente permet que j'achète seulement sans vendre (accaparement de marchandises), ou que je vende sans acheter (accumulation d'argent). Elle permet la spéculation. Elle fait de l'échange une activité professionnelle particulière; c'est-à-dire elle fonde le corps des commerçants. Cette séparation a rendu possible une masse de transactions avant l'échange définitif des marchandises et elle met une masse de personnes en mesure d'exploiter cette dissociation. Elle a rendu possible une masse de *transactions fictives*. Tantôt on voit ce qui apparaissait comme un acte essentiellement à part est quelque chose qui, essentiellement, fait partie d'un ensemble ; tantôt ce qui avait été pensé comme actes faisant essentiellement partie d'un ensemble se trouve, dans la réalité, essentiellement à part. La dépréciation générale de tou-

tes les marchandises se produit dans les moments où le fait d'acheter et de vendre s'affirme comme représentant deux actes essentiellement différents. Et dans les moments où ce qui s'impose, c'est que l'argent n'est que moyen de l'échange, il y a dépréciation de l'argent. Baisse ou hausse générale des prix.

Avec l'argent est donnée la possibilité d'une division absolue du travail, car il y a indépendance du travail par rapport à son produit spécifique, à la valeur d'usage immédiate que son produit a pour lui.

On ne peut attribuer la hausse générale des prix en période de spéculation à une élévation générale de leur valeur d'échange ou de leurs *coûts de production*; car les valeurs d'échange de toutes les autres marchandises exprimées monétairement, c'est-à-dire leurs prix, resteraient les mêmes si la valeur d'échange ou les *coûts de production* de l'or augmentaient uniformément avec les leurs.

On ne peut pas davantage l'attribuer à une baisse du prix de production de l'or. (Pas encore question du crédit ici.) Mais puisque l'argent n'est pas seulement marchandise universelle, mais aussi marchandise particulière, et qu'à ce titre il tombe sous le coup des lois de l'offre et de la demande, la demande universelle de marchandises particulières, par opposition à l'argent, le fait nécessairement baisser.

Nous voyons qu'il est dans la nature de l'argent de ne résoudre les contradictions, et du troc immédiat, et de la valeur d'échange, qu'en les posant universelles. Il était contingent que le moyen d'échange particulier s'échangeât ou ne s'échangeât pas contre un moyen d'échange particulier; mais, maintenant, il est nécessaire que la marchandise s'échange contre le moyen d'échange universel, par rapport auquel sa particularité se trouve dans une contradiction bien plus grande encore. Pour garantir l'échangeabilité de la marchandise, on pose face à elle l'échangeabilité elle-même comme une marchandise autonome. (De moyen, il devient fin.) La question était de savoir si la marchandise particulière rencontrerait la marchandise particulière. Mais l'argent, lui, abolit l'acte de l'échange lui-même¹ en en faisant deux actes respectivement indifférents.

(Avant de développer plus avant les questions concernant la circulation, forte, faible, etc., et notamment le point litigieux de la quantité d'argent en circulation et des prix², il faut examiner l'argent dans sa troisième détermination³.)

C'est un moment de la circulation que, par le truchement de l'argent, la marchandise s'échange contre la marchandise. Mais l'autre moment se produit tout autant: à savoir que non seulement la marchandise s'échange contre l'argent, et l'argent contre la marchandise, mais, que, tout aussi bien, l'argent s'échange contre la marchandise, et la marchandise contre l'argent; donc que la marchandise sert de médiation entre l'argent et lui-même et que celui-ci apparaît comme l'unité qui se fond avec elle-même au sein de ce mouvement.

C'est ainsi que l'argent n'apparaît plus comme moyen, mais comme fin de la circulation (comme dans le corps des commerçants, p. ex.) (et en général dans le commerce). Si l'on ne considère pas la circulation uniquement comme une alternance continue, mais si on l'examine dans les circuits qu'elle parcourt en elle-même, ce circuit apparaît alors double: marchandise - argent - argent - marchandise; et d'autre part, argent -

¹ Comprendons : l'acte en tant qu'il s'exprime simplement dans le troc immédiat. L'argent permet la séparation des échanges MA/AM.

² Des questions particulièrement sensibles, on le voit.

³ Ce sera l'objet du prochain paragraphe qui examinera l'argent dans son existence autonome « en dehors de la circulation ».

marchandise - marchandise - argent; c'est-à-dire que si je vends pour acheter, je peux aussi bien acheter pour vendre. Dans le premier cas, l'argent n'est que le moyen d'obtenir la marchandise, et la marchandise, la fin ; dans le deuxième cas, la marchandise n'est que le moyen pour obtenir de l'argent, et l'argent, la fin. On parvient à cela simplement en appréhendant ensemble les moments de la circulation. Considérant la circulation simple, il ne peut donc être qu'indifférent que je prenne tel ou tel point pour en faire le point de départ.

Le propre de cette seconde détermination, celle de l'argent comme moyen de circulation, c'est qu'à la différence de la marchandise, qui sort nécessairement du circuit pour sa consommation, le médium monétaire est, lui, en principe du moins, en perpétuel mouvement.

Cependant il y a, à vrai dire, une différence spécifique entre la marchandise en circulation et l'argent en circulation. La marchandise est expulsée de la circulation en un certain point et ne remplit sa détermination définitive que dès lors qu'on l'en retire définitivement, qu'on la consomme, que cela soit dans l'acte de production ou dans la consommation proprement dite. Par contre, la destination et détermination de l'argent est de rester dans la circulation en tant que rouage de celle-ci; de reprendre sans cesse son cours en tant que *perpetuum mobile*¹.

La mobilisation du concept de **sylogisme** installe comme une difficulté dans la compréhension de la suite du raisonnement. La pertinence, supposons-la, de ce concept hégélien² sera davantage explicitée dans les pages de la *Contribution* de 1859³. Il suffit, dans le présent développement, d'associer l'argent au rôle de la proposition universelle d'un syllogisme pour comprendre qu'il assure, comme équivalent général⁴, la médiation entre deux marchandises particulières.

Il n'en reste pas moins qu'on trouve dans la circulation cette seconde détermination tout autant que la première⁵. Bon, mais on peut dire: Echanger une marchandise contre une marchandise a un sens, puisque les marchandises, bien qu'étant des équivalents en tant que prix, sont qualitativement différentes, et que leur échange finit ainsi par satisfaire des besoins qualitativement différents.

Par contre, échanger de l'argent contre de l'argent n'a aucun sens, sauf s'il y a une différence quantitative, si on échange moins d'argent contre davantage, si on vend plus cher qu'on n'achète - et nous n'avons que faire pour l'instant de la catégorie de profit⁶. Le syllogisme argent - marchandise - marchandise - argent, que nous tirons de l'analyse de la circulation, n'appa-

¹ En tant que mouvement perpétuel.

² Un concept que le lecteur des *Grundrisse* a rencontré une première fois dans l'introduction de 1857. Pour rappel cet énoncé : « Production, distribution, échange, consommation forment ainsi un syllogisme dans les règles : la production constitue l'universalité, la distribution et l'échange, la particularité, la consommation la singularité dans laquelle se conclut le tout. » (*Manuscrits de 1857-1858*, Editions sociales, Paris 1980, tome 1, pp. 23-24).

³ Le rapport de la vente et de l'achat M(marchandise)-A(rgent)-M(marchandise) s'y trouve ainsi analysé : « (...) dans M-A-M les deux extrêmes M n'ont pas le même rapport formel. Le premier M est une marchandise particulière et se rapporte à l'argent comme à la marchandise universelle, alors que l'argent est la marchandise universelle et se rapporte au deuxième M comme à une marchandise individuelle. M-A-M peut donc se ramener sur le plan de la logique abstraite à la forme de syllogisme P-U-I, dans laquelle la particularité constitue le premier extrême, l'universalité le terme moyen et l'individualité le dernier extrême ». (*Contribution à la critique de l'économie politique*, Editions sociales Paris 1977, pp. 64-65).

⁴ Autrement dit « la marchandise universelle ». Elle accomplit le rôle du « moyen terme » d'un syllogisme (l'énoncé universel « tous les hommes sont mortels » qui permet de passer de l'affirmation singulière « Socrate est un homme » à l'affirmation particulière « Socrate est donc mortel »).

⁵ Pour rappel, la première détermination de l'argent concerne sa fonction de *mesure* de la valeur.

⁶ On notera l'importance de cette restriction. L'analyse se cantonne, en effet, dans le cadre de la circulation marchande simple. La catégorie de profit appartient à l'univers de la production et mettrait en œuvre des concepts (dont celui de *sur-valeur* ou de *plus-value*) qui ne sont pas encore construits et qui ne le seront que dans le prochain « chapitre du capital ».

raîtrait donc que comme une abstraction arbitraire et dénuée de sens, à peu près comme si l'on voulait décrire le cycle de la vie: mort - vie - mort; encore que, dans ce dernier cas, il ne soit pas contestable que la résolution constante de l'individualisé dans l'élémentaire soit un moment du procès naturel tout autant que l'individualisation constante de l'élémentaire.

De même, dans l'acte de circulation, il y a constante conversion des marchandises en argent, tout autant que conversion constante de l'argent en marchandises. Lors du procès réel de l'achat pour la revente, le motif, c'est vrai, c'est le profit qu'on fait dans l'opération, et le but final est d'échanger moins d'argent contre plus d'argent par la médiation de la marchandise, puisqu'il n'y a pas de différence qualitative entre de l'argent (il n'est question ici ni d'une monnaie métallique particulière ni d'espèces de monnaie particulières) et de l'argent.

On ne saurait toutefois nier que l'opération peut rater et que, même dans la réalité, il arrive souvent qu'on échange de l'argent contre de l'argent sans qu'il y ait différence quantitative, et que donc cela peut arriver. Mais, finalement, pour que ce procès, sur lequel repose le commerce et qui, pour cette raison, est un des phénomènes principaux de la circulation, de par son étendue aussi, soit simplement possible, il faut que le cycle argent - marchandise - marchandise - argent soit reconnu comme forme particulière de la circulation. Cette forme se distingue spécifiquement de celle où l'argent n'apparaît que comme simple moyen d'échange des marchandises; comme le moyen terme, comme proposition intermédiaire du syllogisme.

(...)

Passons sur quelques embarras de style¹. Le texte assure à présent la transition vers la troisième détermination de l'argent « comme fin en soi » dans « son existence autonome ».

(...) l'argent ne vaut pas seulement en tant que mesure, ni en tant que simple moyen d'échange, ni uniquement en tant que les deux à la fois, mais (...) Il est tout à fait exact que l'argent, dans la mesure où il n'est déterminé que comme argent de la circulation, demeure constamment inclus dans le cycle de celle-ci. Mais on voit ici qu'outre l'instrument de circulation, il est autre chose encore, qu'il possède aussi une existence autonome en dehors de la circulation et qu'il peut, dans cette nouvelle détermination, en être retiré tout comme la marchandise doit en être toujours retirée définitivement. C'est ainsi que nous devons examiner l'argent dans sa troisième détermination, où il inclut les deux premières en tant que déterminations, aussi bien donc celle de servir de mesure que celle d'être le moyen universel d'échange et, ainsi, la réalisation des prix des marchandises.

c) L'argent comme représentant matériel de la richesse. (Amassement de l'argent; auparavant encore l'argent comme matière universelle des contrats, etc.)

La structure du manuscrit des *Grundrisse* réclame ici une mise au point, comme une mise en garde.

En effet, le lecteur est en droit de découvrir un développement conforme au titre du chapitre qui l'annonce et donc précisément consacré à la **troisième détermination de l'argent** comme « représentant matériel de la richesse ».

Or le raisonnement qui lui est proposé commence par accomplir un manifeste **retour en arrière** vers la première détermination de l'argent comme *mesure de la valeur*, et cela longuement dans le cas du troc.

¹ En raison notamment d'articulations plutôt imprécises et de la suppression par Marx d'une longue phrase du manuscrit.

Et avant même ce rappel, celui de l'origine *dans le travail* de la valeur de l'or en son statut d'équivalent général.

Il est dans la nature de tout circuit que chacun de ses points apparaisse à la fois comme point initial et point final: il apparaît en effet comme l'Un dans la mesure même où il apparaît comme l'Autre¹. La détermination formelle A-M-M-A est donc tout aussi juste que l'inverse, qui apparaît comme la détermination formelle originelle, M-A-A-M. La difficulté réside dans le fait que l'autre marchandise est qualitativement différente; alors que ce n'est pas le cas de l'autre Argent. Sa différence à lui ne saurait être que quantitative. La substance matérielle de l'argent, considéré comme *mesure*, est essentielle, alors que sa présence et, plus précisément encore, sa quantité, le *nombre* de parts d'or ou d'argent servant d'*unité*, lui sont parfaitement indifférents dans cette détermination de mesure et qu'il n'est à proprement parler utilisé que comme unité imaginaire, sans existence. Dans cette détermination, l'argent existe nécessairement en tant qu'unité et non en tant que nombre.

L'exemple qui suit pour illustrer la « substance matérielle de l'argent » apporte une importante précision² sur l'origine de la valeur de l'or lui-même, issue, *comme toute marchandise*, du travail dépensé dans le processus de sa production³.

Quand je dis qu'une livre de coton vaut 8 pence, je dis qu'1 livre de coton = 1/116 d'onze d'or (l'onze à 3 £ 17 sh. 7 pence) (931 pence)). En disant cela, j'exprime en même temps de façon précise sa valeur d'échange, sa qualité d'équivalent de toutes les autres marchandises qui contiennent l'onze d'or tant ou tant de fois, étant donné que, toutes, elles ont aussi en commun d'être comparées à l'onze d'or. Ce rapport originel de la livre de coton à l'or, par lequel est déterminée la quantité d'or contenue dans une livre de coton, est posé⁴ par la quantité de temps de travail réalisé dans les deux, de substance Commune⁵ effective des valeurs d'échange.

Il faut présupposer ceci à partir du chapitre qui traite de la valeur d'échange en tant que telle⁶. La difficulté à trouver cette équation n'est pas si grande qu'il paraît. Par exemple, dans le travail qui produit directement de l'or, un quantum déterminé d'or apparaît directement comme le produit d'une journée de travail, par exemple. La concurrence pose les autres journées de travail comme égales à celle-ci, *modificandis modificatis*⁷. Directement ou indirectement.

En un mot, dans la production immédiate d'or, un quantum déterminé d'or apparaît immédiatement comme produit et, par là même, comme la valeur qui est l'équivalent d'un temps de travail donné. Il s'agit donc seulement de déterminer le temps de travail qui est réalisé dans les différentes marchandises et de le mettre en équation avec le temps de travail qui produit directement l'or pour dire combien d'or contient une marchandise déterminée.

La détermination de toutes les marchandises en tant que prix - en tant que valeurs d'échange mesurées - est un procès qui ne se déroule que progressivement, présuppose un échange fré-

¹ Les majuscules des vocables l'Un et l'Autre appartiennent au manuscrit.

² Elle est maintes fois rappelée dans le manuscrit.

³ Cette précision en rapport avec les théories combattues par Marx de la détermination symbolique de l'or/argent.

⁴ Autrement dit : est déterminé.

⁵ La majuscule appartient au manuscrit.

⁶ Un chapitre qui manque dans le manuscrit des *Grundrisse*. La *Contribution* de 1859 débutera effectivement par un chapitre expressément consacré à la marchandise.

⁷ En changeant ce qu'il faut changer.

quent et, du coup, une comparaison fréquente des marchandises comme valeurs d'échange; mais, une fois que l'existence des marchandises en tant que prix est devenue présupposition - présupposition qui est elle-même le produit du procès social, le résultat du procès de production social - la détermination de nouveaux prix apparaît simple, étant donné qu'alors les éléments des coûts de production sont eux-mêmes déjà présents sous forme de prix et qu'il y a donc simplement à les additionner. (...) Bien plus, tout cela doit être continu pour que les prix acquièrent une certaine régularité.

Commence ici un long développement sur la pratique du **troc immédiat** présenté comme « la première forme phénoménale » de la valeur d'échange, comme sa « première émergence ». La transaction est ici envisagée sous l'angle de la logique de l'échange en dehors de toute symbolique, une dimension pourtant essentielle dans le cadre de ce type de rapport.

Toutefois, le point où nous voulons en venir ici est le suivant: l'or, relativement aux marchandises, pour autant qu'il doit être fixé comme unité de mesure, est déterminé par le troc, le troc immédiat; tout comme le rapport de toutes les autres marchandises les unes par rapport aux autres. Toutefois, dans le troc, la valeur d'échange n'est le produit qu'*en soi*¹; c'est sa première forme phénoménale; mais le produit n'est pas encore posé comme valeur d'échange.

D'abord, cette détermination ne déborde pas sur toute la production, mais concerne seulement son superflu et est donc elle-même plus ou moins *superflue* (tout comme l'échange lui-même); concerne un élargissement fortuit du cercle des satisfactions, des jouissances (relation à de nouveaux objets). Le troc ne se produit donc qu'en peu de points (originellement, là où les communautés naturelles s'arrêtaient dans leurs contacts avec des étrangers), est limité à un petit cercle et constitue quelque chose de passager, d'occasionnel par rapport à la production; s'éteint de façon tout aussi contingente qu'il est né. Le troc, par lequel le superflu de la production locale est échangé fortuitement contre le superflu de la production d'autrui, n'est que la *première émergence* du produit en tant que valeur d'échange en général et est déterminé par des besoins, des plaisirs, etc., eux-mêmes contingents.

Mais si ce troc devait être poursuivi, devenir un acte continu, qui contienne en lui-même les moyens permettant un renouvellement constant, alors interviendrait progressivement, de façon tout aussi extérieure et contingente, la régulation de l'échange réciproque par la régulation de la production réciproque, et les coûts de production, qui se résolvent tous finalement en temps de travail, deviendraient ainsi la mesure de l'échange.

Ceci nous montre la genèse de l'échange et de la valeur d'échange de la marchandise.

Mais les circonstances dans lesquelles émerge tout d'abord un rapport ne nous montrent nullement ce rapport lui-même, ni dans sa pureté ni dans sa totalité. Un produit, posé comme valeur d'échange, n'est plus essentiellement déterminé comme simple produit; il est posé dans une qualité différente de sa qua-

¹ Au sens de la distinction hégélienne entre « en soi » et « pour soi ». L'*en soi* correspond selon Hegel au moment où, dans le processus de son accomplissement, telle réalité est posée comme la base d'un développement en germe. Elle est alors un contenu en devenir, en puissance (l'enfant, par exemple, au regard de l'adulte qu'il sera). Le moment qui accomplira cette virtualité sera celui du *pour soi*, dans la pleine conscience de cette effectivité. La distinction a été reprise par Marx dans l'analyse qu'il esquisse en 1847, dans son anti-Proudhon, de la relation entre « classe en soi » (telle qu'*objectivement* constituée au sein des rapports sociaux de production) et « classe pour soi » (telle que *subjectivement* perçue par les travailleurs en vue de leur émancipation politique). Cf. sur ce point, le chapitre 1.4 de notre fascicule 8 consacré à *Misère de la philosophie*.

lité naturelle; il est posé comme *rappor*t - comme rapport universel, non pas à une marchandise, mais à toute marchandise, à tout produit possible. Il exprime donc un rapport universel; le produit qui se rapporte à lui-même comme à la réalisation d'un *quantum déterminé* du travail universel¹, du temps de travail social, et est dans cette mesure l'équivalent de tout autre produit selon le rapport exprimé dans sa valeur d'échange.

La valeur d'échange suppose implicitement le travail social comme substance de la totalité des produits, en faisant totalement abstraction de leur caractère naturel². Rien ne peut exprimer un rapport sans se rapporter soi-même à un quelque chose; rien ne peut exprimer de rapport universel sans se rapporter à un Universel. Comme le travail est mouvement, le temps est sa mesure naturelle. Le troc sous sa forme la plus primitive présuppose le travail comme substance et le temps de travail comme mesure des marchandises; et cela se révèle d'ailleurs complètement dès que le troc se régularise, devient continu, est amené à contenir en lui-même les conditions réciproques de son renouvellement.

La marchandise n'est *valeur d'échange* que pour autant qu'elle est exprimée en une autre chose, donc en tant que rapport. Un boisseau de blé vaut tant de boisseaux de seigle; dans ce cas, le blé est valeur d'échange pour autant qu'il est exprimé en seigle et le seigle, valeur d'échange, pour autant qu'il est exprimé en blé. Tant que chacun des deux n'est rapporté qu'à lui-même, il n'est pas valeur d'échange. Or, dans le rapport où l'argent apparaît comme mesure, il n'est pas lui-même exprimé comme rapport, comme valeur d'échange, mais comme une quantité naturelle d'une certaine matière, un poids naturel d'or ou d'argent. D'une manière générale, la marchandise dans laquelle la valeur d'échange d'une autre marchandise est exprimée n'est à vrai dire jamais exprimée comme valeur d'échange, comme rapport, mais comme quantum déterminé et demeure caractérisée par ses propriétés naturelles.

Si 1 boisseau de blé = en valeur 3 boisseaux de seigle, seul le boisseau de blé est exprimé en tant que valeur et non le boisseau de seigle. Bien sûr, l'autre est également posé *en soi*; ce 1 boisseau de seigle est alors = 1/3 de boisseau de blé; mais on ne peut dire que cela soit posé, ce n'est qu'un second rapport, même s'il est immédiatement présent dans le premier.

Le raisonnement insiste ici sur l'importance, dans la fonction de mesure de la valeur, des paramètres matériels de l'équivalent, de ses « propriétés naturelles ». L'évaluation d'un certain *quantum* exige, en effet, entre autres qualités, un caractère de divisibilité, lequel justifiera du reste le choix des matières de l'or et de l'argent comme équivalents universels.

Quand une marchandise est exprimée dans une autre, elle l'est comme rapport, tandis que l'autre est posée comme simple quantum d'une matière déterminée. 3 boisseaux de seigle ne sont pas en eux-mêmes une valeur, mais du seigle en tant qu'il remplit une quantité d'espace déterminé, qu'il est mesuré à une mesure spatiale. Il en va exactement de même de l'argent en tant que mesure, qu'unité où les valeurs d'échange des autres marchandises sont mesurées, C'est un poids déterminé de la substance naturelle dans laquelle il est représenté, d'or, d'argent, etc. Si 1 boisseau de froment coûte 77 sh 7, il est exprimé comme quelque chose d'autre à quoi il est égal, comme une once d'or, comme rapport, comme valeur d'échange. Mais 1 once d'or n'est pas en soi une valeur d'échange; pas exprimée comme valeur d'échange; mais comme quantum déterminé de soi-même, de sa substance naturelle, d'or. Si un boisseau de blé coûte 77 sh. 7 pence ou 1 once d'or, ceci peut être une valeur

¹ Pour rappel : la catégorie de « travail universel » anticipe le concept de « travail abstrait ».

² Autrement dit : de leur *valeur d'usage*.

plus ou moins grande, étant donné qu'1 once d'or verra sa valeur monter ou baisser en fonction de la quantité de travail requise pour sa production. Mais ceci est indifférent pour la détermination de son prix en tant que telle, car son prix de 77 sh. 7 pence exprime exactement le rapport dans lequel il est un équivalent pour toutes les autres marchandises, dans lequel il peut les acheter.

La détermination de la détermination de prix, savoir si le quarter coûte 77 ou 1.780 sh., échappe à la détermination de prix à proprement parler, c'est-à-dire au fait que le blé soit posé en tant que prix. Il a un prix, qu'il coûte 100 ou 1 sh. Le prix n'exprime sa valeur d'échange que dans une unité commune à toutes les marchandises; présuppose donc que cette valeur d'échange est déjà réglée par d'autres rapports. Si 1 quarter de blé a comme prix 1 once d'or - puisque l'or et le blé, en tant qu'objets naturels, n'entretiennent absolument aucune relation, ne sont pas en tant que tels des mesures l'un pour l'autre, sont *indifférents* l'un à l'autre - cela a incontestablement sa source dans le fait que l'once d'or elle-même est posée à son tour en rapport avec le temps de travail nécessaire à sa production et qu'ainsi tous deux, le blé et l'or, sont posés en rapport avec une troisième chose, le travail, et sont mis en équation au sein de ce rapport; que tous deux sont donc comparés l'un à l'autre en tant que valeurs d'échange.

Mais ceci nous montre seulement comment se trouve le prix du blé, la quantité d'or à laquelle il est posé comme égal. Dans ce rapport même où l'argent apparaît en tant que prix du blé, il est posé lui-même, à son tour, non pas comme rapport, comme valeur d'échange, mais comme quantum déterminé d'une matière naturelle.

Dans la valeur d'échange, les marchandises (produits) sont posées en tant que rapports à leur substance sociale, c'est-à-dire au travail; mais, en tant que prix, elles sont exprimées en quanta d'autres produits d'après leurs caractéristiques naturelles. Sans doute peut-on dire alors que le prix de l'argent, lui aussi, est posé comme égal à 1 quarter de blé, 3 quarts de seigle et à tous les autres quanta de marchandises différentes dont le prix est d'1 once d'or. Mais, pour exprimer alors le prix de l'argent, il faudrait énumérer, faire le tour de toutes les marchandises, chacune dans la quantité où elle est égale à 1 once d'or. L'argent aurait donc autant de prix qu'il y a de marchandises dont il exprimerait lui-même le prix. La détermination principale du prix, l'unité, disparaîtrait. Aucune marchandise n'exprimerait le prix de l'argent, parce qu'aucune n'exprimerait son rapport à toutes les autres marchandises, sa valeur d'échange universelle. Or c'est la spécificité du prix que la valeur d'échange elle-même doit être exprimée dans son universalité, et en même temps dans une marchandise déterminée.

Mais même cela est indifférent. Dans la mesure où la monnaie apparaît comme matière dans laquelle le prix de toutes les marchandises est exprimé, mesuré, la monnaie elle-même est posée comme un quantum déterminé de métal d'or, ou d'argent, etc., bref de sa matière naturelle; comme simple quantum d'une matière déterminée et non pas elle-même comme valeur d'échange, comme rapport. Ainsi, toute marchandise dans laquelle une autre est exprimée en tant que prix est-elle elle-même posée non pas comme valeur d'échange, mais comme simple quantum d'elle-même. Dans la détermination de l'argent comme unité des valeurs d'échange, comme leur mesure, leur référence universelle, sa matière naturelle, or, argent, paraît essentielle en ce sens qu'en tant que prix de la marchandise il n'est pas valeur d'échange, pas rapport, mais un poids déterminé d'or, d'argent; par exemple une livre, avec ses subdivisions, et c'est bien ainsi

l'argent se manifeste originellement en tant que livre, **aes grave**¹.

Le propos glisse en conclusion vers une critique à l'adresse des proudhoniens.

C'est précisément ce qui distingue le prix de la valeur d'échange, et nous avons vu que la valeur d'échange pousse nécessairement à la détermination de prix. D'où l'absurdité de ceux qui font du temps de travail en tant que tel une monnaie, c'est-à-dire qui veulent à la fois poser et ne pas poser la différence entre prix et valeur d'échange. L'argent en tant que mesure, qu'élément de la détermination de prix, qu'unité mesurante des valeurs d'échange, présente donc ce phénomène que 1) il n'est nécessaire que comme unité imaginaire une fois que la valeur d'échange d'une once d'or par rapport à une marchandise quelconque est déterminée; sa présence effective est superflue et plus encore, par conséquent, la quantité dans laquelle il est présent; en tant qu'*indicator* (*indicateur* de la valeur) la masse dans laquelle il existe en un pays est indifférente; seulement nécessaire en tant qu'unité de compte; 2) en même temps qu'il lui suffit d'être ainsi posé idéellement, et, en fait, comme prix de la marchandise, rattaché idéellement à elle, il fournit cependant le terme de comparaison, l'unité, la mesure, comme quantum simple de la substance naturelle dans laquelle il se présente, comme poids déterminé d'or, d'argent, etc., accepté comme unité. Les valeurs d'échange (marchandises) sont converties imaginairement en certains poids d'or ou d'argent et posées idéellement comme = à ce quantum imaginaire d'or, etc. ; comme l'exprimant.

Ce qui précède sur le troc ne concernait, rappelons-le, que la première détermination de l'argent comme mesure de la valeur. La logique même de la diversion en cours entraîne que la suite du développement se trouve consacrée à la ... **seconde détermination de l'argent** « comme moyen de circulation ».

Mais si nous passons maintenant à la seconde détermination de l'argent comme moyen d'échange et réalisateur des prix, nous avons vu qu'il doit alors être présent en une *quantité* déterminée; que le poids d'or ou d'argent posé comme unité est nécessaire en un multiple déterminé pour être adéquat à cette détermination. Si, d'un côté, la somme des prix à réaliser - laquelle dépend du prix d'une marchandise déterminée multiplié par sa quantité - est donnée et, de l'autre, la vitesse de la circulation monétaire, une certaine quantité du moyen de circulation sera requise.

Mais considérons maintenant de plus près la forme originelle, la forme immédiate sous laquelle se présente la circulation, M-A-A-M; nous voyons que l'argent s'y manifeste comme pur moyen d'échange. La marchandise est échangée contre de la marchandise et l'argent apparaît seulement comme un moyen de l'échange. Le prix de la première marchandise est réalisé en argent de façon à réaliser avec cet argent le prix de la seconde marchandise et à l'obtenir ainsi en échange de la première. Une fois que le prix de la première marchandise est réalisé, le but de celui qui vient de toucher son prix en argent n'est pas de toucher le prix de la seconde marchandise, mais il paie son prix pour obtenir la marchandise. Au fond, l'argent lui a donc servi à échanger la première marchandise contre la seconde. Comme simple moyen de circulation, l'argent n'a pas d'autre fin. L'homme qui a vendu sa marchandise contre de l'argent veut racheter la marchandise et celui à qui il l'achète a de nouveau besoin de

¹ Du latin *aes* (bronze) *grave* (lourd), cette pièce de bronze coulé a été l'unité monétaire des débuts de la République romaine aux 4^e et 3^e siècles avant JC. D'un poids originaire de quelque 320 grammes, cette unité monétaire (*l'as*) s'est progressivement transformée en pièces plus légères. (Source : Wikipédia)

l'argent pour acheter la marchandise, etc. Or dans cette détermination de pur moyen de circulation, la détermination de l'argent lui-même consiste seulement en ce parcours qu'il opère par le fait que sa quantité, son nombre sont préalablement déterminés. Le nombre de fois où il est présent comme unité dans les marchandises est préalablement déterminé dans leurs prix et, en tant qu'instrument de circulation, il apparaît seulement comme nombre de cette unité présumée. Dans la mesure où il réalise le prix des marchandises, la marchandise s'échange contre son équivalent réel en or et argent et sa valeur d'échange s'exprime réellement dans l'argent, en tant qu'il est une autre marchandise; mais dans la mesure où ce procès n'a lieu que pour retransformer l'argent en marchandise, donc pour échanger la première marchandise contre la seconde, l'argent n'apparaît que fugitivement ou encore sa substance consiste uniquement en ce qu'il se manifeste continuellement comme ce passage fugitif et cette disparition, comme ce porteur de la médiation. L'argent comme moyen de circulation n'est que cela.

L'unique détermination qui lui est essentielle pour fonctionner dans ce rôle est celle de la quantité, du nombre d'unités lequel il est en cours. (Etant donné que le nombre est aussi déterminé par la vitesse, celle-ci n'a pas besoin ici d'être mentionnée en particulier.) Dans la mesure où il réalise le prix, son existence matérielle en tant qu'or et argent est essentielle; mais dans la mesure où cette réalisation n'est qu'éphémère et est censée s'abolir elle-même, son existence matérielle est *indifférente*. C'est une simple apparence qui fait croire qu'il s'agit d'échanger la marchandise contre de l'or ou de l'argent considérés comme une marchandise particulière: apparence qui disparaît dans la mesure même où le procès est terminé, dès que l'or et l'argent sont rééchangés contre de la marchandise et qu'ainsi la marchandise est échangée contre la marchandise.

L'or et l'argent en tant que simple moyen de circulation, ou encore le moyen de circulation en tant qu'or et argent, peu importe, sont indifférents à leur qualité de marchandise naturelle particulière.

(...)

Supposons que la £, par exemple, soit = 1/3 d'onze d'or (ça ne fait pas autant). Dans la mesure où le prix d'une marchandise de 1 £ est payé, où son prix est réalisé, où elle est échangée contre 1 £, il est décisif que la £ contienne réellement 1/3 d'onze d'or. Si c'était une fausse £, composée de métal vil, 1 £ seulement en apparence, en fait, le prix de la marchandise ne serait pas réalisé; pour le réaliser, elle devrait être payée en une quantité de métal vil équivalente à 1/3 d'onze d'or.

Si l'on envisage les choses du point de vue de ce moment isolé de la circulation, il est donc essentiel que l'unité monétaire représente réellement un quantum déterminé d'or et d'argent.

Mais si nous prenons l'ensemble de la circulation, considérée comme procès clos sur lui-même: M-A-A-M, il en va tout autrement. Dans le premier cas, la réalisation du prix ne serait qu'apparente: seule une *partie* de son prix serait réalisée. Le prix qui lui est apposé idéellement ne serait pas posé réellement. La marchandise qui est posée idéellement = tant de poids d'or ne s'échangerait pas dans la réalité contre tant de parties de poids d'or. Mais si une fausse £. circulait en lieu et place d'une vraie, elle rendrait absolument le même service dans l'ensemble de la circulation que si elle était vraie. Si une marchandise A est échangée au prix de 1 £ contre une fausse livre et que cette fausse £ est échangée à son tour contre une marchandise B de 1 £, la fausse livre a rendu absolument le même service que si elle était vraie. La livre réelle est donc en fait dans ce procès un simple signe, aussi longtemps qu'on n'envisage pas le moment selon lequel elle réalise les prix, mais l'en-

semble du procès où elle ne sert que de moyen de circulation et où la réalisation des prix n'est qu'apparence, que médiation éphémère. Ici la livre d'or ne sert qu'à ce que la marchandise A soit échangée contre la marchandise B de même prix. La réalisation effective du prix de la marchandise A est ici la marchandise B, et la réalisation effective du prix de B est la marchandise A, ou C, ou D, ce qui est la même chose pour la forme du rapport, auquel le contenu particulier de la marchandise est tout à fait indifférent. On échange des marchandises de même prix. Au lieu d'échanger directement la marchandise A) contre la marchandise B), le prix de la marchandise A) est échangé contre la marchandise B) et le prix de la marchandise B) contre la marchandise A). L'argent ne représente ainsi face à la marchandise que son prix. Les marchandises sont échangées les unes contre les autres à leur prix. Le prix de la marchandise lui-même exprime en elle, idéellement, le fait qu'elle est le multiple d'une certaine unité naturelle (de poids) d'or ou d'argent, de la matière où la monnaie est incarnée. Dans l'argent, ou dans le prix réalisé de la marchandise, c'est un nombre réel de cette unité qui se présente face à la marchandise. Mais, dans la mesure où la réalisation du prix n'est pas la fin et où il ne s'agit pas d'avoir le prix de la marchandise en tant que prix, mais en tant que prix d'une autre marchandise, la matière de la monnaie - par exemple or ou argent - est indifférente.

L'argent devient sujet en tant qu'instrument de circulation, en tant que moyen d'échange, et la matière naturelle où il se présente apparaît comme *accident* dont l'importance disparaît dans l'acte de l'échange lui-même; parce que ce n'est pas dans ce matériau que la marchandise échangée contre l'argent doit finalement être réalisée, mais le matériau de l'autre marchandise.

Nous avons en effet maintenant – en plus des deux moments selon lesquels, dans la circulation, 1) l'argent réalise les prix et 2) il fait circuler les titres de propriété - un troisième moment: grâce à la circulation, il se produit ce qui ne pouvait se passer directement, à savoir que la valeur d'échange de la marchandise est exprimée dans toute autre marchandise. Si 1 aune de toile coûte 2 sh., et 1 livre de sucre 1 sh., l'aune de toile se réalise par l'intermédiaire des 2 sh. en 2 livres de sucre, et, par conséquent, le sucre est transformé en la matière de la valeur d'échange de la toile, matière dans laquelle la valeur d'échange de la toile est réalisée. En tant que pur moyen de circulation, dans son rôle au sein du procès de circulation en tant qu'écoulement constant, l'argent n'est ni mesure des prix - car, en tant tel, il est déjà posé dans les prix eux-mêmes - ni moyen de la réalisation des prix, car, s'il existe bien en tant que tel dans l'un des moments de la circulation, il disparaît en revanche dans la totalité de ses moments; l'argent est en fait le pur représentant du prix face à toutes marchandises et sert seulement de moyen pour que les marchandises s'échangent aux mêmes prix.

Retenons que le procès de circulation compte bien **trois moments** : 1. MA, l'expression de la mesure de valeur par le prix, 2. AA, la transmission du titre de propriété de la marchandise, et 3. AM, la transformation de la valeur dans le corps de la marchandise achetée.

L'argent est échangé contre telle marchandise parce qu'il est le représentant universel de sa valeur d'échange et, en tant que tel, le *représentant* de toute autre marchandise de même valeur d'échange, parce qu'il est le représentant universel, et c'est en tant que tel qu'il est dans la circulation elle-même. Il *représente* le prix d'une marchandise face à toutes les autres marchandises, ou encore le prix de toutes les marchandises face à une marchandise. Dans cette relation, il est non seulement *représentant* des prix des marchandises, mais *signe* de lui-même; c'est-à-dire que, dans l'acte même de la circulation, sa matière - or et argent - est indifférente, Il est le prix; il est un quantum déterminé d'or ou d'argent; mais, dans la mesure où cette réalité du

prix n'est ici qu'éphémère, réalité destinée en permanence à disparaître, à être continuellement abolie, à ne pas valoir comme réalisation définitive, mais continuellement seulement comme réalisation intermédiaire, médiatrice; dans la mesure où il ne s'agit absolument pas ici de la réalisation du prix, mais de la réalisation de la valeur d'échange d'une marchandise particulière dans le matériau d'une autre marchandise, le matériau propre de l'argent est indifférent, il est éphémère en tant que réalisation du prix, étant donné que celle-ci est elle-même éphémère; il n'existe donc, pour autant qu'il est dans ce mouvement continu, qu'en tant que représentant de la valeur d'échange qui ne devient effective qu'à partir du moment où la valeur d'échange effective prend constamment la place de son représentant, change constamment de place avec lui, s'échange constamment contre lui. Dans ce procès, sa réalité ne consiste donc pas en ce qu'il est le prix, mais en ce qu'il le représente, est son représentant; représentant objectivement présent du prix, donc de lui-même, et, en tant que tel, de la valeur d'échange des marchandises. Comme moyen d'échange, il ne réalise les prix des marchandises que pour poser la valeur d'échange d'une marchandise en une autre marchandise en tant que leur unité, que pour réaliser sa valeur d'échange dans l'autre marchandise; c'est-à-dire pour poser l'autre marchandise comme matériau de sa valeur d'échange.

En tant qu'il est ce signe objectif, il n'est donc que dans la circulation; extrait de celle-ci, il est de nouveau prix réalisé; mais à l'intérieur du procès, comme nous l'avons vu, la quantité, le nombre de ces signes objectifs de l'unité monétaire est essentiellement déterminé. Donc, tandis que dans la circulation, où l'argent apparaît comme argent existant face aux marchandises, sa substance matérielle, son substrat en tant que quantum déterminé d'or et d'argent est indifférent, alors que son nombre est essentiellement déterminé, étant donné qu'ainsi il n'est qu'un *signe* pour un multiple déterminé de cette unité, en revanche, dans sa détermination de mesure, où il n'entre en jeu qu'idéellement, c'est son substrat matériel qui est essentiel alors que sa quantité et son existence elle-même sont absolument indifférentes. Il s'ensuit que l'argent en tant que métal d'or ou d'argent, pour autant qu'il n'existe que comme moyen de circulation, moyen d'échange, peut être remplacé par tout autre signe qui exprime un quantum déterminé de son unité¹ et qu'ainsi de l'argent symbolique peut remplacer l'argent réel parce que l'argent matériel, en tant que pur moyen d'échange, est lui-même symbolique.

Ce sont ces déterminations contradictoires de l'argent comme mesure, comme réalisation des prix et comme pur moyen d'échange, qui expliquent ce phénomène sinon inexplicable que, lorsque la monnaie métallique, or, argent, est falsifiée par adjonction de métaux vils, l'argent est déprécié et les prix montent; parce que, dans ce cas, la mesure des prix n'est plus donnée par les coûts de production, disons de l'once d'or, mais de l'once mélangée aux 2/3, avec du cuivre, etc.

(...)

Comme la somme totale des prix qui sont à réaliser dans la circulation varie avec les prix des marchandises et la masse de ces dernières mise en circuit; comme, par ailleurs, la vitesse du moyen de circulation en cours est également déterminée par des circonstances indépendantes de lui-même, la quantité des moyens de circulation doit nécessairement pouvoir varier, se dilater ou se contracter - *contraction* et *expansion de la circulation*.

On peut dire de l'argent - comme simple moyen de circulation - qu'il cesse d'être marchandise (marchandise *particulière*) dans

¹ Ce sera le cas dans la monnaie de compte.

la mesure où son matériau est indifférent et où il ne satisfait plus que le besoin d'échange lui-même, où il ne satisfait plus aucun autre besoin immédiat; l'or et l'argent cessent d'être marchandise dès qu'ils circulent comme monnaie.

D'un autre côté, on peut dire de l'argent qu'il n'est plus désormais que marchandise (marchandise *universelle*), la marchandise sous sa forme pure, indifférente à sa particularité naturelle et donc à tous les besoins immédiats, sans rapport naturel avec un besoin déterminé, en tant que tel. Les partisans du système monétaire et même, pour une part, du système protectionniste (...) se sont attachés au premier côté, les économistes modernes, au second (...).

En tant que moyen d'échange, l'argent apparaît comme médiateur nécessaire entre la production et la consommation. Dans le système de l'argent développé, on ne produit que pour échanger, ou encore on ne produit qu'en échangeant. En rayant l'argent, on serait donc soit rejeté à un stade inférieur de la production (auquel correspond l'existence parallèle accessoire du troc), soit on passerait à un stade supérieur où la valeur d'échange ne serait plus la première détermination de la marchandise, parce que le travail universel dont la valeur d'échange est le représentant n'apparaîtrait plus comme travail seulement privé transmis à la collectivité.

Passer à un stade supérieur ? Marx ne détaille hélas pas cette perspective. Celle d'un travail universel mis en œuvre par la collectivité elle-même, il semble.

La question de savoir si l'argent en tant que moyen de circulation est productif ou non se résout de manière tout aussi simple. D'après Adam Smith l'argent est improductif; tandis que Ferrier, par exemple, dit: « Il crée les valeurs parce qu'elles n'existeraient pas sans lui. ». Il ne faut pas seulement « considérer sa valeur en tant que métal, mais aussi sa *propriété* en tant que monnaie. ». A. Smith a raison, dans la mesure où il n'est pas l'instrument de quelque branche particulière de la production; et Ferrier¹ a raison parce que c'est un moment de la production universelle reposant sur la valeur d'échange que de poser le produit et l'agent de production dans la détermination d'argent, et parce que cette détermination présuppose une monnaie distincte du produit; parce que le rapport monétaire lui-même est un rapport de production, si l'on considère la production dans sa totalité.

Si l'on décompose M-A-A-M en ses deux moments, bien que les prix des marchandises soient présupposés (et c'est ce qui fait la principale différence), la circulation se divise en deux actes de troc immédiat. M-A : la valeur d'échange de la marchandise est exprimée en une autre marchandise particulière, le matériau de la monnaie, tout comme la valeur d'échange de l'argent l'est dans la marchandise; il en va de même dans A-M. A. Smith a raison, dans cette mesure, de dire que l'argent comme moyen d'échange n'est qu'une sorte de *barter* (troc) plus complexe. Mais dans la mesure où l'on considère l'ensemble du procès au lieu d'envisager les deux actes (que la marchandise se réalise en argent et l'argent en marchandise) comme indifférents, les adversaires d'A. Smith ont raison de dire qu'il a méconnu la nature de l'argent et que la circulation de l'argent chasse le troc; dans la mesure où l'argent ne sert qu'à solder la « division arithmétique » qui résulte de la division du travail. Ces « figures arithmétiques » n'ont pas plus besoin d'être d'or et d'argent que les mesures de longueur. (...)

¹ Il s'agit de l'économiste français François-Louis-Auguste Ferrier, partisan du protectionnisme. Il est l'auteur de l'ouvrage *Du Gouvernement considéré dans ses rapports avec le commerce* (Paris 1805) auquel Marx fait ici référence.

Les marchandises, de *marchandises* qu'elles étaient, deviennent des *denrées*, passent dans la consommation; ce n'est pas le cas de l'argent en tant que moyen de circulation; à aucun point il ne cesse d'être marchandise tant qu'il reste dans cette détermination de moyen de circulation.

*

Nous sommes (enfin) arrivés à découvrir l'objet annoncé par le titre de ce chapitre, à savoir **la troisième détermination de l'argent**.

Il concerne l'existence **autonome** de l'argent hors la circulation « comme sa propre fin en soi », soit comme objet de luxe, soit comme trésor accumulé, mais surtout comme « **représentant matériel universel de la richesse** ».

Passons maintenant à la 3e détermination de l'argent qui résulte tout d'abord de la 2e forme de la circulation: A-M-M-A ; où l'argent ne se manifeste pas seulement comme *moyen*, pas non plus comme *mesure*, mais comme sa propre fin en soi et donc sort de la circulation, tout comme la marchandise déterminée qui termine d'abord son périple et, de marchandise qu'elle était, est devenue *denrée*¹.

(...)²

Dans son développement achevé, la 3e *détermination* de l'argent présuppose les deux premières et est leur unité. L'argent a donc une existence autonome hors de la circulation; il est sorti d'elle. En tant que marchandise *particulière*, il peut, partant de sa forme d'argent, être transformé en celle d'objets de luxe, d'ornements d'or ou d'argent (tant que le travail de joaillerie est très simple, comme, par exemple, dans la période historique anglaise la plus reculée, la transformation de monnaie d'argent en argenterie et vice versa est continue. (...); ou encore il peut être amassé comme monnaie et constituer ainsi un trésor. (...) Mais l'or et l'argent ne peuvent être amassés comme *monnaie* que s'ils existent déjà dans l'une des deux déterminations, et la monnaie ne peut apparaître de manière développée dans la 3e détermination que si elle est développée dans les deux précédentes. Sinon, l'amasser revient à amasser de l'or et de l'argent, et non de la monnaie.

(...)

Dans ce statut d'autonomie, l'or se pose comme valeur *d'échange universelle des marchandises*, lesquelles n'existent par rapport à lui que comme des réalités contingentes jetées dans la circulation au gré des besoins particuliers à satisfaire. Il s'impose à elles comme **l'incarnation de la richesse universelle**.

La séquence se termine par cette formulation expressive : « L'argent est donc le Dieu parmi les marchandises ».

L'argent est donc maintenant la valeur d'échange autonomisée (en tant que tel, il ne se manifeste jamais comme *moyen d'échange* que de façon éphémère) dans sa forme universelle. Il possède sans doute une corporéité ou une substance particulière, or et argent, et c'est justement ce qui lui confère son autonomie, car ce qui n'existe que par rapport à quelque chose d'autre, que comme détermination ou relation d'autres choses, n'est pas autonome.

¹ Autrement dit : valeur d'usage.

² Nous avons écarté ici un nouveau...préalable : tout un paragraphe consacré au service rendu par l'argent « comme instrument de production ».

D'un autre côté, dans cette autonomie corporelle qu'il a comme or et argent, il ne représente pas seulement la valeur d'échange d'une marchandise par rapport à l'autre, mais la valeur d'échange face à toutes les marchandises et, tandis qu'il possède lui-même une substance, il apparaît en même temps, dans son existence particulière d'or et d'argent, comme la valeur d'échange universelle des autres marchandises.

D'un côté, il est possédé en tant qu'il est leur valeur d'échange; de l'autre, elles se dressent comme autant de substances particulières de celle-ci, si bien que cette valeur d'échange peut aussi bien se transformer à volonté par l'échange en chacune de ces substances qu'être par ailleurs indifférente et supérieure à leur détermination et particularité. Elles ne sont donc que des existences contingentes. (...)

Tandis que, dans la marchandise particulière, la richesse apparaît comme un moment de celle-ci, ou bien que la marchandise apparaît comme un moment particulier de la richesse, la richesse universelle elle-même apparaît dans l'or et l'argent concentrée dans une matière particulière. Toute marchandise particulière, pour autant qu'elle est valeur d'échange, qu'elle a un prix, n'exprime elle-même qu'un quantum déterminé d'argent sous une forme imparfaite, étant donné qu'elle doit être tout d'abord jetée dans la circulation pour se réaliser et que, du fait de sa particularité, sa réalisation, ou sa non-réalisation, demeure soumise à la contingence. Mais dans la mesure où on ne l'envisage pas comme prix, mais dans sa détermination naturelle, elle n'est moment de la richesse que par sa relation à un besoin particulier qu'elle satisfait et elle n'exprime dans cette relation 1) que richesse d'usage; 2) qu'un aspect tout à fait particulier de cette richesse.

L'argent, par contre, abstraction faite de ses possibilités d'utilisation particulière en tant que marchandise précieuse, 1) est le prix réalisé : 2) satisfait tout besoin dans la mesure où il peut s'échanger contre l'objet de tout besoin, où il est totalement indifférent à la particularité, quelle qu'elle soit. La marchandise ne possède cette propriété que par l'intermédiaire de l'argent. L'argent la possède directement vis-à-vis de toutes les marchandises et donc vis-à-vis du monde de la richesse tout entier, vis-à-vis de la richesse en tant que telle. Dans l'argent, la richesse universelle n'est pas qu'une forme, mais elle est en même temps le contenu lui-même. Le concept de richesse est pour ainsi dire réalisé, *individualisé* dans un objet particulier¹.

Dans la marchandise particulière, dans la mesure où elle est prix, la richesse n'est posée que comme une forme idéale non encore réalisée; dans la mesure où la marchandise a une valeur d'usage déterminée, elle ne représente qu'un aspect tout à fait singularisé de la richesse.

Dans l'argent, par contre, le prix est réalisé et sa substance est la richesse elle-même, tant dans son abstraction par rapport à ses modes d'existence particulière que dans sa totalité. La valeur d'échange forme la substance de l'argent, et la valeur d'échange est la richesse. L'argent est donc d'un autre côté également la forme incarnée de la richesse face à toutes les substances particulières dont elle se compose. Et donc, si, d'un côté, forme et contenu de la richesse sont identiques dans l'argent, dans la mesure où on le considère pour lui-même, d'un autre côté, il est, en opposition à toutes les autres marchandises, face à elles, la forme universelle de la richesse, tandis que la totalité de ces particularités forme sa substance. Si l'argent, d'après la première détermination, est la richesse elle-même, il est, d'après la seconde, le *représentant matériel universel* de celle-ci. Dans l'argent lui-même, cette totalité existe comme quintes-

¹ « un concept qui se réalise » : le propos sonne manifestement de manière hégélienne.

sence imaginaire des marchandises. La richesse (valeur d'échange en tant que totalité aussi bien que comme abstraction) existe donc tout d'abord, à l'exclusion de toutes les autres marchandises, individualisées en tant que telles, dans le métal d'or et d'argent, comme objet singulier bien tangible.

L'argent est donc le Dieu parmi les marchandises¹.

La métaphore glisse alors opportunément vers l'image de la **pierre philosophale** après une remarque sur le caractère d'**impersonnalité** de la richesse incarnée par l'or et l'argent, à la différence, sous cet angle, avec la possession individuelle d'autres biens, comme des moutons par un berger, comme des grains par un agriculteur.

L'argent peut donc, comme objet tangible singularisé, être recherché, trouvé, volé, découvert de manière fortuite, et la richesse universelle peut passer de manière tangible en la possession de l'individu singulier. Il quitte le rôle de valet, qui est le sien quand il n'est que moyen de circulation, pour devenir soudain le souverain et le Dieu du monde des marchandises. Il représente l'existence céleste des marchandises, tandis qu'elles représentent son existence terrestre. Toute forme de la richesse naturelle, avant d'être reléguée et remplacée par la valeur d'échange, suppose une relation essentielle de l'individu à l'objet: l'individu s'objective lui-même par l'un de ses côtés dans la chose et, en même temps, sa possession de la chose apparaît comme un développement déterminé de son individualité; la richesse en moutons comme développement de l'individu en tant que berger, la richesse en grains comme développement en tant qu'agriculteur, etc.

Par contre, l'*argent*, en tant qu'*individu* de la richesse universelle, en tant qu'issu lui-même de la circulation et ne représentant que l'universel, en tant qu'il n'est que *résultat social*, ne suppose absolument aucune relation individuelle à son possesseur; sa possession n'est pas le développement de l'un quelconque des côtés essentiels de son individualité, mais, au contraire, possession de ce qui est sans individualité, étant donné que ce [rapport] social existe en même temps comme objet sensible, extérieur, dont on peut s'emparer mécaniquement et qui peut tout aussi bien être perdu. Sa relation à l'individu apparaît donc comme purement contingente; tandis que cette relation à une chose qui n'a aucune connexion avec son individualité lui confère en même temps, du fait du caractère de cette chose, la domination universelle sur la société, sur le monde entier des jouissances, des travaux, etc. C'est comme si, par ex., la découverte d'une pierre me procurait, indépendamment de mon individualité, la possession de toutes les sciences. La possession de l'argent me met, dans le rapport avec la richesse (la richesse sociale), dans le même rapport que celui où la pierre philosophale² me mettrait vis-à-vis des sciences.

La pulsion d'enrichissement par l'or est ainsi la source d'une **frénésie abstraite**.

L'argent n'est donc pas seulement *un* objet de la frénésie d'enrichissement, mais il est *l'*objet de celle-ci. Elle est par essence ***auri sacra fames***³. La frénésie d'enrichissement en tant que

¹ « *Der Gott unter den Waren* ». L'expression sera reproduite au début du chapitre III (« La monnaie ») de la *Contribution à la critique de l'économie politique* de 1859. Parlant de l'or, Marx écrit : « De simple manœuvre, il devient le dieu des marchandises » (Éditions sociales, Paris 1977, p. 91.)

² Outre ses vertus intellectuelles et médicales, cette substance légendaire dans la culture de l'alchimie avait pour propriété de transmuter tous les métaux vils, comme le plomb, en or ou en argent.

³ L'expression est surlignée en gras dans le manuscrit. Citée à partir du chant III de l'*Énéide* de Virgile (vers 57) avec pour signification une « maudite soif de l'or » (littéralement « une maudite faim » de l'or), elle se rapporte au meurtre du jeune fils de Priam, Polydore, par le roi de Thrace chez qui il s'était réfugié et qui, en choisissant le camp des adversaires de Troie, s'était emparé de la fortune en or

telle, en tant que forme de pulsion particulière, c'est-à-dire en tant qu'elle se distingue de la manie de telle richesse particulière, par exemple de la manie des vêtements, des armes, des femmes, du vin, etc., la frénésie d'enrichissement, donc, n'est possible en tant que telle qu'une fois que la richesse universelle, la richesse en tant que telle, est individualisée dans une chose particulière, c'est-à-dire que l'argent est posé dans sa 3e détermination. L'argent n'est donc pas seulement l'objet, mais en même temps la source de la frénésie d'enrichissement. L'avidité est également possible sans argent; mais la frénésie d'enrichissement est elle-même le produit d'un développement social déterminé, elle n'est pas *naturelle*, par opposition à ce qui est *historique*. D'où les lamentations des Anciens sur l'argent comme source de tout mal.

La frénésie de jouissance sous sa forme universelle et l'avarice sont les deux formes particulières de l'avidité d'argent. La frénésie abstraite de jouissance présuppose un objet qui contienne la possibilité de toutes les jouissances. L'argent, dans la détermination où il est le *représentant matériel* de la richesse, est la réalisation de la frénésie abstraite de jouissance; il est la réalisation de l'avarice, dans la mesure où il est seulement la forme universelle de la richesse face aux marchandises en tant qu'elles sont ses substances particulières. Pour garder l'argent en tant que tel, l'avarice doit sacrifier toute relation aux objets des besoins particuliers, pratiquer le renoncement, pour satisfaire le besoin de l'avidité d'argent en tant que telle.

Une frénésie *abstraite* avec pour conséquence d'agir comme un **effet dissolvant sur les communautés**. Sur les communautés anciennes dont l'économie reposait pour l'essentiel sur les valeurs d'usage.

Ainsi chez les Grecs et les Romains.

L'avidité d'argent ou frénésie d'enrichissement signifie nécessairement le déclin des anciennes communautés. D'où l'opposition que l'argent suscite. L'argent lui-même est la *communauté* et ne peut en tolérer aucune autre qui lui soit supérieure.

Mais cela présuppose le complet développement des valeurs d'échange et donc d'une organisation de la société qui corresponde à ce développement.

Dans l'antiquité, la valeur d'échange n'était pas le *nexus rerum*¹; elle n'apparaît ainsi que chez les peuples commerçants, mais qui ne faisaient que du *commerce de transit* et ne produisaient pas eux-mêmes. Du moins, chez les Phéniciens, Carthaginois, etc., cela était chose secondaire. Ils ont pu vivre dans les interstices de l'antiquité tout aussi bien que les Juifs en Pologne ou au moyen âge. C'est au contraire ce monde de l'antiquité lui-même qui a été la condition préalable pour ces peuples de marchands. Du reste, ils vont à leur perte chaque fois qu'ils entrent sérieusement en conflit avec des communautés antiques.

Chez les Romains, les Grecs, etc., l'argent apparaît d'abord de façon ingénue dans ses deux premières déterminations, mesure et moyen de circulation, pas très développé, du reste, dans ces deux déterminations. Mais dès qu'on bien leur commerce, etc., se développe, ou que, comme chez les Romains, la conquête leur rapporte de l'argent en masse, bref, tout à coup, à un stade donné de leur développement économique, l'argent apparaît nécessairement dans sa 3e détermination, et, au fur et à mesure qu'il se développe dans celle-ci, comme déclin de leur communauté.

qu'avait emportée avec lui le jeune Polydore. Virgile écrit : « A quels forfaits pousses-tu le cœur des mortels, *maudite faim de l'or*. ».

¹ « ce qui unit les choses »

Or il en va différemment lorsque l'argent, dans cette troisième détermination, au-delà donc de la simple circulation marchande, se trouve investi **dans le travail salarié**. Il devient alors un *moment* du processus de la production et le moteur de nouvelles « forces productives, matérielles et intellectuelles ».

Mais il faut l'observer : tout le développement qui va suivre sur les vertus du travail salarié n'envisage à aucun moment *la condition d'exploitation* qui est au principe de cette production de richesse. Le seul critère pris en compte est celui de l'universalité du *travail abstrait* mis en œuvre à la différence du travail servile comme l'esclavage.

Pour agir de manière productive, il faut, comme nous l'avons vu, que l'argent dans sa 3e détermination ne soit pas seulement présupposition, mais également résultat de la circulation et, qu'en tant qu'il est sa présupposition, il soit un moment¹ d'elle, quelque chose de posé par elle. Chez les Romains, par exemple, où il avait été pillé et ramené du monde entier, ça n'était pas le cas.

La simple détermination de l'argent proprement dit veut que l'argent ne puisse exister comme moment développé de la production que là où existe *le travail salarié*. Et donc aussi que, là où existe le travail salarié, bien loin de dissoudre la forme sociale, l'argent soit au contraire une condition de son développement et un moteur du développement de toutes les forces productives, matérielles et intellectuelles.

Un individu singulier peut encore aujourd'hui accéder par hasard à la fortune, et sa possession peut donc agir de façon aussi dissolvante sur lui que jadis sur les communautés de l'antiquité. Mais la dissolution de cet individu dans la société moderne n'est elle-même que l'enrichissement de la partie productive de cette société. Le possesseur d'argent au sens antique est dissous par le procès industriel qu'il sert à son insu et malgré lui. La dissolution ne concerne que sa personne. En tant que représentant matériel de *la richesse universelle*, en tant qu'il est *la valeur d'échange individualisée*, l'argent doit être immédiatement objet, but et produit du travail universel, du travail de tous les individus singuliers. Le travail doit produire immédiatement la valeur d'échange, c'est-à-dire l'argent. Il doit donc être *travail salarié*. Du coup, la frénésie d'enrichissement devient pulsion de tous; dans la mesure où chacun veut produire de l'argent, il crée la richesse universelle. C'est seulement ainsi que la frénésie d'enrichissement universelle peut devenir la source de la richesse universelle qui se recrée sans cesse. Dans la mesure où le travail est travail salarié, où son but est immédiatement l'argent, la richesse universelle est *posée* comme son but et son objet. (...)

L'argent comme but devient ici moyen de la disposition universelle au travail. On produit la richesse universelle pour s'emparer de son représentant. Ainsi sont ouvertes les sources réelles de la richesse. Dans la mesure où le but du travail n'est pas un produit particulier, en rapport particulier avec les besoins particuliers de l'individu, mais de l'argent, la richesse sous sa forme universelle, la disposition de l'individu au travail n'a dans un premier temps pas de limite; elle est indifférente à sa particularité et prend toute forme qui sert ce but; elle est ingénieuse dans la création de nouveaux objets pour le besoin social, etc.

Il est donc clair qu'avec le travail salarié comme base l'argent n'a pas des effets dissolvants, mais productifs; tandis que la communauté antique est déjà en soi en contradiction avec le travail salarié comme base universelle.

L'industrie universelle n'est possible que là où n'importe quel travail produit la richesse universelle, et non une forme déter-

¹ « un moment » : autrement dit la *phase organique* d'un processus, celui de la production-circulation.

minée de celle-ci; et donc là, où, également, le salaire de l'individu est argent. Sinon ne sont possibles que des formes particulières d'activité. La valeur d'échange comme produit immédiat du travail est argent en tant que son produit immédiat. Le travail immédiat qui produit la valeur d'échange comme telle est donc travail salarié. Là où l'argent n'est pas lui-même la communauté, il faut nécessairement qu'il dissolve la communauté. L'homme de l'antiquité pouvait acheter immédiatement du travail, un esclave; mais l'esclave ne pouvait pas acheter d'argent avec son travail. L'accroissement de l'argent pouvait rendre les esclaves plus chers, mais ne pouvait pas rendre leur travail plus productif. L'esclavage des *négres* - esclavage purement industriel - qui disparaît de toute façon avec le développement de la société bourgeoise et est incompatible avec lui, *présuppose* le travail salarié et s'il n'existait pas, à côté de cet esclavage, d'autres Etats libres pratiquant le salariat, s'ils étaient isolés, tous les éléments de la situation sociale dans les Etats reposant sur l'esclavage des Noirs se changeraient aussitôt en formes précivilisées. (...)

La « ruse » de l'histoire, au sens quasi hégélien¹ de l'expression, aura été que la conquête coloniale, guidée entre autres raisons par la soif de l'or, aura eu pour conséquence majeure d'élargir à la terre entière le champ des échanges commerciaux et de créer ainsi les conditions d'une universalité marchande. Et cela « dans le dos des individus ».

La protohistoire du développement de la société industrielle moderne est inaugurée par l'avidité universelle d'argent, aussi bien de la part des individus que de celle des Etats. Le développement réel des sources de la richesse se déroule pour ainsi dire dans leur dos, comme moyen de s'emparer du représentant de la richesse. Quand, comme en Espagne, il ne provient pas de la circulation, mais est trouvé en chair et en os, la nation s'appauvrit, tandis que les nations qui doivent travailler pour l'enlever aux Espagnols développent les sources de richesse et s'enrichissent réellement. Si donc la mise au jour, la découverte d'or dans de nouvelles parties du monde, de nouveaux pays, joue un tel rôle dans l'histoire de la Révolution, c'est parce qu'ici la colonisation est improvisée, se déroule de manière artificiellement forcée. La chasse à l'or dans tous les pays conduit à leur découverte; à la formation de nouveaux Etats; tout d'abord à l'extension des marchandises entrant dans la circulation, [entraînant] de nouveaux besoins et attirant des parties du monde éloignées dans le procès d'échange et de métabolisme. De ce côté, il était donc aussi, en tant que représentant universel de la richesse, en tant que valeur d'échange individualisée, un double moyen d'élargir la richesse vers l'universalité et d'étendre les dimensions de l'échange à la terre tout entière; de parvenir pour la première fois à créer, du point de vue de la matière et de l'espace, l'*universalité* réelle de la valeur d'échange. Mais c'est une caractéristique inhérente à la détermination où il est développé ici que l'illusion sur sa nature, c'est-à-dire le maintien d'une de ses déterminations dans son abstraction, et la non-perception des contradictions qui y sont contenues, lui donne cette signification réellement magique, dans le dos des individus. Il devient effectivement, par cette détermination qui se contredit elle-même et donc illusoire, par cette abstraction qui est sienne, cet énorme instrument dans le développement réel des forces productives sociales.

¹ Hegel parle plutôt de la ruse de la Raison. La Raison qui gouverne le monde se réalise dans l'histoire, selon lui, à travers des événements d'apparence passionnelle sans rapport avec elle. « L'intérêt particulier la passion, *écrit-il*, est inséparable de l'affirmation active de l'universel (...) On peut appeler *ruse de la Raison* le fait qu'elle laisse agir à sa place les passions, en sorte que c'est seulement le moyen par lequel elle parvient à l'existence qui éprouve des pertes et subit des dommages. » (G.W.F. Hegel, *La Raison dans l'Histoire*, Bibliothèques 10/18, Paris 1998, p. 129)

La suite du raisonnement demeure axée sur la catégorie de **communauté**, une communauté abstraite dans le cas de la société bourgeoise où les liens sociaux de l'individu se trouvent brisés par son statut de salarié prétendument libre¹. La *valeur* semble ici agir comme une pure instance logique subsumant à la fois le capital et le travail salarié. Du travailleur, il est affirmé qu'il est aliéné. Or la catégorie philosophique d'**aliénation** fait ici manifestement écran à la réalité plus prosaïquement violente de l'**exploitation**.

Le présupposé élémentaire de la société bourgeoise est que le travail produise immédiatement la valeur d'échange, donc de l'argent; et qu'ensuite l'argent achète tout aussi immédiatement le travail et n'achète donc le travailleur que pour autant qu'il aliène lui-même son activité dans l'échange. Le *travail salarié* d'un premier côté, le *capital* d'un second ne sont donc que d'autres formes de la valeur d'échange développée et de l'argent en tant qu'il est son incarnation. L'argent est ainsi immédiatement à la fois la *communauté réelle*, dans la mesure où elle est la substance universelle de l'existence pour tous et en même temps le produit collectif de tous. Mais dans l'argent, comme nous l'avons vu, la communauté est à la fois pure abstraction, pure chose extérieure et contingente pour l'individu singulier et en même temps pur moyen de sa satisfaction en tant qu'il est individu singulier isolé. La communauté antique présuppose une tout autre relation de l'individu pour soi. Et donc le développement de l'argent dans sa 3^e détermination brise cet individu. Toute production est une objectivation de l'individu. Mais dans l'argent (valeur d'échange), l'objectivation de l'individu n'est pas celle de l'individu dans sa détermination naturelle, mais de lui en tant qu'il est posé dans une détermination (dans un rapport) sociale qui lui est en même temps extérieure.

Le manuscrit enchaîne à présent une série d'observations qui manquent de véritable consistance, soit qu'elles multiplient les redites, soit qu'elles prennent l'allure de brèves notes mises en réserve par des parenthèses.

Retenons ces notes sur les différents aspects de **l'accumulation**.

(...)

Chez tous les peuples anciens, l'accumulation d'or et d'argent apparaît à l'origine comme privilège sacerdotal et royal, étant donné que le dieu et le roi des marchandises ne ressortit qu'aux dieux et aux rois. Eux seuls méritent de posséder la richesse comme telle. D'un côté, cet accumulation n'est destiné qu'à l'étalage du superflu, c'est-à-dire de la richesse en tant que chose dominicale, extraordinaire; qu'aux cadeaux destinés aux temples et à leurs dieux; qu'aux objets d'art publics; et enfin n'est là que comme moyen d'*assurance* en cas de catastrophes extraordinaires, pour l'achat d'armes, etc.

Plus tard, accumuler devient une politique chez les Anciens. Le *trésor de l'Etat*, comme fonds de réserve, et le temple sont les banques originelles où se conserve cette chose sacrée entre toutes.

L'accumulation et l'emmagasinement atteignent leur dernier stade de développement dans les banques modernes; mais ici avec une détermination plus développée encore.

D'un autre côté, chez les personnes privées, l'emmagasinement apparaît comme mise en sûreté de la richesse sous sa forme pure et durable face aux vicissitudes du monde extérieur, forme dans laquelle elle peut être *enterrée*, etc., bref, entre dans des rapports *tout à fait secrets* avec l'individu. Ceci se produit encore, à une grande échelle historique, en Asie. Se répète lors de toutes les paniques, guerres, etc., dans la société civile qui re-

¹ Libre au sens où il est affranchi de toute contrainte issue des structures sociales féodales (celles notamment du servage). La fiction du « travailleur libre » est déterminante dans le statut du salarié engagé dans le processus de la production capitaliste.

tombe alors dans l'état barbare. Même chose pour l'accumulation de l'or, etc., comme ornements et signes de prestige chez les semi-barbares. Mais une partie très importante et toujours croissante est retirée de la circulation comme objet de luxe dans la société bourgeoise la plus développée (voir Jacob¹, etc.).

Avec cette anecdote savoureuse sur le personnage de Rothschild².

Comme représentant de la richesse universelle, le fait de le conserver, sans le livrer à la circulation et sans l'utiliser pour des besoins particuliers, est justement preuve de la richesse des individus; et, dans la mesure exacte où l'argent se développe dans ses différentes déterminations, c'est-à-dire où la richesse comme telle devient l'étalon universel de la valeur de l'individu, on assiste à un irrésistible besoin d'étaler celle-ci aux regards, il y a *exhibition* d'or et d'argent, tout comme Monsieur de Rothschild a fait encadrer et accrocher, en guise d'armoiries dignes de lui, deux billets de banque de 100.000 £ chacun, je crois. L'ostentation barbare de l'or, etc., n'est qu'une forme un peu plus naïve de cette forme moderne, étant donné qu'elle se produit avec moins de référence à l'or comme monnaie. Dans le premier cas, c'est encore le simple *éclat* de celui-ci qui joue. Dans l'autre, sa réflexion humoristique. L'humour repose sur le fait qu'il n'est pas utilisé comme argent; l'important est ici la forme opposée à la circulation.

Nous découvrons à présent les dernières pages de ce chapitre sur l'argent.

Elles envisagent les critères qui ont privilégié l'accumulation de l'or par rapport aux autres marchandises, et d'abord celui de la **durabilité** :

L'accumulation de toutes les autres marchandises remonte moins aux origines que celle de l'or et de l'argent: 1) à cause de leur caractère périssable. Les métaux représentent en soi le durable face aux autres marchandises; si ce sont eux que l'on accumule de préférence, c'est aussi à cause de leur plus grande rareté et de leur caractère exceptionnel d'instruments de production par excellence. Les métaux précieux, en tant qu'ils ne sont pas soumis à l'oxydation par l'air, sont à leur tour moins périssables que les métaux vils. Ce qui est périssable dans les autres marchandises, c'est justement leur forme; mais c'est cette forme qui leur donne aussi leur valeur d'échange, tandis que leur valeur d'usage consiste en l'abolition de cette forme dans la consommation. Par contre, pour l'argent, c'est sa substance, sa matérialité qui est elle-même la forme dans laquelle il représente la richesse. Si l'argent apparaît comme marchandise universelle en tous lieux, selon la détermination de l'espace, il apparaît maintenant comme marchandise universelle selon la détermination du temps. Il se conserve comme richesse à toutes les époques. Durée spécifique de la richesse. Il est le trésor que ne dévorent ni les mites ni la rouille³. Toutes les marchandises ne sont qu'argent péris-

¹ En référence à un ouvrage de 1831 du négociant anglais William Jacob sur la production et la consommation des métaux précieux.

² L'anecdote sera reprise en note dans la *Contribution* de 1859 mais en taisant, cette fois, le nom de Rothschild. Marx écrit : « Un exemple montre combien l'*inner man* (l'homme intérieur) reste inchangé chez l'individu possesseur de marchandises, même s'il est civilisé et devenu capitaliste ; c'est celui de ce représentant londonien d'une banque cosmopolite qui avait trouvé comme blason adéquat un billet de banque de 100.000 livres sterling qu'il avait pendu au mur sous verre et encadré. Le piquant de l'affaire, c'est le regard condescendant et ironique que, du haut de sa distinction, le billet de banque laisse tomber sur la circulation. » (*Contribution à la critique de l'économie politique*, Editions sociales, 1977, p. 99, note 1).

³ Dans la *Contribution* de 1859, Marx reprendra la formulation, écrivant : « Le thésauriseur méprise les jouissances séculières, temporelles et éphémères, pour poursuivre l'éternel trésor que ne rongent ni les

sable; l'argent est la marchandise impérissable. L'argent est la marchandise omniprésente; la marchandise n'est qu'argent local. Or l'accumulation est par essence un procès qui se déroule dans le temps.

(...)¹

Le second critère réside dans la **facilité** que représente la thésaurisation de l'or dans sa dimension abstraite « de richesse en général », d' « accumulation pure et simple ».

2) L'amasement d'autres marchandises est à un double titre, abstraction faite de leur caractère périssable, différente par absence de l'amasement d'or et d'argent qui sont ici identiques à la monnaie.

D'une part, l'amasement d'autres marchandises n'a pas le caractère d'amasement de richesse en général, mais de telle richesse particulière, et est donc lui-même un acte de production particulier qui ne se réduit pas à l'accumulation pure et simple. Engranger des céréales requiert des installations particulières, etc. Il ne suffit pas d'accumuler des moutons pour devenir berger; amasser des esclaves ou des terres rend nécessaires des rapports de domination et de servitude, etc. Tout ceci requiert donc des rapports déterminés et des actes distincts de l'accumulation pure et simple, de l'accroissement en tant que tel de la richesse.

D'autre part, pour réaliser ensuite comme richesse universelle la marchandise amassée, pour m'approprier la richesse sous toutes ses formes particulières, je dois faire commerce de la marchandise particulière que j'ai amassée, me faire négociant en céréales, en bétail, etc

Or l'argent, en tant que représentant universel de la richesse, me dispense de tout cela.

Or, tout autonome qu'il paraît, ainsi thésaurisé, l'argent n'est pas, dans la réalité, sans relation organique et donc sans dépendance avec la circulation marchande et avec la production.

Marx mobilise sur ce thème un vocabulaire hégélien plutôt technique² pour développer le processus qui unit la « forme universelle » de la richesse aux « richesses réelles ».

L'accumulation d'or et d'argent, de monnaie, est la première apparition historique de la collecte de capital et son premier moyen d'importance; mais, en tant que telle, elle n'est pas encore accumulation de capital. Pour cela, il faudrait que soit posé comme moment et moyen de l'amasement le retour dans la circulation de ce qui a été accumulé.

L'argent, dans sa détermination ultime et achevée, se manifeste donc de tous côtés comme une contradiction qui se résout elle-même, qui tend à sa propre résolution.

Comme *forme universelle de la richesse*, il a face à lui le monde entier des richesses réelles. Il en est la pure abstraction - et donc, ainsi fixé, relève de l'imagination pure. Là où la richesse semble exister en tant que telle sous une forme tout à fait ma-

mites ni la rouille, qui est à la fois si totalement céleste et si totalement terrestre. » (Éditions sociales, 1977, p. 94).

¹ Marx cite ici longuement des extraits de l'ouvrage de l'économiste et statisticien anglais William Petty, *Several essays in Political arithmetick*, London 1699.

² Mais on comprendra aisément que dépenser l'or que je possède en « Etre-pour-moi », c'est nécessairement le poser, l'abandonner comme « Etre-pour-d'autres »...

térielle, tangible, il n'a son existence que dans ma tête, est une pure chimère: Midas¹.

D'autre part, comme *représentant matériel de la richesse universelle*, il n'est réalisé que dans la mesure où il est rejeté dans la circulation où il disparaît en s'échangeant contre les modalités particulières et singulières de la richesse. Dans la circulation, il reste comme moyen de circulation; mais il est perdu pour l'individu qui accumule, et cette disparition est la seule façon possible de l'assurer comme richesse. Sa réalisation, c'est la dissolution en jouissance singulière de ce qui a été emmagasiné. Il peut alors être réemmagasiné par d'autres individus singuliers, mais alors le même procès recommence. Je ne peux poser réellement son Etre-pour-moi que dans la mesure où je l'abandonne comme pur Etre-pour-d'autres. Si je cherche à le fixer, il se volatilise sous la main en pur fantôme de la richesse réelle.

En outre: vouloir l'accroître en l'amassant, sa propre quantité étant alors la mesure de sa valeur, se révèle à son tour erroné. Si les autres richesses ne s'amassent pas, il perd lui-même sa valeur dans la mesure même où il a été amassé. Ce qui apparaît comme son accroissement est en fait sa diminution. Son autonomie n'est qu'apparence; son indépendance vis-à-vis de la circulation n'existe qu'en référence à elle, référence qui est une dépendance.

Il prétend être marchandise universelle, mais, en raison de la particularité naturelle de cette marchandise universelle, il est à son tour une marchandise particulière dont la valeur dépend de l'offre et de la demande, tout comme elle varie avec ses coûts de production spécifiques. Et comme il s'incarne dans l'or et l'argent, il devient unilatéral sous chaque forme réelle; tant et si bien que si l'un apparaît comme monnaie, l'autre apparaît comme marchandise particulière et vice versa et qu'ainsi chacun se manifeste dans les deux déterminations. En tant qu'il est la richesse absolument sûre, tout à fait indépendante de mon individualité, il est en même temps, en tant qu'il m'est tout à fait extérieur, l'absolu Incertain qui peut m'être enlevé par n'importe quel hasard. Il en va de même pour les déterminations tout à fait contradictoires de l'argent comme mesure, moyen de circulation et argent en tant que tel.

Enfin, il se contredit encore dans la dernière détermination, puisqu'il est censé représenter la valeur comme telle, alors qu'en fait il ne représente qu'un quantum identique de valeur variable. Il s'abolit donc comme valeur d'échange *achevée*.

En tant que simple mesure, il est déjà nié en lui-même comme moyen de circulation; et en tant que moyen de circulation et mesure, il est nié en lui-même comme argent. La négation de soi dans la dernière détermination est donc en même temps sa négation de soi dans les deux premières. Nié comme *simple forme universelle de la richesse*, il doit donc se réaliser dans les substances particulières de la richesse effective; mais tout en faisant ainsi ses preuves de *représentant matériel* de la totalité de la richesse, il doit en même temps se maintenir comme forme universelle.

Son entrée dans la circulation doit elle-même être un moment de son maintien chez lui-même, et son maintien chez lui-même être une entrée dans la circulation. Cela signifie que, comme valeur d'échange réalisée, il doit en même temps être posé comme procès où la valeur d'échange se réalise. Il est en même temps la négation de soi en tant que forme de chose et seulement de chose, en tant que forme de richesse à la fois extérieure et contingente par rapport aux individus. Il doit au contraire apparaître comme production de la richesse et celle-ci comme résul-

¹ En référence au roi mythologique grec Midas que le don de transformer en or tout ce qu'il touchait avait exposé au péril de ne plus pouvoir se nourrir.

tat des relations qu'entretiennent les individus dans la production.

La valeur d'échange est donc maintenant déterminée comme procès, non plus comme simple chose pour laquelle la circulation n'est qu'un mouvement extérieur, ou qui existe comme individu dans une matière particulière; elle est déterminée comme relation à soi-même par l'entremise du procès de la circulation.

D'autre part, la circulation elle-même n'est plus là seulement comme simple procès d'échange de marchandises contre de l'argent et d'argent contre des marchandises, comme simple mouvement médiateur permettant de réaliser les prix des différentes marchandises, de les rendre égales les unes aux autres en tant que valeurs d'échange, avec alors le double phénomène suivant, extérieur à la circulation: d'un côté, la valeur d'échange présumée, le retrait final de la marchandise passant dans la consommation, donc l'anéantissement de la valeur d'échange, de l'autre, le retrait de l'argent, son autonomisation vis-à-vis de sa substance qui n'est elle-même qu'une autre forme de son anéantissement. C'est maintenant la valeur d'échange elle-même, et plus seulement la valeur d'échange en général, mais la valeur d'échange mesurée, qui doit, en tant même que pré-supposition, apparaître comme étant posée par la circulation et, étant posée par la circulation, apparaître comme lui étant elle-même présumée. Le procès de circulation doit apparaître tout autant comme procès de production des valeurs d'échange. D'un côté, donc, la valeur d'échange repasse dans le travail, de l'autre, l'argent repasse dans la valeur d'échange; mais une valeur d'échange qui est maintenant posée dans une détermination approfondie. Dans la circulation, le prix *déterminé* est présumé et elle ne le pose en tant qu'argent que formellement. Le caractère *déterminé* de la valeur d'échange elle-même, la mesure des prix doit apparaître maintenant elle-même comme acte de la circulation.

Ainsi posée, la valeur d'échange est le *capital*, et la circulation est en même temps posée comme acte de production.

(...)

*
* *

Ce dernier énoncé nous offre la transition vers le *chapitre du Capital*. Ce sera l'objet de notre prochain fascicule.

2.1. La question de l'argent des *Grundrisse* au livre I du *Capital* : une vue synoptique

Cette vue d'ensemble permet de saisir les relations entre les énoncés des chapitres consacrés à la monnaie dans les trois écrits.

<i>Grundrisse</i> (1857-1858)	<i>Contribution à la critique de l'économie politique</i> (1859)	<i>Le Capital</i> , Livre 1 (1867 ¹)
Le cours de la monnaie	Ch. 2 - La monnaie ou la circulation simple	Ch. 3 - La monnaie ou la circulation des marchandises
a) L'argent comme mesure des valeurs b) L'argent comme moyen de circulation	1. Mesure des valeurs 2. Moyen de circulation	1. Mesure des valeurs 2. Moyen de circulation
	a) La métamorphose des marchandises b) La circulation de la monnaie c) Le numéraire. Le signe de valeur	a) La métamorphose des marchandises b) Cours de la monnaie c) Le numéraire ou les espèces. Le signe de valeur
c) L'argent comme représentant de la richesse (amassement de l'argent, auparavant encore l'argent comme matière universelle des contrats, etc.)	3. La monnaie a) Thésaurisation b) Moyen de paiement c) Monnaie universelle	3. La monnaie ou l'argent a) Thésaurisation b) Moyen de paiement c) La monnaie universelle

La comparaison montre une remarquable continuité dans la démarche analytique.

¹ En référence à la première édition française traduite par J. Roy et revue par Marx. Sauf quelques variantes mineures (« Monnaie mondiale » au lieu de « Monnaie universelle », par exemple) la structure du chapitre est la même dans la 4e édition allemande de 1890 telle que traduite par Jean-Pierre Lefebvre (Editions sociales, coll. *Les essentielles*, Paris 2016).

2.2. Marx à Engels, le 2 avril 1858 « un short outline of the first part »

Nous reproduisons sous ce titre un large extrait de la lettre que Marx adresse à Engels ce 2 avril 1858¹, une date significative en ce qu'elle correspond aux derniers jours, semble-t-il², de la rédaction du manuscrit des *Grundrisse*.

Marx fournit à son ami une vue d'ensemble sur ses travaux en cours.

(...)

Ce qui suit est un *short outline of the first part*³. Toute cette merde doit se diviser en 6 livres : 1. Du capital, 2. Propriété foncière, 3. Travail salarié, 4. Etat, 5. Commerce international, 6. Marché mondial⁴.

1. *Le Capital* se subdivise en 4 sections: a) Capital en général. (*C'est le sujet du premier fascicule.*) b) *La concurrence* ou action réciproque des nombreux capitaux. c) *Le crédit*, où le capital apparaît comme un élément général face aux capitaux particuliers. d) *Le capital par actions*, en tant que forme la plus accomplie (débouchant sur le communisme), avec en même temps toutes ses contradictions. La transition du capital à la propriété foncière est en même temps historique, puisque la forme moderne de la propriété foncière est le produit de l'action du capital sur la propriété foncière féodale, etc. De même, le passage de la propriété foncière au travail salarié n'est pas seulement dialectique, mais aussi historique, puisque le dernier produit de la propriété foncière moderne est l'instauration généralisée du travail salarié, qui, ensuite, apparaît comme la base de toute cette merde⁵.

Well (it is difficult for me to-day to write⁶), venons-en maintenant au *corpus delicti*⁷.

1. *Capital. Première section. Le capital en général.* (Dans toute cette section, on prendra comme hypothèse que le salaire du travail est toujours égal à son minimum. Les fluctuations du salaire lui-même, baisse ou hausse au-dessus du minimum, font partie de l'étude du travail salarié. En outre, on pose la propriété foncière = 0, c'est-à-dire que la propriété foncière en tant que rapport économique particulier ne nous intéresse pas encore ici. C'est seulement par cette démarche qu'il est possible de ne pas toujours parler de tout à propos de tous les rapports.)

1. *Valeur.* Réduite purement et simplement à la quantité de travail. Le temps comme mesure du travail. La valeur d'usage, qu'on la considère d'un point de vue subjectif, comme *usefulness* (utilité) du travail, ou d'un point de vue objectif, comme *utility* (possibilité d'utilisation) du produit - la valeur d'usage, donc, apparaît ici seulement comme la condition matérielle préalable de la valeur, qui, provisoirement, n'entre pas du tout dans la détermination de la

¹ C5, pp. 169-175.

² Une indication en ce sens nous est fournie par l'annonce que Marx fait à Engels, le 31 mai 1858, qu'il a commencé la rédaction des pages de la *Contribution* de 1859: « Maintenant, écrit-il, je suis en état de travailler et je vais commencer tout de suite la rédaction pour l'impression. » (C5, p. 189). A cette date, il rentre d'un long séjour à Manchester (du 6 au 24 mai 58) où il a pu se reposer et retrouver des forces après une période d'intense labeur et de soucis domestiques qui avaient altéré sa santé.

³ (*une brève ébauche de la première partie*).

⁴ Et cela conformément au plan qu'il communiquait à Ferdinand Lassalle dans sa lettre du 22 février 1858. (C5, pp. 138-141)

⁵ « die dann als Basis der ganzen Scheiße erscheint » (MEW, Band 29, p. 312). La version anglaise a retenu une version moins triviale : « witch then appears as the basis of the whole business », lit-on. (MECW, vol. 40, p. 298).

⁶ *Bon (il m'est difficile aujourd'hui d'écrire).*

⁷ Au corps du délit.

forme économique. La valeur en tant que telle n'a pas d'autre « matière » que le travail lui-même. Cette définition de la valeur, donnée tout d'abord allusivement par Petty¹, puis nettement dégagée chez Ricardo², n'est que la forme la plus abstraite de la richesse bourgeoise. Elle suppose déjà en elle-même: 1. l'abolition du communisme naturel (Inde, etc.) ; 2. la suppression de tous les modes de production non évolués et pré-bourgeois, où l'échange ne domine pas encore la production dans toute son ampleur. Bien qu'abstraction, c'est une abstraction historique à laquelle on n'a pu procéder précisément que sur la base d'une évolution économique déterminée de la société. Toutes les objections contre cette définition de la valeur sont empruntées à des rapports de production moins développés, ou bien elles reposent sur la confusion qui consiste à opposer à cette valeur, sous cette forme abstraite et non développée, des déterminations économiques plus concrètes, dont la valeur a été abstraite, et qui, par suite, peuvent d'autre part être considérées comme le développement ultérieur de celle-ci. Etant donné l'obscurité de messieurs les économistes eux-mêmes, sur le point de savoir quels sont les rapports de cette abstraction avec des formes ultérieures plus concrètes de la richesse bourgeoise, ces objections étaient *plus ou moins* justifiées.

De cette contradiction qui oppose les caractères généraux de la valeur à son existence matérielle dans une marchandise déterminée, etc. - ces caractères généraux étant identiques à ceux qui apparaissent plus tard dans l'argent - résulte la catégorie de l'argent.

2. Argent.

Quelques mots sur les métaux précieux en tant que supports de l'argent dans ses divers rapports.

a) *L'argent en tant qu'étalon.* Quelques commentaires marginaux sur l'étalon idéal chez Stewart³, Attwood⁴, Urquhart⁵, sous une forme plus compréhensible, chez les prédicateurs de la monnaie-travail (Gray⁶, Bray⁷, etc. ; à l'occasion quelques coups de bâton sur les proudhoniens). La valeur de la marchandise, traduite en argent, est son *prix*, qui, provisoirement, apparaît sous une forme qui ne se différencie de la valeur que de *cette manière purement formelle*. D'après la loi générale de la valeur, une quantité déterminée d'argent ne fait alors qu'exprimer une certaine quantité de travail matérialisé. Pour autant que l'argent est étalon, il est indifférent que sa valeur propre soit variable.

b) *L'argent en tant que moyen d'échange ou la circulation simple.* Il n'y a lieu de considérer ici que la forme simple de cette circulation. Toutes les circonstances qui la déterminent par la suite n'en font pas partie, elles ne seront donc envisagées que plus tard (elles supposent des rapports plus évolués). Si nous nommons la marchandise M et l'argent A, la circulation simple présente certes les deux mouvements circulaires ou conclusions: M-A-A-M et A-M-M-A (ce dernier constitue la transition vers c) mais le point de départ et le point d'arrivée ne coïncident absolument pas ou sinon par pur hasard. L'essentiel des prétendues lois établies par les théoriciens de l'économie ne considère pas la circulation de l'argent dans ses limites propres, mais en tant que subsumée sous des mouvements supérieurs et déterminée par eux. Tout cela est à écarter. (Fait partie pour une part de la théorie du crédit; mais pour une part aussi à considérer à des points où l'argent réapparaît, mais où il a subi d'autres déterminations.) Ici, il s'agit donc de l'argent en tant que

¹ Sir William Petty (1623-1687), économiste et statisticien, l'un des fondateurs de l'économie politique anglaise classique.

² Une claire reconnaissance de filiation intellectuelle.

³ Sir James Stewart (1712-1780), économiste anglais, l'un des derniers représentants du mercantilisme.

⁴ Thomas Attwood (1783-1856), banquier anglais et homme politique radical bourgeois.

⁵ David Urquhart (1805-1877), diplomate, publiciste et homme politique anglais. Tory et turcophile notoire, il a été le fondateur et le rédacteur en chef du journal *The Free Press*.

⁶ John Gray (1798-1850), socialiste utopiste anglais, élève de Robert Owen.

⁷ John Francis Bray (1809-1895), lui aussi socialiste utopiste anglais et partisan de Robert Owen.

moyen de circulation (*monnaie*). Mais aussi en tant que *réalisation* (pas seulement évanescence) du prix. De la définition simple, suivant laquelle la marchandise dès qu'on la pose en tant que *prix*, est déjà échangée idéalement contre de l'argent, avant de l'être effectivement, résulte logiquement cette importante loi économique que *la masse des moyens de circulation est déterminée par les prix et non l'inverse*. (Ici, quelques remarques historiques à propos de la polémique sur ce point.) Il résulte en outre que la vitesse peut remplacer la masse, mais qu'une *masse déterminée* est nécessaire pour les actes d'échange simultanés dans la mesure où ceux-ci ne se comportent pas réciproquement comme + et -, équivalence et restriction qu'on n'a toutefois à aborder à ce point du développement que par anticipation. Je n'entre pas ici dans les détails du développement ultérieur de cette section. Remarque seulement que la non-coïncidence de M-A et de A-M est la forme la plus abstraite et la plus superficielle sous laquelle s'exprime la possibilité des crises. Du développement de la loi qui détermine la masse en circulation par les prix, il résulte qu'on fait sur ce point des hypothèses qui ne sont nullement valables pour tous les stades de la société. D'où la stupidité qu'il y a à mettre par ex. tout bonnement en parallèle avec les rapports commerciaux modernes l'afflux à Rome de l'argent provenant d'Asie et sa répercussion sur les prix d'alors. Les définitions les plus abstraites, si on les soumet à un examen plus précis, font apparaître toujours une base déterminée, concrète, historique. (*Of course* (Naturellement) puisqu'elles en sont déduites dans cette détermination.)

c) L'*argent en tant qu'argent*. C'est le développement de la forme A-M-M-A. L'argent en tant qu'existence autonome de la valeur par rapport à la circulation; existence matérielle de la richesse abstraite. Se manifeste déjà dans la circulation pour autant qu'il n'apparaît pas seulement en tant que moyen de circulation, mais en tant que réalisant un prix. Dans sa qualité de c, dont a et b n'apparaissent que comme des fonctions, l'argent est la marchandise générale des contrats (ici le caractère variable de sa valeur, déterminée par le temps de travail, prend de l'importance) objet de hoarding¹. (Cette fonction apparaît importante en Asie aujourd'hui encore et d'une façon générale dans le monde antique et au moyen âge. Elle subsiste à présent dans le système bancaire mais n'a qu'un rôle subordonné. Dans les périodes de crise, importance de l'argent à nouveau sous cette forme. L'argent considéré sous cette forme avec les delusions² qu'il engendre dans toute l'histoire mondiale, etc. Propriétés destructrices, etc.) En tant que réalisation de toutes les formes supérieures sous lesquelles la valeur apparaîtra; formes définitives, extérieurement, conclusion de tous les rapports de valeur. Mais l'argent cesse d'être un rapport économique quand il est figé sous cette forme qui s'éteint, se dissout, dans son support matériel, argent ou or. D'autre part, dans la mesure où il entre dans la circulation et s'échange à nouveau contre M, le processus final, la consommation de la marchandise, se situe de nouveau en dehors du rapport économique. La circulation simple de l'argent n'implique pas le principe d'auto-reproduction, et renvoie donc à d'autres catégories qui se situent au-delà d'elle-même. Dans l'argent - comme le montre le développement de ses déterminations - est posée l'exigence de la valeur qui entre dans la circulation, s'y conserve et en même temps l'implique: le *capital*. Cette transition est aussi historique. La forme antédiluvienne du capital est le capital de négoce, qui développe toujours de l'argent. En même temps, naissance du véritable capital à partir de l'argent ou du capital commercial qui s'empare de la production.

d) Cette circulation simple considérée pour elle-même - et elle constitue la surface de la société bourgeoise, où les opérations plus profondes, dont elle est issue, se sont effacées - ne présente aucune différence entre les sujets de l'échange, sinon des différences formelles et éphémères. C'est *le royaume de la liberté, de l'égalité, de la propriété fondée sur le « travail »*. L'accumulation, telle qu'elle

¹ De thésaurisation.

² Illusions.

apparaît ici sous la forme de hoarding (thésaurisation), n'est qu'une plus grande capacité d'économie, etc. Ineptie d'une part des théoriciens de l'harmonie économique, modernes freetraders¹ (Bastiat², Carey³, etc.), d'opposer comme étant *leur* vérité, à ces rapports de production plus évolués et à leurs antagonismes, cette vue des choses la plus abstraite et la plus superficielle qui soit. Ineptie des proudhoniens et des socialistes de la même trempe d'opposer les idées d'égalité, etc. correspondant à cet échange d'équivalents (ou présumés tels), aux inégalités, etc. auxquelles cet échange aboutit et d'où il est issu. En tant que loi de l'appropriation dans cette sphère, l'appropriation par le travail apparaît comme un échange d'équivalents, si bien que l'échange ne fait que reproduire la même valeur sous une autre matérialité. Bref, tout ceci est bel et bon, mais se terminera bientôt dans l'épouvante, et ce, par suite de la loi d'équivalence. Nous en arrivons en effet à présent au :

3. *Capital*.

Ceci constitue, à proprement parler, la partie importante de ce fascicule, c'est sur ce point que j'ai le plus besoin de ton opinion. Mais aujourd'hui, je ne peux continuer à écrire; cette saloperie de bile me rend pénible le fait de tenir la plume, et la tête me tourne de la pencher sur le papier. Donc *for next time*⁴.

Salut.

*

La réponse d'Engels, dès le 9 avril suivant, sera à la mesure du caractère plutôt ardu de cet exposé.

Engels lui écrit⁵ :

L'étude de ton abstract du premier demi-fascicule⁶ m'a pris beaucoup de temps, *it is very abstract indeed*⁷, ce qui ne peut être évité dans un exposé si bref; et je suis souvent obligé de me donner beaucoup de peine pour chercher les transitions dialectiques car je me suis tout à fait déshabitué de *all abstract reasoning*⁸. Cette disposition de l'ensemble en 6 livres ne saurait être meilleure et me plaît extrêmement, bien que je ne voie pas encore clairement le passage dialectique de la propriété foncière au salaire. Le développement de l'histoire de l'argent est également très subtil; là non plus, je ne vois pas encore clairement tout le détail, car il me faut souvent commencer par retrouver le soubassement historique. Mais je pense que, dès que j'aurai la fin du capital en général, je verrai mieux la démarche et je t'écrirai plus en détail ce que j'en pense. Le ton abstrait et dialectique de cet Epitome [ce sommaire] disparaîtra évidemment dans la rédaction.

Les deux amis auront l'occasion de s'entendre de vive voix sur ces questions au cours du prochain séjour de Marx à Manchester en mai prochain.

¹ Libre-échangistes, partisans de la non intervention de l'Etat dans la vie économique. Ils étaient les représentants des intérêts de la bourgeoisie industrielle.

² Frédéric Bastiat (1801-1850), économiste français. Marx lui a consacré, en juillet 1857, un bref manuscrit qui sera repris en début des *Grundrisse* sous le titre « Bastiat et Caret ». Dans sa lettre du 16 janvier 1858 à Engels, il parle du personnage avec une pointe de mépris: « De tous les économistes modernes, le consommé de fadaïses le plus concentré qui soit se trouve dans les *Harmonies économiques* de Monsieur Bastiat. Seul un crapaud était capable de mijoter un pot-au-feu aussi harmonieux ». (C5, p. 117). Marx utilisait fréquemment ce terme de *crapauds* pour désigner les petits-bourgeois et bourgeois français en général.

³ Henry Charles Carey (1793-1879), économiste américain partisan du protectionnisme.

⁴ à la prochaine fois.

⁵ C5, pp. 175-176.

⁶ Engels était au courant que l'ouvrage en commande chez l'éditeur Franz Duncker (la future *Contribution à la critique de l'économie politique*) devait paraître sous la forme de fascicules, en plusieurs livraisons (Cf. les lettres de Marx à F. Lassalle du 22.02.58 (C5, p. 143) et du 11 mars 1858 (C5, p.159).

⁷ « C'est en vérité un résumé très abstrait ».

⁸ « de tout raisonnement abstrait ». Engels assume amicalement la difficulté de l'exposé qui lui a été transmis.

Karl Marx et Friedrich Engels

Tranches de vie : l'année 1858

Les travaux théoriques de Marx au cours de cette année se partagent entre la rédaction des *Grundrisse* et celle, dès le mois de mai, de sa *Contribution à la critique de l'économie politique* dont le manuscrit ne sera toutefois achevé qu'au début de l'année suivante.

La contrainte d'assurer les modestes revenus de la famille ne mobilise pas moins ses efforts pour assurer la publication de ses articles, et ceux d'Engels, dans le *New York Daily Tribune* de Charles Dana, ainsi que leurs contributions à la *New American Cyclopaedia*.

Les soucis d'argent de la famille ne sont pas moins constants, à la limite parfois, comme en juillet, de la détresse. Engels ne manquera jamais de venir en aide.

*

05.01.58 Marx presse Engels de lui fournir de la copie pour Charles Dana. Il ne saurait être question pour lui de se détourner de ses travaux actuels (la rédaction des *Grundrisse*) : « (mes autres travaux) me prennent tout mon temps – dussé-je voir la baraque s'écrouler ! ».

Avec cette note alarmante, une quasi mise en demeure à l'adresse de son ami : « Si les affaires de Manchester ne te permettent pas ce mois-ci d'avancer sérieusement ce travail, il me faudra mettre un point final à toute l'affaire et me dédire de mon engagement vis-à-vis de Dana pour l'*Encyclopédie* sous un prétexte quelconque. Le fait d'envoyer de longues listes nouvelles sans finir les précédentes doit lui paraître suspect à la fin et me compromettre ». Puis il poursuit, moralisant : « Je ne voudrais en aucune façon t'imposer un effort nuisible à ta santé. Cependant, il me semble quelquefois que si tu en liquidais un peu tous les deux ou trois jours, ça servirait peut-être de frein à des beuveries qui d'après ce que je sais de Manchester dans la période d'agitation actuelle me paraissent « inévitables » et ne te font aucun bien¹. ».

Engels ne tardera pas à le rassurer dès le lendemain 6 janvier, lui annonçant la suite de ses contributions à l'*Encyclopédie* et de ses articles sur les aspects militaires de l'actualité, notamment en Inde².

07.01.58 Engels a entrepris de lire l'ouvrage du théoricien militaire prussien Carl von Clausewitz, *De la Guerre*.

On retiendra ce commentaire, inspiré de Carl von Clausewitz : « La bataille est à la guerre ce que le paiement en espèces est au commerce ; même si, rare dans la réalité, on n'a besoin d'y recourir que rarement, tout cependant y tend et, à la fin, il faut bien qu'il ait lieu et c'est lui qui décide³. ».

11.01.58 À Engels : « Dans mon travail pour élaborer les *principles*⁴ de l'économie, je suis si fichtrement arrêté par des erreurs de calcul que par désespoir je me suis mis à retravailler rapidement l'algèbre. L'arithmétique m'est toujours restée étrangère. Mais en faisant le détour par l'algèbre, je corrige le tir rapidement. ».

¹ C5, p. 106.

² Marx accuse réception dès le 7 janvier de son article sur le siège et la prise de Lucknow : « Il est fort amusant et réglera les Yankees ». (C5, p. 110)

³ C5, p. 110.

⁴ Marx utilise ici le terme anglais « principles ». Il parle de la rédaction des *Grundrisse*. (C5, p. 113).

- 15.01.58 Marx apprend la mort de Conrad Schramm à Jersey⁵. Engels, le 25.01.58 : « Notre vieille garde fond d'antrement en cette longue période de paix !⁶ ».
- 16.01.58 A Engels, à propos de ses travaux sur l'économie : « J'ai flanqué en l'air toute la théorie du profit telle qu'elle existait jusqu'à présent. ».
- Marx relit la *Logique de Hegel*.** A Engels, dans la même lettre : « Dans la *méthode* d'élaboration du sujet, quelque chose m'a rendu grand service : [par pur hasard], j'avais feuilleté la *Logique* de Hegel - Freiligrath a trouvé quelques tomes de Hegel ayant appartenu à l'origine à Bakounine et me les a envoyés en cadeau. Si jamais j'ai un jour de nouveau du temps pour ce genre de travaux, j'aurais grande envie de rendre, en 2 ou 3 placards d'imprimerie⁷, accessible aux hommes de sens commun, le *fond rationnel* de la méthode que Hegel a découverte, mais en même temps mystifiée⁸. ».
- Marx poursuit ses commentaires critiques sur l'orientation politique prise par Ernest Jones : « La seule excuse pour Jones, *écrit-il*, est la mollesse de la classe laborieuse en Angleterre, les basses eaux dans lesquelles elle patauge actuellement. Quoi qu'il en soit, dans la voie qu'il a prise, il deviendra la dupe de la *middle class* ou renégat. Le fait qu'il m'évite actuellement comme la peste - lui qui me consultait fébrilement d'habitude pour n'importe quelle merde - témoigne d'une conscience rien moins que bonne⁹. ».
- 28.01.58 Marx crie au secours vers Engels parce qu'il manque de charbon en cette période de grands froids : « Vraiment, si cette situation devait se prolonger, j'aimerais mieux reposer à 100 toises sous terre plutôt que de continuer à végéter ainsi. Etre toujours à la charge d'autrui et, pourtant, être soi-même tourmenté en permanence par les embêtements les plus mesquins, c'est insupportable à la longue. Personnellement, j'oublie et je chasse ma *Misère* en me plongeant jusqu'au cou dans des problèmes généraux. Ma femme, bien sûr, n'a pas les mêmes ressources¹⁰. ».
- 29.01.58 Marx à Engels : « Je viens d'arriver dans mon travail économique à un point où je souhaiterais que tu me donnes quelques éclaircissements pratiques, car on ne peut rien trouver à ce sujet dans les ouvrages théoriques. Il s'agit de la *circulation* du capital - ses différences dans les différentes affaires ; effet de cette circulation sur le profit et les prix. Si tu veux bien me donner quelques petites indications là-dessus, elles seront [fort] bienvenues¹³. ».

⁵ Marx et Engels obtiendront de George Julian Harney qu'il leur adresse la correspondance de parti trouvée dans les papiers du défunt. Engels s'en expliquera très fermement dans sa lettre du 6 mai 1858 à Rudolf Schramm, le frère de Conrad. (C5, p. 186).

⁶ C5, p. 120.

⁷ En terme d'imprimerie, un placard correspond à 16 pages.

⁸ C5, pp. 116-117.

⁹ C5, p. 117.

¹⁰ C5, p. 122. La contribution habituelle d'Engels (à hauteur de 5 livres) ne tardera pas à parvenir à Marx dès le 1^{er} février (C5, p. 126).

¹¹ Ferdinand Lassalle, *Die Philosophie Herakleitos des Dunklen von Ephesos*.

¹² C5, p. 122.

¹³ C5, p. 124.

- 01.02.58 À Engels, sur l'*Héraclite* de Lassalle : « *L'Herakleitos der Dunkle* de Lassalle le Clair est *au fond* une bien naïve compilation. (...) Le bougre semble avoir cherché à s'expliquer la logique de Hegel à travers Héraclite et ne pas s'être lassé le moins du monde de reprendre perpétuellement ce processus depuis le début. Pour ce qui est de l'érudition, il en fait une exhibition énorme. (...) Du reste, en dépit de ses vantardises affirmant que jusqu'ici, Héraclite, c'était de l'hébreu, notre homme n'a pour l'essentiel *absolument rien* ajouté de *neuf* à ce que dit Hegel dans l'*Histoire de la philosophie*. (...) A chaque mot, une bourde, mais exposée avec une remarquable prétention. Je retiens (...) que notre bonhomme se propose d'exposer dans son 2^e grand Opus¹, l'économie politique selon la méthode hégélienne. Il s'apercevra à ses dépens que c'est une tout autre affaire d'amener d'abord, par la critique, une science jusqu'au point où on peut l'exposer dialectiquement, que d'appliquer un système de logique abstrait, clos, à des prémonitions d'un tel système précisément². (...) En plus, il multiplie flatteries et courbettes de tous les côtés, pour s'assurer un accueil bienveillant. ».
- 08.02.58 Marx et Engels rompent leurs relations amicales avec E. Jones après le meeting de Londres du 08.02.58 qui scelle l'alliance des chartistes avec les « bourgeois radicaux ».
- 10.02.58 F. Lassalle s'inquiète de savoir si Marx a bien reçu son ouvrage et sollicite son avis : « Il n'y a personne de l'avis de qui je serais plus curieux - *sincèrement* - que de toi³. ».
- Il lui propose par ailleurs sa collaboration pour trouver un éditeur à Berlin : « La nouvelle que tu es enfin sur le point de terminer ton ouvrage d'économie et que tu songes à le faire paraître m'a beaucoup réjoui. Si tu veux le faire paraître à Berlin, et si je puis t'y être utile, compte sur moi. Je pense avoir quelque influence sur les éditeurs, et en tous cas, je mettrai à ta disposition avec le même zèle qu'autrefois, ce que je suis et ce que je peux. ».
- 14.02.58 Marx déconseille à Engels ses prouesses équestres⁴ : « Ne fais pas de sauts trop casse-cou, car une occasion plus importante de risquer notre cou viendra bientôt. », ajoutant : « Tu sembles caracoler un peu trop sur ton dada. Je ne pense pas que la cavalerie soit la spécialité dans laquelle l'Allemagne a le plus besoin de toi⁵. ».
- 22.02.58 Une confidence à Engels : « Je pense que je mène dans ma vie privée l'existence la plus tourmentée qu'on puisse imaginer. Peu importe ! Pour des gens aux larges aspirations, il n'est pire ânerie que de se marier et de se perdre dans *les petites misères de la vie domestique et privée*⁶. ».
- Par ailleurs, la correspondance de cette époque entre les deux amis abonde en récriminations à l'adresse de Charles Dana. Marx ne cesse de solliciter les contributions d'Engels pour l'*Encyclopédie* en cours de publication et s'empresse plus d'une fois, contraint par les exigences la vie quotidienne, de tirer des traites sur des contributions qui n'ont pas encore été envoyées au *New York Daily Tribune*. « Ces salauds, écrit-il, savent qu'ils me tiennent. La perspective dans laquelle nous devons travailler désormais, c'est de condenser le moins possible - sans pour autant rendre la sauce trop insipide. ».
- Mais surtout cette remarque : « La crise a fait son travail de sape comme une bonne vieille taupe⁷. ».

¹ Le prochain ouvrage de Lassalle sera publié en 1864 sous le titre *Monsieur Bastiat-Schulze von Delitzsch, le Julian économique, ou : capital et travail*.

² Cette dernière remarque sur la méthode et l'exposition dialectique est en relation directe avec les propos de Marx dans son *Introduction* de 1857. (C5, pp. 127-129)

³ *Correspondance Marx Lassalle 1848-1864*, traduction et présentation par Sonia Dayan-Herzbrun, PUF, Paris 1977, p. 151.

⁴ Dans sa lettre du 11.02.58, Engels, qui pratique régulièrement la chasse à courre, se félicitait d'avoir fait un saut à cheval de 1.70 m, « le saut le plus haut que j'aie jamais fait », ajoutant, « Somme toute, nous pourrions donner quelque leçon d'équitation à la cavalerie prussienne, lorsque nous rentrerons en Allemagne ». (C5, p. 133). L'équitation, affirmera-t-il avec une note d'ironie, « c'est *au fond* la base matérielle de toutes mes études sur la guerre ».

⁵ C5, p. 135. Engels lui répond, le 18.02.58, à ce sujet : « L'équitation est (...) la seule discipline où, au moins, j'ai atteint une force moyenne, et il s'y ajoute dans les galops et les franchissements d'obstacles une pincée de danger (...) juste assez pour que l'attrait soit irrésistible. D'ailleurs *sois tranquille*, je me casserai le cou autrement que dans une chute de canasson. » (C5, p. 138).

⁶ Engels entend parfaitement la plainte et ne tardera pas à faire parvenir à Marx un nouveau billet de 5 Livres. L'identification à son ami est telle qu'il en vient, dans sa lettre du 24 février 58, à parler de « nos pressants besoins d'argent »... (C5, p. 146).

⁷ C5, p. 141.

22.02.58 Marx accuse réception à Ferdinand Lassalle de son *Héraclite*.

Plutôt que de livrer un avis sur le livre¹, il fait le point sur ses propres travaux économiques en cours et évoque un plan en 6 livres :

« Je vais te dire où en sont mes travaux économiques. J'ai attaqué en fait la rédaction finale depuis quelques mois. Mais elle avance très lentement, parce que des sujets dont on a fait depuis bien des années le centre de ses études, dès qu'on veut en finir avec eux, présentent toujours de nouveaux aspects et sollicitent de nouvelles réflexions. En outre, je ne suis pas maître de mon temps, mais plutôt son esclave. Il ne me reste que la nuit pour m'occuper de mes travaux personnels, et les accès ou les rechutes très fréquentes d'une maladie du foie troublent encore ces travaux nocturnes. Dans ces conditions, le plus commode serait pour moi de pouvoir publier tout ce travail en livraisons séparées, sans établir de délai de parution. (...) »

Le travail dont il s'agit tout d'abord, c'est la *critique des catégories économiques*, ou bien si tu veux le système de l'économie bourgeoise présenté sous une forme critique. C'est à la fois un tableau du système, et la critique de ce système par l'exposé lui-même. (...)

L'exposé, je veux dire le mode d'exposition, est tout fait scientifique, donc il ne contrevient pas aux règlements de police au sens habituel. Le tout est divisé en 6 livres : 1. Du Capital (contient quelques chapitres d'introduction). 2. De la propriété foncière. 3. Du travail salarié. 4. De l'Etat. 5. Commerce international. 6. Marché mondial. Je ne peux m'empêcher, naturellement, de faire de temps en temps des allusions critiques à d'autres économistes, de polémiquer par exemple avec Ricardo, dans la mesure où lui-même, parce que bourgeois, est contraint de commettre des bévues *même d'un point de vue strictement économique*. Mais en gros, la critique et l'histoire de l'économie politique et du socialisme devraient faire l'objet d'un autre travail. Enfin, la brève *esquisse historique* du développement des catégories ou des conditions économiques, l'objet d'un troisième. Après tout, j'ai le pressentiment que maintenant où, après 15 années d'études, j'en suis arrivé à pouvoir me mettre à l'ouvrage, des événements extérieurs orageux vont vraisemblablement interférer. Ça ne fait rien. Si j'ai fini trop tard pour attirer l'attention du monde sur de tels sujets, ce sera évidemment ma propre faute. (...)

Des orages pointent, qui pourraient éclater dans un proche avenir². ».

02.03.58 Marx interroge Engels sur la structure du capital dans son entreprise et en particulier sur le remplacement des machines : « Le laps de temps moyen après lequel les machines sont renouvelées est un élément important pour l'explication du cycle de plusieurs années que parcourt le mouvement industriel depuis que la grande industrie s'est imposée³. ».

Marx commente par ailleurs la lettre ouverte récemment adressée « au Parlement et à la Presse » par les émigrés français de Londres, dont Felix Pyat, Alexandre Besson et Pierre Talandier, à propos de l'attentat d'Orsini, une lettre dans laquelle ils justifiaient le recours à la violence contre Napoléon III. « Un misérable torche-cul (...) une bouillie pour les chats », écrit-il.

La réponse technique d'Engels lui parviendra dès le 4 mars avec une relance du questionnement par Marx dès le lendemain 5 mars⁴.

11.03.58 Marx répond à la lettre que Ferdinand Lassalle lui a adressée le 3 mars 1858, lui annonçant ses initiatives auprès d'un éditeur. Il lui posait une série de questions techniques sur l'ampleur du manuscrit, le rythme de publication des fascicules et le montant des droits d'auteur souhaités⁵.

Lassalle obtient carte blanche pour négocier les droits d'auteur⁶. « Le premier fascicule devrait en tout cas constituer relativement un tout, et, comme les bases de tout le développement y sont con-

¹ Qu'il prétend avoir reçu tout récemment et n'avoir donc pas eu le temps de le lire...: « Il te faudra patienter un peu car j'ai vraiment très peu de temps libre en ce moment. » (C5, p. 141).

² C5, p. 142-144. L'exposé s'accompagne bien sûr d'une demande d'aide à Lassalle pour trouver un éditeur à Berlin.

³ Il s'inquiète au passage de la possible surveillance dont sa correspondance pourrait faire l'objet : « Ces canailles peuvent lire comme bon leur semble ce que j'écris sur la politique. Mes affaires privées ne sont pas de nature telle que le premier mouchard allemand venu attaché au *post office* ait besoin d'y fourrer son nez. » (C5, p. 148).

⁴ C5, pp. 151-153 et pp. 153-156.

⁵ Correspondance Marx Lassalle, op.cit., pp. 156-157.

⁶ « Je ne connais absolument pas les droits d'auteur en Allemagne. Mais si tu penses que 30 thalers le placard ne sont pas un prix trop élevé, demande-les. Si la somme te semble trop élevée, abaisse-la. Une fois l'affaire lancée, on verra bien dans quelles conditions l'éditeur pourra et voudra la poursuivre. »

tenues, cette partie pourrait difficilement être rédigée en moins de 5 ou 6 placards. Mais je verrai ça lors de la rédaction définitive. Ce fascicule comporte : 1. Valeur, 2. Argent, 3. Le capital en général (procès de production du capital, procès de circulation du capital, unité des deux ou capital et profit, intérêt). Cela constitue une brochure indépendante. Tu as certainement trouvé toi-même, au cours de tes études d'économie, que Ricardo, étudiant le profit, entre en contradictions avec sa définition (juste) de la valeur, contradictions qui, dans son école, ont conduit à l'abandon complet de la base de départ ou à l'éclectisme le plus écœurant. Je crois que j'ai tiré la chose au clair. (Les économistes il est vrai, trouveront, en y regardant de plus près, que tout cela est une chose compliquée). (...) J'ai peine à croire que l'ensemble puisse être mené à bien en moins de 30 ou 40 placards. (...) Si l'éditeur accepte la proposition, le premier fascicule pourrait parvenir entre ses mains vers la fin mai¹. ».

De son côté, Engels s'applique à rédiger les articles pour l'encyclopédie de Charles Dana. Un véritable labeur².

Ses autres commentaires vont pour la situation en France après l'attentat d'Orsini du 14 janvier 1858. Le 17 mars, il adresse une longue analyse³ que Marx ne manquera pas de reprendre, presque mot pour mot, dans son article du 01.04.1858 dans le *New York Tribune* intitulé « Bonaparte's present position » : « ta lettre d'aujourd'hui, lui confie-t-il, je l'ai beaucoup utilisée pour écrire mon article⁴. ».

26.03.58 Ferdinand Lassalle annonce à Marx qu'il a conclu un accord avec son libraire-éditeur Franz Duncker : « Les clauses particulières sont (...) celles que je t'ai communiquées, et que tu as acceptées : il se réserve le droit de n'imprimer pas plus que le premier et le deuxième fascicule avant qu'il soit établi qu'il bénéficie d'une vente suffisante ; c'est après cela qu'il commencera à imprimer le troisième fascicule. ».

Il termine par cette invitation pressante : « J'attends donc pour le plus tôt possible l'envoi du manuscrit à Duncker. Tu dis *about* mai. Fais en sorte que cela ne soit pas plus tard⁵. ».

29.03.58 Marx à Engels : « Duncker se chargera de l'édition de mon Economie aux conditions suivantes. Je livrerai tous les deux-trois mois des fascicules de 3 à 6 placards (c'est moi qui ai fait cette proposition). Il a le droit de rompre le contrat au 3^e fascicule. De toute façon, le contrat ne sera conclu définitivement qu'à ce moment-là. Pour l'instant il me donne 3 Frédéric d'or par placard. (Lassalle écrit que les professeurs d'université de Berlin n'en reçoivent que 2.) Le premier fascicule, c'est-à-dire le manuscrit, doit être prêt fin mai⁶. ».

Il ajoute : « Dans ma prochaine lettre, il faudra donc que je te fournisse un sommaire du premier fascicule pour que tu me donnes ton avis. ».

02.04.58 Marx communique à Engels le plan de l'ouvrage en cours : « ce qui suit est une brève ébauche de la première partie. Toute cette merde doit se diviser en 6 livres : 1. Du capital, 2. Propriété foncière, 3. Travail salarié, 4. Etat, 5. Commerce international, 6. Marché

Par ailleurs, les nouvelles de sa santé ne sont pas bonnes : « Travailler sans cesse la nuit et avoir plein de soucis mesquins dans la journée résultant de la situation économique de ma maisonnée, tout cela me soumet ces derniers temps à de fréquentes rechutes. ».

Engels en accuse réception dès le 9 avril : « L'étude de ton *abstract* du premier demi-fascicule m'a pris beaucoup de temps ; c'est en vérité un résumé très abstrait, ce qui ne peut être évité dans un exposé si bref ; et je suis souvent obligé de me donner beaucoup de peine pour chercher

¹ C5, pp. 158-160.

² Et de regretter sa...« lenteur » : « Je râle, *écrit-il*, de ne pas avancer plus vite. Tout ce qu'il a fallu glaner pour la lettre B a représenté un travail vraiment pénible, et je ne peux effectivement veiller très tard sans que cela se solde par plusieurs nuits d'insomnie. » (C5, p. 161).

³ C5, pp.161-166.

⁴ C5, p. 167.

⁵ *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., p. 159.

⁶ C5, p. 168.

mondial. ».

Suit un exposé très détaillé¹ du contenu de ces six chapitres.

les transitions dialectiques car je me suis tout à fait déshabitué de tout raisonnement abstrait. (...) Le ton abstrait et dialectique de ce sommaire disparaîtra évidemment dans la rédaction². ».

Et de poursuivre sur l'actualité économique.

09.04.58 Marx est sérieusement malade : le foie est atteint³. Il est d'autant plus inquiet que cette affection est sans doute héréditaire : son père en est mort⁴.

Jenny à Engels : « Karl est si mal en point depuis 8 jours qu'il se trouve dans l'impossibilité complète d'écrire. Il pense que vous aurez probablement déjà remarqué à la lecture de sa dernière et laborieuse lettre⁵ que bile et foie font de nouveau des leurs. (...) L'aggravation de son état est grandement renforcée par l'agitation et l'énerverment de son esprit, lesquels sont naturellement encore plus vifs à présent que le contrat a été conclu avec le libraire, et empirent de jour en jour du fait qu'il lui est purement et simplement impossible de mener ce travail à son terme⁶. ».

Ce même jour, 9 avril 1848, Jenny écrit à Ferdinand Lassalle pour le remercier de ses démarches auprès de l'éditeur Duncker⁷ et pour l'informer de l'état de santé de son mari : « L'inquiétude de son esprit et son énerverment de ne pouvoir mener à bonne fin ses travaux rapidement, d'un seul jet, contribuent naturellement beaucoup à aggraver son état ; de même que les ennuyeuses tâches destinées à pourvoir au pain quotidien, et qui, elles non plus, ne souffrent évidemment aucun délai. Nous espérons néanmoins qu'il sera en mesure de livrer le manuscrit en temps voulu⁸. ».

29.04.58 Marx à Engels : sa santé va mieux. « Je ne suis pourtant pas encore capable d'écrire. Si je m'assois quelques heures et que j'écrive, je suis forcé ensuite de rester plusieurs jours à ne rien faire. Que cet état cesse la semaine prochaine, voilà ce que j'attends par tous les diables. Cela ne pouvait venir plus mal à propos que maintenant. Manifestement, j'ai exagéré cet hiver en travaillant trop la nuit⁹. ».

On retiendra cette note en fin de lettre : « Le mouvement pour l'émancipation des serfs en Russie me semble important, dans la mesure où il montre le début d'une histoire de politique intérieure qui est bien capable de venir se mettre au travers de la politique étrangère traditionnelle de ce pays. ».

30.04.58 Engels lui répond sans tarder en l'invitant à Manchester.

Du 06 au 24 mai Marx prend du repos chez Engels à Manchester. Il y découvre l'équitation¹⁰.

Outre l'équitation, il trouve bien sûr l'occasion de discuter avec Engels de la rédaction de son *Économie*¹¹.

Jenny qui est restée à Londres s'inquiète de devoir

¹ Il s'étend sur 5 pages : C5, pp. 171-175.

² C5, pp. 175-176.

³ Il terminait sa lettre du 2 avril par cette confidence : « Cette saloperie de bile me rend pénible le fait de tenir la plume et la tête me tourne de la pencher sur le papier ».

⁴ A F. Lassalle, le 31 mai 58, parlant de sa maladie du foie : « Elle jouit d'une mauvaise réputation dans ma famille, car elle a constitué le point de départ de la maladie qui a emporté mon père. » (C5, p. 192).

⁵ Celle-là même du 2 avril dernier.

⁶ C5, p. 179.

⁷ Marx n'avait pas encore donné suite à l'importante lettre de Lassalle du 26 mars 58.

⁸ C5, p. 180.

⁹ C5, pp. 183-184.

¹⁰ Sur les conseils de son médecin, confiera-t-il bientôt à Lassalle : « Mon docteur déclara formellement qu'il me fallait un changement d'air, deuxièmement que je devais lâcher pour quelque temps tout travail intellectuel, et enfin pratiquer l'équitation en guise de cure principale » (Lettre du 31 mai 1858, C5, p. 192).

¹¹ De ce qui deviendra prochainement la première section (« Le capital en général ») de sa *Contribution* de 1859.

faire face aux créanciers de la famille : elle réclame de son mari quelque argent¹.

31.05.58 Marx à Engels, de Londres où il est rentré : « Maintenant je suis en état de travailler et je vais commencer tout de suite la rédaction pour l'impression. (...) La relecture de mon propre manuscrit va me prendre à peu près une semaine². L'embêtant, c'est que dans le manuscrit (une fois imprimé, il ferait un fort volume), on a du mal à s'y retrouver, tout s'y mêle, il y a beaucoup de notations qui ne sont prévues que pour des parties à traiter bien plus tard. C'est pourquoi il faut que je me fasse un index³ me donnant le cahier et la page où je trouverai de façon cursive la merde dont je dois m'occuper en premier. ».

S'agissant de sa lettre du même jour à Lassalle : « J'ai enfin écrit à Lassalle. Il faut que tu me donnes ton absolution pour les éloges que j'ai dû adresser à *Héraclite l'Obscur*. Dans quelques remarques secondaires, d'apparence anodine – car l'éloge ne fait sérieux et ne ressort que s'il est accompagné de quelques traits de critique – j'ai essayé de suggérer légèrement, très légèrement, ce que l'entreprise a vraiment de défectueux⁴. ».

Marx reprend contact, ce 31 mai 58, avec Ferdinand Lassalle⁵.

Outre les nouvelles sur sa santé retrouvée⁶, il livre à F. Lassalle ses commentaires sur *l'Héraclite* que, dit-il, « j'ai étudié à fond » : « Je trouve magistrale la reconstitution du système à partir des fragments épars ; de même la perspicacité dont témoigne la polémique n'a pas moins retenu mon intérêt. ».

Soit à peine trois lignes d'éloges : pour l'essentiel, Marx regrette l'absence d'une critique de la dialectique hégélienne : « (...) j'aurais souhaité trouver dans le livre lui-même des indications critiques sur ton attitude vis-à-vis de la dialectique hégélienne. Autant cette dialectique est sans aucun doute le dernier mot de toute philosophie, autant d'un autre côté il est nécessaire de la débarrasser de l'apparence mystique qu'elle revêt chez Hegel⁷. ».

Il termine néanmoins par un compliment : « Ce que je ne comprends pas, c'est où tu as trouvé parmi tes autres travaux⁸ le temps d'assimiler tant de philosophie grecque. ».

04.06.58 Ferdinand Lassalle informe Marx qu'il se trouve la cible d'une méchante provocation en duel de la part d'un fonctionnaire de l'administration militaire prussienne du nom de Fabriz (ou Fabrice). Le motif, dérisoire, aurait été un sourire ironique lors d'une soirée chez l'éditeur Franz Duncker, un signe tenu par son adversaire comme une manifestation de mépris. Plus grave : devant son refus de répondre à la provocation, il a été victime d'une agression en rue. Il s'interroge sur l'opportunité de répondre cette fois par un duel, même si, « selon mes propres principes », écrit-il, « je tiens le duel pour le fossile d'un stade dépassé de la civilisation », « incompatible », ajoute-t-il, « avec les principes du parti démocratique ». Dans l'indécision devant la

Cet incident est significatif quand on sait que Lassalle trouvera la mort en août 1864 lors d'un duel contre un officier valaque.

Les historiens montreront que l'affaire « Fabrice » participait en fait d'une provocation policière destinée à interdire à Lassalle son séjour à Berlin et à l'éloigner de Franz Duncker qui était le propriétaire du journal *Die Volkzeitung*.

¹ C5, p. 187.

² Compte non tenu du perfectionnisme qui entraîne Marx à lire en priorité les ouvrages récemment parus, ainsi le livre d'un certain James Maclaren sur la circulation monétaire qu'il estime devoir absolument lire sans tarder, sauf qu'il ne dispose pas de l'argent pour l'acheter et qu'il doit solliciter Engels à cet effet : « Il est vraisemblable, lui écrit-il, que ce livre ne contient pour moi rien de nouveau, mais vu le cas qu'en fait *l'Economist*, et les extraits que j'en ai lus moi-même, ma conscience théorique ne me permet pas de continuer sans en prendre connaissance. ». (C5, p. 190)

³ Cet index rédigé en juin 1858 fait partie du premier cahier « M » des *Grundrisse*.

⁴ C5, p. 191.

⁵ Les dernières nouvelles de sa part datent de la lettre de Jenny du 9 avril : il y a quasi deux mois.

⁶ « J'ai fini par céder, très à contrecœur, aux instances du médecin et de la famille, je suis parti pour Manchester chez Engels, m'y suis adonné à l'équitation et à d'autres exercices physiques et suis enfin revenu de là-bas à Londres complètement rétabli, après un séjour de quatre semaines. »

⁷ C5, p. 193.

⁸ Une manière assurément de solliciter quelque confiance sur le projet que Lassalle lui décrivait dans sa lettre du 26 avril 1857 d'entreprendre une étude d'économie politique. (*Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., p. 145)

crainte de paraître lâche, il sollicite l'avis de Marx¹.

- 07.06.58 Dès le 7 juin, Marx prendra l'avis d'Engels (et de Wilhelm Wolff, dit Lupus) sur la manière de répondre à F. Lassalle : « Mon point de vue, c'est que Lassalle ne doit pas accepter le duel avec cet âne de Fabrice et que, même si on admet la légitimité du duel, l'attaque venant des deux messieurs² du « tribunal du Land » a mis hors de question tout duel ». Il ajoute : « les gens du parti révolutionnaire doivent répondre à leurs ennemis personnels à coups de bâton, de poings et de pieds, mais pas en acceptant de se battre en duel³. ».
- 10.06.58 Marx adresse à Lassalle la réponse qu'Engels, Lupus et lui-même ont convenu de formuler sur la question du duel. : « Que le duel ne soit pas rationnel en soi, cela ne souffre aucun doute. Pas davantage que c'est le vestige d'un stade culturel révolu. (...) Notre parti⁶ se doit de faire résolument front contre ces cérémoniaux de caste et de rejeter avec les sarcasmes les plus cyniques l'exigence arrogante de s'y soumettre. La situation politique est vraiment trop importante pour se laisser aller actuellement à de tels enfantillages (...) Y faire droit serait carrément contre-révolutionnaire⁷. ».

- 14.07.58 Engels demande à Marx de lui envoyer la *Philosophie de la Nature* de Hegel :

« A propos. Envoie-moi donc la *Philosophie de la Nature* de Hegel que tu m'avais promise. Je fais en ce moment un peu de physiologie, et à la suite je ferai de l'anatomie comparée. Il y a dans ces sciences des aperçus très théoriques, mais qui tous sont de découverte récente ; je suis très curieux de savoir si le vieux Hegel n'avait pas déjà pressenti quelque chose. Une chose est certaine : s'il avait à écrire aujourd'hui une *Philosophie de la Nature*, les éléments lui en tomberaient dessus de tous les côtés. D'ailleurs on n'a absolument aucune idée des progrès qui ont été faits ces 30 dernières années dans les sciences de la nature. (...) la chose essentielle qui a révolutionné toute la physiologie (...), c'est la découverte des cellules, dans les végétaux par Schleiden, chez l'animal par Schwann (vers 1836). Tout n'est que cellules. La cellule c'est l'être en-soi de Hegel et dans son développement elle suit exactement le processus décrit par Hegel, jusqu'à ce que finalement l'« Idée » naisse de ce développement, c'est-à-dire les organismes achevés respectifs.

Un autre résultat, qui aurait réjoui le vieux Hegel, est, en physique, la relation entre les différentes énergies, autrement dit la loi selon laquelle, dans des conditions données, un mouvement mécanique, donc de l'énergie mécanique, se transforme en chaleur (p. ex. par le frottement), la chaleur en lumière, la lumière en affinité chimique, l'affinité chimique (comme p. ex. dans la pile de Volta) en électricité, celle-ci en magnétisme. (...) n'est-ce pas là une preuve remarquable et matérielle de la manière dont les déterminations de la réflexion peuvent se fondre les unes dans les autres ?

Une chose est certaine, en faisant de la physiologie comparée, on se met à concevoir un mépris extrême pour la conception idéaliste qui situe l'homme bien au-dessus des autres animaux. A chaque pas, on met le nez sur une correspondance de structure absolument parfaite entre l'homme et

¹ *Correspondance Marx Lassalle*, op.cit., pp. 162-166.

² Les agresseurs en rue de Lassalle.

³ C5, p. 194.

⁴ Engels s'associe à Lupus.

⁵ C5, pp. 195-196.

⁶ Un parti réduit, à vrai dire, à cette date, à sa plus simple expression.

⁷ C5, pp. 196-197. Sur le détail de l'argumentation, Marx reprend presque mot pour mot la lettre d'Engels du 9 juin (« je lui ai répété à peu près textuellement ton opinion », lui écrit-il le 2 juillet 58). Sur le principe, le duel relève de la persistance de certaines formes féodales d'affirmation de soi, comme aux Etats-Unis, mais dans le cas d'inimitiés personnelles persistantes : « sinon le duel est une pure farce. C'est une farce chaque fois qu'il a lieu par courtoisie vis-à-vis de la prétendue « opinion publique ». ».

les autres mammifères (...) L'histoire hégélienne du saut qualitatif dans l'échelle quantitative est très bien montrée dans ce domaine-là aussi¹. ».

- 15.07.58 **Lettre de détresse de Marx à Engels.** Il détaille² le dénuement de son quotidien : « (...) Je me suis trouvé complètement incapable de me livrer à mes travaux, dans la mesure où, d'une part, je perds le meilleur de mon temps à courir de-ci de-là pour tenter vainement de dénicher de l'argent et où, d'autre part, ma faculté d'abstraction ne résiste pas plus longtemps à toutes ces misères domestiques (...) A mon pire ennemi je ne souhaiterais pas de patauger dans le marécage où je suis depuis 8 semaines et avec ça je suis dans une rage folle de voir que mon intellect est ruiné par toutes ces misères et que ma faculté de travail est brisée³. ».
- 16.07.58 Engels lui répond dès le lendemain et lui promet l'envoi très prochain⁴ de 50 à 60 Livres, une somme très importante : « Etant donné la santé de ta femme, il faut sans doute faire plus, et malheureusement je n'en suis pas capable. ». Il ajoute : « Je crois qu'il serait temps que tu fasses une tentative auprès de ta vieille ou auprès de quelque Hollandais⁵. ».

Les relations de Marx avec sa mère restent très distantes.

Le 20 juillet, il confie à Engels : « J'ai reçu samedi une longue lettre de ma mère. J'ai en effet confié à la femme de Liebknecht, qui rentrait en Allemagne, un portait de notre dernier-né à l'intention de la vieille, accompagné de quelques lignes, où je mentionnais mes indispositions réitérées, mais pas les autres circonstances. La lettre de la vieille est en termes tels, qu'elle laisse envisager une rencontre éventuelle entre nous dans quelques semaines. S'il en était ainsi, je réglerais les choses. Mais j'ai intérêt à éviter les pressions en ce sens. Sinon elle fera aussitôt machine arrière⁶. ».

- 23.07.58 Ferdinand Lassalle s'inquiète du manuscrit de Marx. Il part avec Franz Duncker pour un voyage en Suisse de six à huit semaines.
- Il marque par ailleurs son accord sur la question du duel : « Ton opinion et celle de nos amis Engels et Lupus concordent pour l'essentiel entièrement avec la mienne⁷. ».

- 08.08.58 L'aide de Freiligrath a été nécessaire pour faire escompter la traite d'Engels à l'adresse de Marx qui l'en remercie : « Dès que j'ai reçu l'argent, j'ai remboursé aussitôt le plus possible et j'ai envoyé dès hier ma femme à
- S'agissant de son *Économie* : « Je n'ai presque pas pu travailler ces deux derniers mois et avec Duncker l'affaire devient urgente. ».

¹ C5, pp. 203-204.

² Oui, il détaille au sens propre en énumérant chaque dépense en référence avec, par exemple, la somme de 20 Livres qu'il a reçu d'Engels le 19 mai.

³ C5, pp. 205-209.

⁴ Mais par un système de traites très complexe qui ne sera garanti en fin de compte que grâce à l'intervention de Ferdinand Freiligrath (lequel travaillait à cette époque à Londres dans le secteur de la banque).

⁵ C5, p. 210. Ta vieille ? Engels fait allusion à la mère de Marx, née Henriette Isaak Presburg et âgée à cette date de quelque 70 ans (elle décédera le 30.11.1863). Quelque hollandais ? La sœur de la mère de Marx, Sophie Presburg, avait épousé, en novembre 1820, le négociant hollandais Lion Philips avec qui Marx entrera plus tard en étroite relation pour ses problèmes d'héritage. Engels termine par cette note : « En tout cas nous allons brûler ces lettres-là, afin que la chose reste entre nous ».

⁶ C5, p. 211. La dernière-née est la petite Eleanor, née le 16 janvier 1855.

⁷ Correspondance Marx Lassalle, op.cit., p. 169.

Ramsgate¹ car il n'était plus possible d'attendre un jour de plus. Elle est vraiment extrêmement souffrante. Si Ramsgate n'est pas trop cher et qu'elle puisse donc prendre des bains de mer pendant quelques semaines, je pense que tout sera à nouveau bientôt en ordre². ».

Le 13 août, il donne des nouvelles du séjour de Jenny à Ramsgate : « La mer fait beaucoup de bien à ma femme ; en début de semaine, elle a fait venir tous les enfants en compagnie de Lenchen. Jusqu'ici tout va bien. L'ennui simplement, c'est que je ne puis guère dans ces circonstances la laisser là-bas que jusqu'à la semaine prochaine³. Moralement, elle a éprouvé un grand réconfort, mais physiquement (à part des nerfs plus solides) elle n'est pas encore comme elle devrait être⁴. ».

21.09.58 Marx parachève le manuscrit de sa *Contribution à la critique de l'économie politique*. A Engels : « L'indisposition dont je souffrais avant même de quitter Manchester est, pendant tout l'été, redevenue chronique. Si bien qu'écrire me coûte chaque fois des efforts extraordinaires (...) Quoique je n'aie qu'à mettre en forme ce que j'avais écrit, il m'arrive souvent de rester des heures assis avant de venir à bout de quelques phrases⁵. ».

07.10.58 Engels à Marx : la crise économique est cette fois terminée : « Ici les affaires marchent formidablement ». Et il précise en fin de lettre : « Je dois dire que la manière dont la surproduction, qui est à l'origine de la crise, a été résorbée, n'est pas claire du tout pour moi ; on n'avait encore jamais vu un tel raz de marée s'écouler aussi rapidement⁶. ».

Le 4 octobre 1858, E. Jones a tenu à Manchester un meeting en faveur de son alliance avec la bourgeoisie radicale : « L'histoire de Jones est dégoûtante. (...) Après cette histoire, on serait vraiment tenté de croire que le mouvement prolétaire anglais doit disparaître totalement sous son ancienne forme, sous sa forme chartiste traditionnelle pour pouvoir renaître sous une forme nouvelle et viable. Et pourtant on ne peut prévoir à quoi cela ressemblera. ».

Engels poursuit sur ce qu'il nomme l'embourgeoisement de la classe ouvrière anglaise : « Le prolétariat anglais s'embourgeoise réellement de plus en plus si bien que cette nation, la plus bourgeoise de toutes, semble vouloir en arriver faiblement à posséder une aristocratie bourgeoise et un prolétariat bourgeois à côté de la bourgeoisie. C'est dans une certaine mesure justifié dans une nation qui exploite le monde entier. ».

Enfin cette interrogation : « Le manuscrit est-il parti ?⁷ ».

08.10.58 Après Engels, Marx doit bien constater que la crise sur laquelle ils tablaient en début d'année est passée. Il livre ce commentaire important : « Nous ne pouvons nier que la société bourgeoise a vécu pour la 2^e fois son 16^e siècle, un 16^e siècle qui, je l'espère, sonnera son glas de la même ma-

¹ Un signe de la dépendance de Marx en raison de sa mauvaise écriture : l'article qu'il adresse au *New York Daily Tribune* le 18 août 58 a d'abord transité par Ramsgate pour que Jenny le recopie. (C5, p. 218).

² C5, p. 213.

³ Sic : l'expression d'une nouvelle demande ?

⁴ C5, p. 217.

⁵ C5, p. 218.

⁶ C5, p. 222.

⁷ Une question qu'il répétera le 21 octobre : « Où en est le manuscrit pour Duncker ? (...) J'espère qu'il est expédié. Fais-le moi savoir noir sur blanc. ».

nière que le premier l'a poussée dans la vie. La tâche propre de la société bourgeoise, c'est l'établissement du marché mondial du moins dans ses grandes lignes, et d'une production fondée sur cette base. Comme le monde est rond, la colonisation de Californie et de l'Australie et l'ouverture de la Chine et du Japon semblent parachever cette tâche. La question difficile à résoudre pour nous est la suivante : sur le continent la révolution est imminente et prendra aussi immédiatement un caractère socialiste. Dans ce petit coin, ne va-t-elle pas être nécessairement écrasée, étant donné que sur un secteur bien plus vaste le mouvement de la société bourgeoise est encore *ascendant* ?¹ ».

Une observation des plus lucides.

On retiendra toutefois de cette correspondance l'attention que Marx porte à la situation en Russie où le pouvoir envisage la réforme du servage : « Il est au moins consolant, *écrit-il*, de voir qu'en Russie *la Révolution a commencé*. ».

Une observation plutôt illusoire.

Enfin le silence du côté de sa mère : « Ma mère est retombée d'une manière soudaine et imprévue dans un silence que je ne m'explique pas. Je parierais que des tiers se sont mis en travers. Mais la chose s'éclaircira. ».

- 21.10.58 Engels commente à son tour la situation politique générale : « En ce qui concerne la marche de l'histoire, je n'ai pas encore d'idées claires. La bourgeoisie ne me semble pas encore suffisamment remise de 1848 et 1849 pour avoir assez de courage pour faire front en même temps, d'une part contre l'aristocratie et la bureaucratie, d'autre part contre des mouvements prolétariens. Possible cependant que, tant qu'il ne se passe rien en France, le mouvement prolétarien apparaisse un temps encore comme trop peu menaçant pour intimider vraiment ; mais dans ce cas, il lui faudra aller sacrément lentement². ».

Il insiste en fin de lettre : « Où en est ton manuscrit pour Duncker ? (...) J'espère qu'il est expédié. Mais fais-le moi savoir noir sur blanc pour rassurer aussi Lupus³. ».

- 22.10.58 De retour à Berlin de son voyage en Suisse, Ferdinand Lassalle s'étonne de n'avoir pas reçu de nouvelles de Marx. Il lui écrit : « Où en est maintenant ton travail ? Je ne puis m'expliquer pourquoi tu n'as encore rien envoyé à Duncker. (...) Je t'en prie, réponds-moi de manière sûre pour que je sache que dire à Duncker. En outre, il ne te reste pas beaucoup de temps. De tels ouvrages doivent paraître en hiver, ou au plus tard, en février⁴. ».

Il lui annonce la prochaine parution de son drame *Franz von Sickingen*. Mais surtout il ajoute : « Maintenant je travaille avec beaucoup de concentration à un ouvrage d'économie. J'en suis à la période préparatoire et je commencerai à rédiger dans quatre semaines. Cela devrait me prendre deux ans. (...) Si ton ouvrage ôte trop de nouveauté à ce que je veux dire, je ne ferai pas paraître le mien. Ce qui ne m'empêche pas de souhaiter que ton ouvrage quitte heureusement les cales le plus tôt possible, et d'y contribuer volontiers de toutes mes forces. ».

Le même jour, Marx à Engels : « Le manuscrit pas encore parti et ne pourra partir avant plusieurs semaines, malgré qu'en ait Lupus⁵. ».

- 10.11.58 A Engels : « Depuis 10 jours horribles maux de dents et abcès dans toute la gueule, c-à-d inflammation des gencives, etc. D'où une fort

¹ C5, p. 225.

² C5, p. 227.

³ Alias Wilhelm Wolff, leur ami commun, à qui sera dédié le Livre I du *Capital*.

⁴ Correspondance Marx Lassalle, op.cit., pp. 171-172.

⁵ C5, p. 230. Et des nouvelles de sa mère : « Ma mère m'a envoyé une lettre inepte. Elle reporte la discussion jusqu'au jour où moi j'irai la voir. Des tiers sont manifestement intervenus. ».

mauvaise humeur, car cela vient s'ajouter à mes autres embêtements¹. ».

- 12.11.58 Marx répond à Lassalle et explique les raisons du retard de son manuscrit : « En ce qui concerne mon retard dans l'expédition du manuscrit, c'est tout d'abord la maladie qui m'a empêché ; puis il a fallu que je rattrape le temps perdu pour d'autres travaux alimentaires². Mais la véritable raison est la suivante : la matière était devant moi, tout n'était plus qu'une question de forme. Mais dans tout ce que j'écrivais, je sentais dans le style transparaître ma maladie de foie. Et j'ai une double raison pour ne pas tolérer que des motifs médicaux viennent gâcher cet ouvrage :

1. Il est le résultat de 15 années de recherches, donc le fruit de la meilleure période de ma vie.
2. Il présente pour la première fois, scientifiquement, une conception importante des rapports sociaux. Je dois donc à notre parti de ne pas déparer la cause par une écriture terne et gauche qui est la marque d'un foie malade.

(...) J'en aurai terminé dans 4 semaines à peu près, étant donné que je viens à vrai dire seulement de commencer à rédiger.

Une autre chose dont il ne faut pas que tu parles avant l'arrivée du manuscrit : il est probable que la première section « *Le capital en général* » représentera tout de suite 2 fascicules, car en le rédigeant, je trouve que ce point, là où il s'agit d'exposer la partie précisément la plus abstraite de l'économie politique, une trop grande concision rendrait la chose indigeste au public. Mais d'un autre côté, cette 2^e section devrait paraître *en même temps*. La cohésion interne l'exige, et tout l'effet en dépend.

A Propos. Dans ta lettre de Francfort tu ne m'avais rien dit de ton ouvrage économique³. Quant à notre rivalité, je ne pense pas qu'il existe en la matière *embarras de richesses* pour le public allemand. En fait, l'économie comme science au sens allemand est encore à faire, et pour cela il n'y a pas seulement besoin de nous deux, il en faut encore une douzaine d'autres⁴. J'attends du succès de mon ouvrage qu'il ait au moins pour résultat d'orienter pas mal des meilleurs cerveaux vers le même terrain de recherches. ».

- 24.11.58 Marx tente depuis quelques mois d'obtenir de sa mère une aide financière, mais les tractations traînent, en raison, affirme-t-il, du rôle de sa sœur Emilie⁵.
- Il a reçu la visite de Julius Fröbel qui a émigré aux Etats-Unis dont il vante la prospérité. A Engels : « Il est vraiment divin de voir ce natif de Rudolstadt croire être « en avance » sur le reste de l'Europe parce que la société bourgeoise dans sa réalité américaine lui en impose. Tous ces chiens n'exigent qu'un prétexte pour jouer les blasés et dire adieu à la lutte sitôt qu'ils ont assuré leur subsistance. ».
- 29.11.58 À Engels : « Ma femme est en train de recopier le manuscrit qui ne pourra guère partir avant la fin du mois. Les raisons de ce retard : grandes périodes d'indisposition physique, ce qui a cessé maintenant avec les froids. Trop d'ennuis domestiques et financiers. Enfin : la première section s'est étoffée, du fait que les deux premiers chapitres dont le premier : *la marchandise*, n'était pas du tout rédigé dans le projet primitif et le deuxième : *l'argent ou la circulation simple* qu'ébauché, ayant été traités plus longuement que je n'en avais l'intention primitivement⁶. ».

- 11.12.58 Le récent suicide par défenestration de l'épouse de Gottfried Kinkel conduit Marx à des

¹ C5, p. 231.

² « Durant cette période, écrit-il, j'ai été obligé de rédiger, et j'ai donc rédigé, au moins deux volumes d'éditoriaux anglais de *omnibus rebus et quibusdam aliis* (sur toutes sortes de sujets et quelques autres encore). »

³ Pour rappel, il s'agit du projet dont Lassalle lui avait parlé dans sa lettre du 26 avril 1857 d'écrire une étude d'économie politique.

⁴ Une courtoisie de circonstance qui aura, nous le verrons, d'autres échos dans la correspondance privée de Marx avec Engels. (C5, pp. 233-234).

⁵ A Engels, lettre du 24.11.58, avec au passage, la demande d'une nouvelle aide financière. (C5, p. 234).

⁶ C5, p. 237.

commentaires très violents sur ses opposants¹, et même sur Ferdinand Freiligrath qu'il accuse pour l'occasion de sensiblerie déplacée².

16.12.58 A Engels : « Lupus ne tardera pas à apprendre que le manuscrit est parti, mais que le diable m'emporte s'il s'était trouvé quelqu'un d'autre avec un foie aussi minable pour mener ce pensum aussi vite à bien dans les circonstances que tu sais³. ».

Le manuscrit est parti ? Il faudra pour cela attendre le début de janvier 59. Le 21.01.59, Marx écrit à Engels : « L'infortuné manuscrit est terminé, mais je ne peux l'expédier car je n'ai pas un sou pour l'affranchir et l'assurer, précaution nécessaire car je n'en possède pas de copie. C'est pourquoi je me vois dans l'obligation de te demander de m'envoyer un peu d'argent avant lundi. ».

Il termine sur cette note amère : « Je ne crois pas qu'on ait jamais écrit sur l'« argent » tout en connaissant une telle pénurie d'argent⁴. ».

*

¹ Et sur le personnage même de Johanna Kinkel qu'il appelle « la vieille salope ».

² C5, pp. 238-239. Il lui reproche notamment la publication de son poème « Après les funérailles de Johanna Kinkel » en l'honneur de la défunte (« cette affreuse mégère », « cette garce », « cette vieille salope ») : « lui qui n'a pu tirer de note douloureuse de sa lyre lors d'évènements « tragiques » dans son parti (comme la mort de Daniels) (...) se met soudain à chanter cette fumisterie. ».

³ C5, p. 240.

⁴ C5, p. 250.

Marx, à mesure

Table générale

Paul Annenkov, <i>Dix années mémorables</i> (Extrait)	Vol. 3
F-N (G) Babeuf, Aperçu biographique et contexte politique	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Controverse avec Antonelle	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Dernière lettre à sa femme et à ses enfants (27.05.1797)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Discours préliminaire au <i>Cadastre universel</i>	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Jacques-Michel Coupé (10.09.1791)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Anaxagore Chaumette (07.05.1793)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettre à Charles Germain (28.07.1795)	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Lettres à Félix Le Peletier (14.07.1796)	Vol. 12
F-N (G) babeuf, Dernière lettre à sa famille	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Manifeste des Plébéiens	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Plaidoirie de Vendôme	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Prénoms et prisons	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, <i>Le Tribun du Peuple</i>	Vol. 12
F-N (G) Babeuf, Sur la loi agraire	Vol. 12
Philippe Buonarroti, La société des Egaux	Vol. 12
Philippe Buonarroti, Doctrine de Babeuf	Vol. 12
Philippe Buonarroti, Réponse à MV	Vol. 12
Louis-Napoléon Bonaparte, Chronologie d'une ascension politique	Vol. 21
Louis-Napoléon Bonaparte, Le coup d'Etat de décembre 1851. Repères chronologiques et politiques	Vol. 21
Louis-Napoléon Bonaparte, <i>L'Extinction du paupérisme</i>	Vol. 21
Louis Blanc, De quelle manière on pourrait, selon nous, organiser le travail.	Vol. 13
Louis Blanc, <i>Catéchisme des socialistes</i>	Vol. 14
Philippe Buchez, Economie politique	Vol. 13
Etienne Cabet, <i>Allons en Icarie.</i>	Vol. 13
Etienne Cabet, Comment je suis communiste	Vol. 13
Etienne Cabet, <i>Credo communiste</i>	Vol. 14
Etienne Cabet, Eléments de biographie et contexte politique	Vol. 13
Etienne Cabet, Quarante-huit conditions pour devenir Icarien (1850)	Vol. 13
Etienne Cabet, Publications croisées avec les babouvistes	Vol. 13
Etienne Cabet, Rupture avec Dézamy	Vol. 13
Charbonnerie française, brève histoire	Vol. 13
Chartisme (Ie), Vue d'ensemble	Vol. 11
Chartisme (Ie), Chronologie	Vol. 11
Chartisme (Ie), Protagonistes	Vol. 11
Le concept de <i>mode de production</i> : premières formulations	Vol. 22
En vue du <i>mode de production asiatique</i>	Vol. 22
Victor Considerant, <i>Manifeste de la Démocratie au XIXe siècle</i>	Vol. 14
Le <i>Crédit mobilier</i> et les frères Pereire	Vol. 15
Charles de Bouckère, Rapport de la commission d'enquête sur l'arrestation du Docteur Marx et de sa femme	Vol. 16
Classes et lutte de classes : une notion libérale ?	Vol. 16
Classes et lutte de classes : Marx, Engels, premières élaborations	Vol. 16
Classes et lutte de classes : protagonistes	Vol. 16
La controverse sur l' <i>eurocentrisme</i> de Marx et d'Engels	Vol. 22
L'affaire Freddy Demuth	Vol. 20
Théodore Dézamy, <i>Le code de la Communauté</i> , Chapitre XVIII	Vol. 13
Théodore Dézamy, Eléments de biographie	Vol. 13
F. Engels, Adresse à M. Feargus O'Connor (<i>The Northern Star</i> du 25.07.1846)	Vol. 11
F. Engels, L'armistice prusso-danois (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 10 septembre 1848)	Vol. 14
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes</i>	Vol. 14
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes (2)</i>	Vol. 18
F. Engels, <i>Contribution à l'Histoire de la Ligue des Communistes (3)</i>	Vol. 19
F. Engels, Discours sur la Pologne (<i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 29.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, <i>Esquisse d'une critique de l'économie politique</i>	Vol. 2
F. Engels, Feargus O'Connor et le peuple irlandais (<i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 9.01.1848)	Vol. 11
F. Engels, L'agitation chartiste (<i>La Réforme</i> du 30.12.1847)	Vol. 11
F. Engels, La crise commerciale en Angleterre (<i>La Réforme</i> du 23.10.1847)	Vol. 11
F. Engels, La « Coercion Bill » irlandaise et les chartistes (<i>La Réforme</i> du 8.01.1846)	Vol. 11
F. Engels, <i>La Guerre des paysans en Allemagne</i>	Vol. 19
F. Engels, La Kölnische Zeitung et la révolution de juin. (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 1 ^{er} juillet 1848)	Vol. 15
F. Engels, La lutte des Magyars (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 13 janvier 1849)	Vol. 14
F. Engels, La révolution de juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> des 1 ^{er} et 2 juillet 1848)	Vol. 15
F. Engels, <i>La Situation de la Classe laborieuse en Angleterre</i>	Vol. 11
F. Engels, Le banquet chartiste (<i>La Réforme</i> du 6.11.1847)	Vol. 11

F. Engels, Le congrès économique (<i>Deutsche Brüsseler Zeitung</i> du 26.09.1847)	Vol. 10
F. Engels, Le congrès sur le libre-échange à Bruxelles (The Northern Star du 09.10.1847)	Vol. 10
F. Engels, Le mouvement chartiste (<i>La Réforme</i> du 22.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le panslavisme démocratique ((<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 15 février 1849)	Vol. 14
F. Engels, Le procès des communistes à Cologne (<i>New York Daily Tribune</i> du 22.12.1852)	Vol. 20
F. Engels, Le programme agraire des chartistes (<i>La Réforme</i> du 01.11.1847)	Vol. 11
F. Engels, Le statu quo en Allemagne (1847)	Vol. 3
F. Engels, Les Démocrates Fraternelles à la cl. ouvrière d'Angleterre et d'Irlande (<i>Northern Star</i> du 8.01.48)	Vol. 11
F. Engels, Lettre à Eduard Bernstein du 22 février 1882	Vol. 14
F. Engels, Lettre à Conrad Schmidt, du 05.08.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Conrad Schmidt, du 27.10.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Joseph Bloch, du 21.09.1890	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Franz Mehring, du 17.07.1893	Vol. 5
F. Engels, Lettre à Walter Borgius, du 25.01.1891	Vol. 5
F. Engels, <i>Lettres d'Allemagne</i> (<i>The Democratic Review</i> , janvier-août 1850)	Vol. 19
F. Engels, <i>Lettres de France</i> (<i>The Democratic Review</i> , janvier-août 1850)	Vol. 15
F. Engels, Le 23 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 28 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le 24 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 28 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, Le 25 juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 29 juin 1848)	Vol. 15
F. Engels, La campagne pour la Constitution du Reich	Vol. 17
F. Engels, Meeting pour la pétition nationale (<i>La Réforme</i> 19.01.1848)	Vol. 11
F. Engels, <i>La loi anglaise des 10 heures</i>	Vol. 19
F. Engels, Mission à Paris (1846-1847)	Vol. 3
F. Engels, Le panslavisme démocratique (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 15 février 1849)	Vol. 14
F. Engels, Préface à <i>Travail salarié et Capital</i> , avril 1891	Vol. 9
F. Engels, Préface à <i>Discours sur la Question du Libre-échange</i> (1888)	Vol. 10
F. Engels, Préface à l'édition de 1885 du <i>18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
F. Engels, <i>Principes du communisme</i> (1847)	Vol. 14
F. Engels, Progrès de la Réforme sociale sur le Continent (1843)	Vol. 13
F. Engels, Révolution et contre-révolution en Allemagne	Vol. 17
F. Engels, sur « les peuples sans histoire »	Vol. 14
F. Engels, Sur l'inactivité des prolétaires français en déc. 1851 (<i>Notes to the People</i> , février/avril 1852)	Vol. 21
Ferdinand Flocon, Lettre d'invitation à Marx	Vol. 16
Charles Fourier, Eléments de biographie	Vol. 1
Charles Fourier, Eléments de doctrine	Vol. 1
Charles Fourier, L'expérience de la phalange de Condé-sur-Vesgre	Vol. 1
Andreas Gottschalk, son action politique en 1848-1849 à Cologne	Vol. 18
Karl Grün : Notice biographique	Vol. 7
Hegel, L'idéalisme hégélien, première approche	Vol. 1
Hegel, Deuxième approche : la philosophie du droit	Vol. 1
Hegel, La philosophie de l'histoire.	Vol. 1
Hegel et l'Orient.	Vol. 22
H. Heine : « Les pauvres tisserands »	Vol. 2
Moses Hess, <i>Catéchisme communiste par questions et réponses</i> (1844)	Vol. 14
Moses Hess, <i>L'essence de l'argent</i>	Vol. 2
Moses Hess, <i>Les derniers philosophes</i>	Vol. 7
Moses Hess : une biographie intellectuelle	Vol. 7
Moses Hess, Engels et Marx : chronique d'une rupture	Vol. 7
Jeunes hégéliens	Vol. 1
Victor Hugo, Discours du 15 janvier 1850 sur la liberté de l'enseignement	Vol. 16
Journaux ouvriers et républicains sous la monarchie de Juillet	Vol. 13
Richard Lahautière, Eléments de biographie	Vol. 13
Richard Lahautière, <i>Petit catéchisme de la réforme sociale</i>	Vol. 14
Albert Laponneraye, Eléments de biographie	Vol. 13
Albert Laponneraye, <i>Catéchisme démocratique</i>	Vol. 14
Ferdinand Lassalle, Les premiers emprisonnements (1847-1849)	Vol. 18
Ligue des Communistes, Le projet d'émigration du citoyen cabet	Vol. 13
<i>Ligue des communistes</i> , Mise en sommeil ou dissolution en juin 1848 ?	Vol. 18
<i>Ligue des communistes</i> , La rupture de septembre 1850	Vol. 19
<i>Ligue des communistes</i> , La fraction Willich/Schapper	Vol. 19
<i>Ligue des communistes</i> , Revendications du parti communiste en Allemagne (mars 1848)	Vol. 18
Sylvain Maréchal, <i>Manifeste des Egaux</i>	Vol. 12
K. Marx et F. Engels, Adresse de mars 1850 du Comité central de la Ligue des communistes	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, Adresse de juin 1850 du Comité central de la Ligue des communistes	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, Le chant du coq gaulois	Vol. 18
K. Marx et F. Engels, <i>La circulaire contre Kriege</i>	Vol. 3
K. Marx et F. Engels, Déclaration du 20 novembre 52 au <i>Morning Advertiser</i>	Vol. 20
K. Marx et F. Engels, <i>Instruction du Comité de correspondance communiste</i> (juin 1846)	Vol. 3
K. Marx et F. Engels, <i>La Sainte Famille</i>	Vol. 4
K. Marx et F. Engels, <i>Les Grands Hommes de l'Exil</i>	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, <i>L'Ideologie allemande</i> (1) L'adieu à Feuerbach	Vol. 5
K. Marx et F. Engels, <i>L'Ideologie allemande</i> (2) Saint Max, les enjeux	Vol. 6

K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (2) Saint Max, la polémique	Vol. 6
K. Marx et F. Engels, <i>L'Idéologie allemande</i> (3) Critique du socialisme allemand	Vol. 7
K. Marx et F. Engels, <i>Le manifeste du Parti communiste</i>	Vol. 14
K. Marx et F. Engels, <i>Préfaces au Manifeste</i>	Vol. 14
K. Marx et F. Engels, <i>Le Manifeste</i> , une œuvre de plagiaires ?	Vol. 14
K. Marx, F. Engels et P.-J. Proudhon, Chronique d'une rupture	Vol. 8
K. Marx, F. Engels, Stratégies (la ligne politique de la <i>Neue Rheinische Zeitung</i> en 1848-1849)	Vol. 18
K. Marx et F. Engels, <i>La Neue Rheinische Zeitung Politisch-ökonomische Revue</i>	Vol. 19
K. Marx et F. Engels, sur la lutte des classes en Angleterre. Récapitulatif	Vol. 11
K. Marx et F. Engels, sur Gracchus Babeuf	Vol. 12
K. Marx et F. Engels, sur la question d'Orient	Vol. 22
K. Marx et F. Engels, sur la guerre de Crimée	Vol. 22
K. Marx et F. Engels, sur la rébellion des Cipayes en Inde. Articles parus dans le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 24
K. Marx et F. Engels, sur la crise de 1857. Articles parus dans le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 25
K. Marx et F. Engels : le journalisme politique au cours de la décennie 1851-1861	Vol. 22
K. Marx et F. Engels : répertoire des articles de presse parus entre 1852 et 1856	Vol. 22
K. Marx et F. Engels : répertoire des articles de presse parus entre 1857 et 1858	Vol. 24
K. Marx et A. Ruge, <i>Une correspondance de 1843</i>	Vol. 2
K. Marx, A Engels, le 02.04.1858 : « <i>un short outline of the first part</i> »	Vol. 26
K. Marx, Au parlement ouvrier (<i>People's Paper</i> du 18.03.1854)	Vol. 22
K. Marx, <i>Le chevalier de la noble conscience</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Le Communisme du Rheinische Beobachter</i> (12.09.1847)	Vol. 3
K. Marx, <i>La Critique moralisante et la Morale critique. Contre Karl Heinzen</i> (1847)	Vol. 3
K. Marx, <i>Critique de la Philosophie du Droit de Hegel</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Critiques en marge de l'article « Le roi de Prusse et la Réforme sociale. Par un Prussien »</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>De la Question juive</i>	Vol. 2
K. Marx, <i>Discours sur la Question du Libre-échange</i>	Vol. 10
K. Marx, Discours sur la Pologne (<i>Deutsche-Brüsseler-Zeitung</i> du 29.11.1847)	Vol. 11
K. Marx, Grèves ouvrières (<i>New York Daily Tribune</i> de juillet à décembre 1853)	Vol. 22
K. Marx, <i>Grundrisse</i> , histoire d'un manuscrit	Vol. 23
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (1) : l'introduction de 1857	Vol. 23
K. Marx, <i>Grundrisse</i> (2) : le chapitre de l'argent	Vol. 26
K. Marx, l'Espagne en révolution	Vol. 22
K. Marx, <i>Le 18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
K. Marx, <i>La guerre civile en France</i> , Adresse du 30.05.1871 du Conseil général de l'AIT	Vol. 21
K. Marx, <i>La duchesse de Sutherland et l'esclavage</i> (<i>New York Daily Tribune</i> du 09.02.1853)	Vol. 22
K. Marx, <i>L'émigration forcée</i> (<i>New York Daily Tribune</i> du 22.03.1853)	Vol. 22
K. Marx, Lettre à Annenkov, du 28.12.1846	Vol. 5
K. Marx, Lettre à Ferdinand Lassalle, du 02.06.1860	Vol. 20
K. Marx, Lettre à Proudhon, du 05.05.1845	Vol. 8
K. Marx, Lettre à Schweitzer, du 19.01.1865	Vol. 8
K. Marx, Lettre au parlement ouvrier (<i>The People's paper</i> du 18.03.1854)	Vol. 11
K. Marx, L'Italie en résistance	Vol. 22
K. Marx, Le libre-échange et les chartistes (<i>New York Daily Tribune</i> du 25.08.1852)	Vol. 11
K. Marx, <i>Les Luttes de classes en France</i> (1)	Vol. 15
K. Marx, <i>Les Luttes de classes en France</i> (2)	Vol. 16
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 1. La préface de Marx	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 2. Cahiers de lecture	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 3. Premier manuscrit	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 4. Troisième manuscrit	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 5. Eloge de Feuerbach	Vol. 2
K. Marx, <i>Manuscrits parisiens</i> : 6. Les manuscrits en débat	Vol. 2
K. Marx, <i>Misère de la Philosophie</i> : 1. <i>Une découverte scientifique</i>	Vol. 8
K. Marx, <i>Misère de la Philosophie</i> : 2. <i>La métaphysique de l'économie politique</i>	Vol. 8
K. Marx, Notice sur deux ouvrages d'Adolphe Chenu et de Lucien De la Hodde	Vol. 16
K. Marx, Plaidoyer du 8 février 1849	Vol. 18
K. Marx, Préface à la <i>Critique de l'Economie politique</i> , janvier 1859	Vol. 5
K. Marx, Préface à l'édition de 1869 du <i>18 Brumaire de Louis Napoléon</i>	Vol. 21
K. Marx, <i>Révélation sur le procès de communistes</i>	Vol. 20
K. Marx, <i>Les révolutions de 1848 et le prolétariat</i> (14.04.1856)	Vol. 21
K. Marx, La révolution de juin (<i>Neue Rheinische Zeitung</i> du 29 juin 1848)	Vol. 15
K. Marx, Sur la théorie ricardienne de la rente foncière : une <i>questiuncula theorica</i>	Vol. 22
K. Marx, Sur la loi des 10 heures (<i>New York Daily Tribune</i> du 15.03.1853)	Vol. 22
K. Marx, Thèses sur Feuerbach	Vol. 5
K. Marx, <i>Travail salarié et Capital</i>	Vol. 9
K. Marx, Tories et Whigs (<i>New York Daily Tribune</i> du 21.08.1852)	Vol. 11
K. Marx : 1850-1852, la reprise des travaux théoriques et des recherches	Vol. 22
K. Marx et F. Lassalle, leurs relations en 1848-1849	Vol. 18
K. Marx : Les étapes de <i>l'Economie</i> (1) : 1844-1858	Vol. 23
Mazzini contre le socialisme et les socialistes français	Vol. 19
Jules Mirès, notice biographique	Vol. 25
Charles de Montalembert, Discours du 21 juillet 1849 sur la liberté de la presse	Vol. 16

J. Nagels, Le point de vue de la production dans le marxisme	Vol. 8
J. Nagels, David Ricardo : la loi dite des coûts comparatifs	Vol. 8
Note sur l'aristocratie financière	Vol. 16
Note sur Charles Anderson Dana et le <i>New York Daily Tribune</i>	Vol. 22
Note sur l'emprunt révolutionnaire allemand	Vol. 19
Note sur Hegel et l'Orient	Vol. 22
Note sur la <i>Neue Rheinische Zeitung</i>	Vol. 18
Note sur la garde nationale mobile	Vol. 15
Note sur la guerre de Crimée : chronologie	Vol. 22
Note sur l'immigration politique à Londres vers 1850	Vol. 19
Note sur la journée du 15 mai	Vol. 15
Note sur la paysannerie parcellaire	Vol. 21
Note sur la rébellion des Cipayes en Inde : contexte historique et chronologie des événements	Vol. 24
Note sur la crise de 1857	Vol. 25
Note sur le lumpenprolétariat	Vol. 16
Note sur les journées de juin	Vol. 15
Note sur la <i>Société universelle des communistes révolutionnaires</i>	Vol. 19
Note sur la <i>Société du Dix-Décembre</i>	Vol. 21
Note sur les sociétés en commandite par actions	Vol. 25
Note sur les ateliers nationaux	Vol. 15
Constantin Pecqueur/ Louis Greppo, <i>Catéchisme social</i>	Vol. 14
Philippe Gigot, <i>le premier marxiste belge</i>	Vol. 16
J-J Pillot, Eléments de biographie	Vol. 13
Le procès des communistes à Cologne : chronique d'une répression	Vol. 20
Le procès des communistes à Cologne : agents doubles, mouchards et provocateurs	Vol. 20
P-J. Proudhon, <i>La Création de l'Ordre dans l'Humanité</i> , résumé analytique du Ch. III	Vol. 8
P-J. Proudhon, Eléments de biographie	Vol. 8
P-J. Proudhon, Note sur ses relations avec Louis-Napoléon Bonaparte (1848-1852)	Vol. 21
P-J. Proudhon, Note sur le <i>Manuel du spéculateur à la bourse</i>	Vol. 25
P-J. Proudhon, Lettre à Marx, du 17.05.1846	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>Philosophie de la Misère</i> , résumé analytique de l'ouvrage	Vol. 8
P-J. Proudhon, Le projet d' <i>Association progressive</i>	Vol. 8
P-J. Proudhon, Réaction au pamphlet de Marx	Vol. 8
P-J. Proudhon, <i>La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 Décembre</i>	Vol. 21
Les résidences de Marx à Bruxelles en 1845-1848	Vol. 16
Les résidences de Marx à Londres	Vol. 19
La révolution de 1848 en France : chronologie des événements (1)	Vol. 15
La révolution de 1848 en France : chronologie des événements (2)	Vol. 21
Auguste Romieu, <i>Le spectre rouge de 1852</i>	Vol. 21
Jacques Roux, <i>Manifeste des Enragés</i>	Vol. 12
Rupture avec Ruge : 1. L'enchaînement de la controverse	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 2. Le soulèvement des tisserands silésiens	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 3. L'article de Ruge : « <i>Le roi de Prusse et la réforme sociale</i> »	Vol. 2
Rupture avec Ruge : 4. La riposte de Marx	Vol. 2
Rupture avec Weitling	Vol. 3
Saint-Simon	Vol. 1
Saint-simoniens (Les)	Vol. 1
Xavier Sauriac, <i>Réforme sociale ou Catéchisme du prolétaire</i>	Vol. 14
Sociétés secrètes sous la Monarchie de Juillet	Vol. 13
W. Stieber, <i>l'Espion de Bismarck</i>	Vol. 20
Stirner, <i>L'Unique et sa Propriété</i> , résumé analytique de l'ouvrage	Vol. 6
Stirner, Notice biographique	Vol. 6
W. Tcherkesoff, <i>La paternité intellectuelle du manifeste communiste</i>	Vol. 14
Victor Tedesco, <i>Catéchisme du prolétaire</i>	Vol. 14
Théophile Thoré, Une controverse sur Babeuf et le babouvisme	Vol. 13
Le toast de Blanqui	Vol. 19
Tranches de vie : KM-1819-1843	Vol. 1
Tranches de vie : FE-1820-1843	Vol. 1
Tranches de vie : 1844	Vol. 2
Tranches de vie : 1845-1847	Vol. 14
Tranches de vie : janvier-avril 1848	Vol. 16
Tranches de vie : avril 1848-août 1849	Vol. 18
Tranches de vie : septembre 1849-mai 1851	Vol. 19
Tranches de vie : juin 1851-décembre 1852	Vol. 20
Tranches de vie : janvier 1853-décembre 1856	Vol. 22
Tranches de vie : l'année 1857	Vol. 23
Tranches de vie : l'année 1858	Vol. 26
<i>Vorwärts</i> , Un journal allemand à Paris	Vol. 2
G. Weerth, Discours au congrès sur le libre-échange à Bruxelles	Vol. 10
Wilhelm Weitling, notice biographique	Vol. 23
Joseph Weydemeyer, <i>La dictature du prolétariat</i>	Vol. 19